



3 1761 04202 4109

28

BIBL: RES: ROTT:

SOC. JESU.
ad Si Ignatii.



CHRISTIANISME

ET

S O C I A L I S M E

DU MÊME AUTEUR

LE PROGRÈS PAR LE CHRISTIANISME
CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

de 1856 à 1871

17 volumes in-8, papier vélin glacé. — Prix, 59 fr. 50
Chaque volume séparément, 3 fr. 50

- Conférences de 1856. — *La Question du progrès.*
Conférences de 1857. — *Nécessité du progrès moral.*
Conférences de 1858. — *Le Progrès moral par la sainteté chrétienne.*
Conférences de 1859. — *Le Progrès social par l'autorité.*
Conférences de 1860. — *Le Progrès de la société par la famille.*
Conférences de 1861. — *Le Progrès par l'éducation chrétienne.*
Conférences de 1862. — *Progrès de l'intelligence par l'harmonie de la raison et de la foi.*
Conférences de 1863. — *Le Progrès de la science par la foi au mystère.*
Conférences de 1864. — *La Critique nouvelle devant la science et le christianisme.*
Conférences de 1865. — *La Négation naturaliste et le Surnaturel.*
Conférences de 1866. — *L'Economie antichrétienne devant l'homme.*
Conférences de 1867. — *L'Objet et la nature de l'art.*
Conférences de 1868. — *Le Progrès par la religion.*
Conférences de 1869. — *Le Progrès par l'Église.*
Conférences de 1870. — *Le Progrès par l'autorité de l'Église.*
Conférences de 1871 (LIÈGE). — *Le Progrès par la maternité de l'Église.*
Conférences de 1872 (TOULOUSE). — *La paternité pontificale devant l'ordre social.*

CHRISTIANISME

ET

SOCIALISME

OU

LE REMÈDE AU MAL SOCIAL

PAR LA CHARITÉ CHRÉTIENNE

CONFÉRENCES PRÊCHÉES AU MANS EN 1879

PAR

LE R. P. FÉLIX

de la Compagnie de Jésus

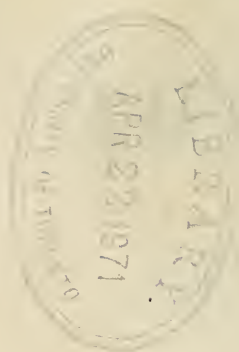


PARIS

ROGER & CHERNOVIZ, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

1879

Droits de reproduction et de traduction réservés.



BT

738

F4



PRÉFACE



L'année dernière, dans un livre ayant pour titre *le Socialisme devant la Société*, nous dénoncions à nos contemporains l'immense péril social qui les menaçait. Non content de montrer, avec les origines, les erreurs fondamentales du Socialisme, nous le signalions comme *l'idée* de la destruction sociale et comme la *passion* antisociale par excellence, et nous ajoutions : le Socialisme est plus qu'une idée, plus qu'une passion, c'est une *conspiration*; c'est la conspiration universelle, permanente et inexorable; c'est la conspiration à mort contre la société vivante; d'où cette conséquence qu'aucune force humaine ne saurait em-

pêcher : ou le Socialisme sera tué dans les âmes, ou la société sera tuée par le Socialisme (1).

En montrant aux horizons de notre avenir les désastres que devait amener dans la société le triomphe définitif de l'idée, de la passion et de la conspiration socialiste, nous n'avions pas la prétention de nous poser en prophète; nous annonçons ce que prophétisait la force même des choses, si le Socialisme n'était arrêté par une puissance quelconque dans sa marche envahissante; et, pour montrer d'avance les catastrophes que portent dans leur fond les principes et les doctrines socialistes, nous n'avions pas attendu qu'elles vinssent se produire au grand jour dans l'effrayante lumière des événements et des faits.

Les événements se sont produits, les faits sont venus plus prompts encore que nous n'avions osé le prévoir; événements d'autant plus significatifs, faits d'autant plus alarmants, qu'ils semblent n'être que le prologue lugubre du drame où le Socialisme se prépare à jouer les destinées, et peut-être à consommer les funérailles de la société.

(1) Voir *le Socialisme devant la Société*, chez Roger et Chernoviz, rue des Grands-Augustins, 7, Paris.

A peine notre livre avait paru, que les révélations qu'il faisait sur notre péril social recevaient, d'un bout de l'Europe à l'autre, de formidables confirmations. La main du Socialisme frappait, tour à tour, les plus hauts représentants de la société vivante. Ces attentats répétés étaient comme des coups de foudre bien faits pour réveiller et arracher à sa torpeur une société endormie au bord des grands abîmes; car, tandis que des politiques aveugles ou malavisés répétaient chaque jour, au milieu de nous, l'éternelle formule de leur sécurité béate : « Il n'y a pas de péril social, » le Socialisme redisait partout, non seulement par la voix de ses journaux, de ses programmes et de ses orateurs, mais par les coups redoublés de ses sbires et de ses assassins : « Il y a un péril social; et ce péril c'est moi, moi le Socialisme, qui ai fait le serment d'écraser la société. » Et, voici qu'au moment même où nous traçons ces lignes, nous arrive le bruit d'un attentat nouveau commis contre l'Empereur de toutes les Russies par le Socialisme moscovite, qui se nomme le *Nihilisme*.

Ainsi la conspiration socialiste s'accuse elle-même, dans une effrayante publicité, avec les

caractères que nous lui avons attribués; elle se révèle universelle, permanente, inexorable, assassine : *universelle*, puisqu'elle frappe partout, à l'orient comme à l'occident, au midi comme au septentrion; *permanente*, puisque, par ses tentatives renouvelées et par ses coups successifs, elle démontre la continuité de son existence et la ténacité de ses desseins; *inexorable*, puisque tout ce que l'on fait pour caresser le monstre ne fait que l'irriter, et au lieu de l'apaiser redouble ses fureurs; *assassine*, enfin, puisque, non contente d'ourdir dans ses conciliabules ténébreux ses projets d'assassinat, elle a recours, pour les réaliser, même aux publiques exécutions, et essaye par la puissance du revolver et du poignard ce qu'elle désespère désormais de réaliser par la puissance de la doctrine et de l'idée.

Ces monstrueuses tentatives peuvent et doivent assurément terrifier, mais elles n'ont pas lieu d'étonner; car elles ne sont que les exécutions préliminaires du programme publié, il y a quelques années, par le comité central de Londres, et annonçant, avec les tentatives scélérates dont nous sommes les témoins, d'autres tentatives plus scé-

lérates encore dont vous et moi, cher lecteur, serons peut-être les victimes. Qu'on nous permette de reproduire ici, à cause de leur grande actualité, quelques lignes de ce programme qu'on croirait écrit en enfer par la main de Satan lui-même :

« Nous ordonnons à tous nos membres d'attiser le foyer de haine et de vengeance que nous avons allumé contre la *religion*, l'*autorité*, les *riches* et les *bourgeois*... L'apaisement n'est ni dans nos cœurs, ni dans nos esprits. Bientôt nous aurons recours aux *explosions violentes* et *terribles*, qui se chargeront d'exécuter le système social existant, en abattant, au besoin, par la hache et le fusil, tout ce qui est aujourd'hui debout dans l'ordre religieux et civil. »

Tels sont les plans et les projets de brigandage social conçus et publiés par le Socialisme ; projets inouïs même dans l'histoire des brigandages : jamais le dessein de détruire, de bouleverser, et même d'assassiner, ne s'étant produit au grand jour en de telles proportions.

Certes, c'est le cas ou jamais de s'écrier avec l'Évangile : *Qui habet aures audiendi audiat*, que celui qui a des oreilles pour entendre, écoute ;

qu'il écoute le bruit des publics assassinats, répondant d'un bout du monde à l'autre à la voix de ces programmes sauvages et de ces menaces incendiaires.

Les hommes que de tels programmes n'ont pu assez avertir du péril qui les menace, et avec eux la société entière, en seront-ils avertis, enfin, par ces coups qui nous font entendre avec un sinistre éclat ce que serait l'universel accomplissement de ces programmes? Et devant ces horribles attentats, où tous, à la lumière d'une évidence qui s'impose, sont forcés de reconnaître la main sanglante du Socialisme militant, oseront-ils encore se demander si le Socialisme, oui ou non, est une menace pour la société? Les verra-t-on encore évoquer, pour effrayer l'imagination populaire, un fantôme dont ils sont incapables de s'effrayer eux-mêmes? Et s'en iront-ils encore attiser le feu des haines et des vengeances populaires contre la religion et ses ministres, en redisant le mot d'ordre de la Révolution : Le cléricalisme, c'est-à-dire le catholicisme, *voilà l'ennemi?*

Oh! non, mille fois non, là n'est pas l'ennemi qui menace l'ordre social. Qui donc, dans ce pu-

blic brigandage organisé contre la société, et où pour la mieux tuer le Socialisme vise les plus illustres têtes, qui donc a trouvé la trace d'une influence cléricale, d'une main cléricale, d'une conspiration cléricale? Et comment concevoir — si la passion et la haine en particulier n'expliquaient tant de choses — que des hommes, en possession d'une intelligence et d'une raison, s'aveuglent eux-mêmes au point de dénoncer comme ennemis, et comme le péril de la société, ceux-là mêmes dont les doctrines et les vertus défendent le mieux la société; et cela, tandis qu'ils affectent d'ignorer les programmes, les agissements et les conspirations de ceux qui annoncent publiquement la résolution d'exterminer la société?

Ah! sans doute, Dieu dont la Providence se plaît à faire sortir le triomphe du bien de l'excès même du mal, a-t-il permis cette solennelle orgie des publics assassinats, pour faire tomber des yeux des multitudes aveuglées le bandeau d'erreurs et de préjugés qui leur dérobait la réalité; et combien qui, au bruit de ces coups qui épouvantent le monde et tiennent les peuples dans une douloureuse attente, combien sont forcés de se dire :

Vraiment ces crimes et ces attentats nous instruisent. Nous le savons maintenant, le péril social n'est pas là où le mettaient des politiques trop habiles à exploiter, au profit de leur égoïsme, la crédulité populaire. Non, l'*ennemi* ce n'est pas le prêtre, le religieux, le catholique, le *clérical* enfin. L'ennemi, le véritable ennemi, c'est le Socialisme, le Socialisme qui hait Dieu, le Socialisme qui assassine les hommes, le Socialisme qui veut tuer la société. Et par conséquent, ce qu'il faut combattre aujourd'hui par-dessus tout, c'est le Socialisme lui-même, et avec lui les idées qui de près ou de loin tiennent à l'erreur socialiste; ce sont les passions et les haines qui plus ou moins conspirent avec les passions et les haines socialistes; ce sont, enfin, les intrigues, les politiques, les manœuvres publiques ou secrètes qui donnent la main au Socialisme, et, sans le vouloir et peut-être sans le savoir, se rendent complices de ses attentats contre la société.

Après cela, que ces auxiliaires conscients ou inconscients, volontaires ou involontaires de la conspiration qui menace la société, redisent tant qu'ils voudront qu'il n'y a pas de péril social : le Socia-

lisme toujours en éveil et toujours sous les armes, par des coups dignes de lui et de ses desseins, saura bien leur rappeler que ce péril existe; trop heureux, s'ils n'attendent pour le reconnaître quand il n'en sera plus temps, et s'ils n'apprennent le péril social, lorsque déjà l'édifice de la société s'écroulera sur leur tête.

Quoi qu'il en soit ici d'ailleurs de la sécurité de ceux qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, contesté ou non, nié ou non, ce péril social existe; il se dénonce par des faits qui en peuvent faire présager bien d'autres; et malheur à ceux qui ne voient pas l'éclair avant la foudre, ou qui n'apprennent pas des premiers grondements du tonnerre l'approche de la tempête.

Eh bien, ce péril social dont l'évidence éclate comme la lumière du soleil, quels moyens avons-nous de le conjurer? Qui opposera à cette barbarie nouvelle de plus en plus envahissante une résistance pacifiquement, mais efficacement triomphante? Quelle est la puissance vraiment libératrice que nous puissions encore invoquer pour nous préserver de l'abîme qui menace d'engloutir, en

un jour de suprême catastrophe, avec la société, les amis et les ennemis de l'ordre social? Qu'est-ce enfin qui guérira, lentement peut-être, mais sûrement, notre corps social de ce cancer qui l'envahit de jour en jour?

Cette question se pose fatalement devant tous, et devant nous surtout qui avons osé révéler cette affreuse plaie qui nous ronge et menace de nous dévorer tout à fait. A quoi servirait d'avoir dénoncé le mal, si nous ne pouvions indiquer le remède? Ce remède, quel sera-t-il? Qu'est-ce qui nous guérira, non superficiellement, mais radicalement, de ce mal social qui se nomme le Socialisme?

Sera-ce la science, la science sans religion et sans Dieu tant vantée de nos jours? La science toute seule, fût-elle la vraie, ne pourrait rien pour résoudre ce formidable problème: que pourra donc cette science essentiellement fausse, la science sans Dieu? Comment cette science serait-elle une défense contre le Socialisme, alors que le Socialisme est lui-même partout enfanté et partout défendu par la science sans Dieu?

Qui nous guérira du mal du Socialisme? Sera-ce la puissance de la littérature et de l'éloquence?

Sans doute, si cette grande puissance de la parole, sur tous les champs de bataille de la pensée, se tournait à attaquer les erreurs socialistes, cet effort simultané de toutes les paroles militantes pourrait concourir à tuer, dans les intelligences, les principes générateurs du Socialisme; mais, pour une parole qui en attaque résolument les bases doctrinales, combien qui les défendent? Et combien plus encore qui, n'osant ni les défendre ni les attaquer, se renferment dans une neutralité qui tourne, comme toujours, au triomphe de l'erreur?

Qu'est-ce qui nous délivrera du mal du Socialisme? Sera-ce la puissance législative, essayant de le refouler par la compression des lois coercitives; ou bien essayant d'apaiser le murmure populaire en immolant aux pauvres, par des lois agraires ou des décrets spoliateurs, la fortune des riches? Mais que peuvent des lois compressives pour arrêter des principes qui échappent à toute compression? Et quant à faire des lois plus ou moins spoliatrices pour donner satisfaction aux aspirations socialistes, qui ne voit que ce serait vouloir guérir le mal par le mal lui-même, et demander au Socialisme d'anéantir le Socialisme,

ou plutôt, sous prétexte de l'anéantir, réaliser son programme et accélérer son triomphe?

Qui nous délivrera du mal du Socialisme? Sera-ce la force armée? la puissance militaire organisée pour nous défendre contre l'ennemi du dehors, et un jour, tirant son glaive pour combattre et vaincre cet ennemi du dedans? Non, car le Socialisme, comme nous l'avons dit, est le fruit fatal d'une idée; il est l'idée révolutionnaire élevée à sa plus haute puissance. Or, que peut la force armée pour triompher de l'idée révolutionnaire? La puissance militaire peut faire courber les corps, elle ne peut rien pour faire fléchir les âmes; elle peut renverser des cités, elle ne renverse pas les doctrines; elle peut, comme on l'a vu en un jour de grande bataille, elle peut coucher par terre des légions de révoltés tombant sous son glaive victorieux; elle ne peut rien pour tuer dans les intelligences les erreurs qui ont armé contre la société la force du bras populaire, et qui, vaincues aujourd'hui par le fer et le feu, relèveront demain contre la société le drapeau antisocial.

Où donc est-il le remède efficace au mal socialiste? Il est dans le Christianisme, et uniquement

dans le Christianisme. Ailleurs on peut trouver au mal des palliatifs qui plus ou moins le dissimulent, ou des expédients qui en ajournent, mais sans les pouvoir empêcher, les explosions terribles. Les grands maux appellent les grands remèdes, et les grands périls de mort, les grands moyens de salut. Or, le remède vraiment efficace au mal de notre société, et le moyen, le seul moyen capable de l'arracher au péril de mort dont la menace le Socialisme, est dans un retour sincère au vrai Christianisme. Que tous, hommes du peuple et conducteurs du peuple, aujourd'hui redeviennent chrétiens; demain il n'y aura plus de Socialisme. Le Socialisme est, par ses doctrines et par ses aspirations, si radicalement opposé au Christianisme, il est si évidemment le fruit mortel de l'Antichristianisme, qu'il ne peut être anéanti que par un retour universel au Christianisme. Comme la nuit ne disparaît que devant le jour, les ténèbres devant la lumière, et le froid devant la chaleur, ainsi le Socialisme ne peut disparaître que devant le Christianisme; l'un étant nécessairement la négation et l'antagonisme de l'autre.

Mais dans le Christianisme même une chose est au Socialisme le remède suprême, parce qu'elle est la réaction directe contre le mal qui est en lui; cette chose, c'est la Charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu dans l'humanité, source divine de l'amour même des hommes, de la fraternité et de la solidarité humaine. Le Socialisme, qui s'annonçait au monde comme l'universelle organisation de l'amour dans l'humanité, est, par les principes qu'il pose et par les doctrines qu'il professe, la plus éclatante consécration de l'égoïsme qu'il soit possible d'imaginer; et c'est ce qui explique pourquoi il a son remède unique dans le Christianisme, parce que le Christianisme est amour et charité, et qu'à cause de cela il est la réaction divine contre l'égoïsme humain.

C'est ce que nous essayons de montrer particulièrement dans ce livre : l'amour chrétien, solution la seule efficace du problème social, et remède souverain au mal du Socialisme.

On ne trouvera toutefois dans le présent volume que les grandes lignes du sujet. Nous n'y touchons que les principes généraux, nous pouvons même dire le principe *unique* des solutions qu'appellent

les problèmes que le Socialisme pose toujours sans les résoudre jamais. Nous viendrons, si Dieu nous le permet, à des conclusions plus déterminées. Mais il serait impossible de rien entendre aux solutions particulières que donne le Christianisme aux questions ardentes soulevées par le Socialisme devant l'humanité vivante, si l'on ne cherchait, tout d'abord, la solution générale dans le principe d'amour qui est le fond du Christianisme et, dans un sens vrai, le Christianisme tout entier.

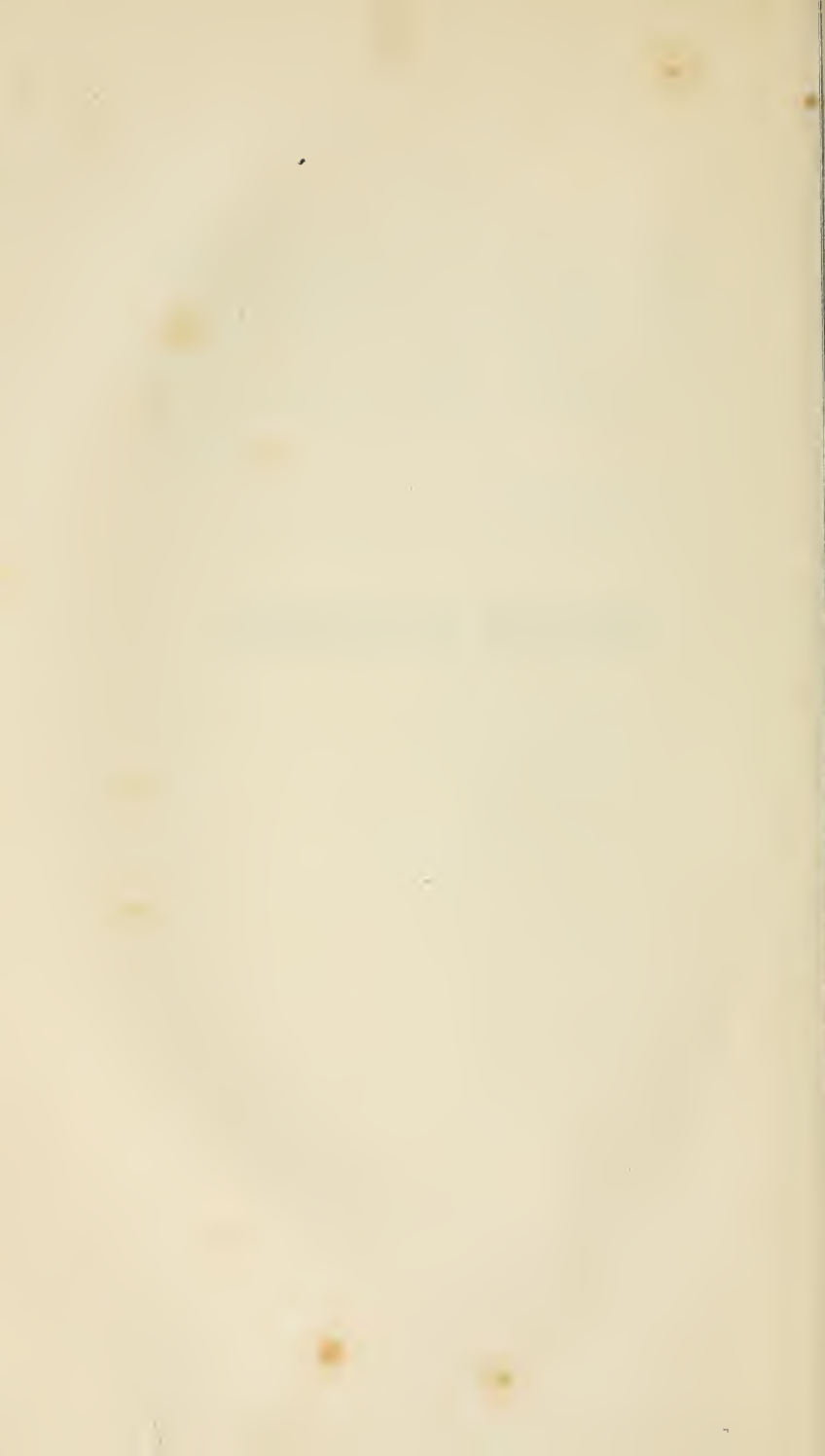
Nous l'avouerons sans peine, ce sujet a pour nous un charme et un attrait à nul autre pareil; et nous osons espérer que ce charme se fera de lui-même sentir à nos lecteurs. S'il nous était pénible de dénoncer, en le stigmatisant comme il le mérite, cet affreux mal du Socialisme; il nous est doux d'en montrer le remède dans ce que nous aimons le plus sur la terre, dans le Christianisme, c'est-à-dire dans Jésus-Christ vivant, parlant et agissant dans l'humanité; et il nous est plus particulièrement doux de le montrer dans ce que le Christianisme renferme en lui-même de plus divinement suave et de plus divinement efficace, c'est-à-dire dans l'amour qui en est le fond, et

d'où sortent, comme de leur racine commune, ces trois choses essentiellement sociales, disons mieux, ces trois fleurs divines qui embaument de leur parfum et ornent de leur beauté la société humaine, à savoir, la *Charité*, la *Fraternité* et la *Solidarité*.

J. FÉLIX, S. J.

Nancy, 15 mai 1879.

PREMIÈRE CONFÉRENCE



PREMIÈRE CONFÉRENCE

NÉCESSITÉ SOCIALE DE LA CHARITÉ

Quis poterit nos salutare?
Qui pourra nous sauver?

MONSEIGNEUR (1),
MESSIEURS,

Après avoir, pendant un long et laborieux apostolat, levé du haut de la grande chaire de Notre-Dame de Paris, le drapeau du véritable progrès, *du progrès par le Christianisme* (2); dans une prédication plus récente, nous avons dénoncé le grand ennemi du progrès et de

(1) Monseigneur d'Oultremont, évêque du Mans.

(2) Voyez conférences de Notre-Dame (1856-1870).

la société, le péril social par excellence, le *Socialisme*.

Nous avons dit ce que le Socialisme est en lui-même, comme *idée*, comme *passion*, comme *action*; nous avons révélé à la lumière des événements ses véritables origines, ses origines antiques et ses origines nouvelles; nous avons vu comment ses origines antiques se confondent avec les trois grandes concupiscences : passion effrénée de *commander*, de *posséder* et de *jouir*; et nous avons constaté, toujours à la lumière des faits, comment le Socialisme s'identifie avec la Révolution, dont il est la plus vraie et la plus complète expression. Recherchant, enfin, quelles sont les erreurs radicales sur lesquelles s'appuie le Socialisme contemporain, nous avons signalé, en particulier, ces deux erreurs qui résument toutes les autres, et qui sont les conséquences dernières du rationalisme révolutionnaire : l'erreur au point de *départ*, et l'erreur au point d'*arrivée*; la première déplaçant le mal dans l'humanité, et, au lieu de le reconnaître dans l'homme, ne voulant le voir que dans la société; la seconde déplaçant le souverain

bien de l'humanité, et, au lieu de chercher le paradis dans le *ciel*, prétendant le réaliser sur la *terre* : erreurs antichrétiennes et anti-sociales au premier chef.

Evidemment, entre ces erreurs que nous avons signalées et le Christianisme que nous voulons mettre en face des misères sociales, l'antagonisme est éternel. En vain on nous demanderait, avec ces erreurs, des transactions, des alliances : nous n'y consentirons jamais. Et, l'on ne sait ce qui doit étonner le plus, ou l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui accusent de Socialisme les catholiques eux-mêmes. Avec Jésus-Christ restaurateur et sauveur, nous voulons restaurer et sauver ; or, ce qui relève des grandes ruines, ce qui sauve des suprêmes périls le monde menacé de sombrer dans l'abîme, ce n'est pas une transaction plus ou moins ingénieuse avec l'erreur, c'est la suppression même de l'erreur. Toutefois, volontiers nous le reconnaissons, au fond de ces grands mouvements contemporains où l'erreur et le mal s'agitent, il peut se remuer quelque chose de légitime. Presque toujours, dans le bruit que font en

passant l'erreur et la parole de l'homme, il y a une vérité qui marche dans un silence divin.

Dans cette grande agitation qu'ont faite autour de nous les idées, les paroles et les passions de l'homme, des mots ont retenti auxquels le Christianisme répond avec sympathie, parce qu'en y répondant il fait écho à sa propre voix. Le siècle a dit : *Fraternité*; le siècle a dit : *Solidarité*; le siècle a dit : *Sacrifice*; le siècle a dit : *Dévoûment*; le siècle a dit surtout : *Amour et charité*.

Et l'humanité, en entendant ces mots dominer le bruit des révolutions, a tressailli de légitimes tressaillements. Il ne faut pas s'en étonner : c'est que ces mots, ce sont des mots *divins*; donc, des mots tout-puissants.

Mais, autant il y a dans ces mots de puissance pour émouvoir le cœur de l'humanité, autant il importe de ne pas se méprendre sur leur sens véritable. Au fond des mots de Dieu il y a des désastres pour l'homme, alors que l'homme les prononce sans en savoir le sens; et le plus grand danger de nos révolutions modernes, si vous voulez le savoir, c'est

que l'homme y prononce, sans les comprendre, des mots de Dieu.

Or, rien n'est plus certain : en dehors de Jésus-Christ et du vrai Christianisme, ces mots généreux cessent d'exprimer des choses vraies ; et, selon la belle parole d'un publiciste, ces mots ne sont plus que « les passe-ports falsifiés de l'erreur sanglante, les lettres de créance de la mort. »

Aussi, Messieurs, l'Église qui répond toujours aux besoins et aux aspirations légitimes de l'humanité, a-t-elle son heure providentielle pour la déclaration totale des mots évangéliques par la prédication chrétienne ; c'est l'heure où l'homme les prononce lui-même et essaye de les faire entrer dans les choses. Cette heure, c'est notre heure. Ces mots, à notre tour nous allons les prononcer, et, en les prononçant, nous ne serons pas la voix de l'homme, mais la voix de l'Église, la voix du Verbe qui, en se manifestant lui-même, dissipe les ténèbres et chasse la tempête. Et parce que, parmi ces mots, il en est un qui renferme tous les autres dans sa divine largeur, la *Charité*, nous essayerons

de dire le sens profond qu'il tient de Dieu pour le salut des hommes, et spécialement pour le salut de notre siècle.

Messieurs, j'entre à pleines voiles dans cet océan de la charité et de l'amour, et j'y entre avec bonheur, porté que je me sens par le souffle de Dieu, par le souffle du siècle, et, pourquoi ne le dirais-je pas, par le souffle de vos cœurs.

Toutefois, avant d'entrer tout à fait dans l'intime de cet intéressant sujet, je voudrais établir sur nos besoins actuels et proclamer par la voix même de notre siècle, *la nécessité contemporaine de la charité*, pour vaincre pacifiquement le Socialisme armé contre la société, et résoudre, sans secousse et sans révolution nouvelle, ce qu'on est convenu de nommer, et ce qu'on nomme bien, le *problème social*.

Vous aurez assez compris la nécessité souveraine de la charité pour nous arracher au péril social, si vous comprenez bien ces deux voix qui retentissent du fond même de ce siècle, et dont je veux vous faire entendre l'écho; la voix qui crie : *Egoïsme*, et la voix

qui crie : *Charité*, et ces deux voix criant ensemble : L'abîme de l'égoïsme appelle l'abîme de l'amour et de la charité.

C'est l'objet propre de ce discours ; préliminaire obligé qui doit vous introduire dans ce sujet, comme le portique introduit dans le temple.

MONSEIGNEUR,

Je ne commencerai pas sans déclarer ici tout haut, combien je me sens heureux de traiter un tel sujet devant un évêque dont l'intelligence pleine de lumière découvre, d'une vue si lucide et si profonde, les nécessités de notre temps ; et dont le cœur plein de paternel amour et de zèle pastoral, porte un intérêt si vif et si sympathique à toute parole qui touche à la fois à Dieu et à l'humanité, à la religion et à la société.

I

Je dis d'abord, Messieurs, que la charité

est la suprême nécessité de notre temps, parce qu'il y a au sein de ce siècle un grand abîme qui l'appelle.

Notre société, riche de tant de choses que nos pères ne possédaient pas, souffre d'un mal ignoré de leurs plus grandes détresses. Comme un malade atteint d'un mal profond, s'agite même sur un lit somptueux, la société s'agite jusqu'en son opulence; et, à la respiration qui s'échappe de son sein, vous diriez qu'elle ne sent plus le mouvement qu'à sa fatigue, et la vie qu'à sa souffrance : car, elle souffre d'un mal-être immense.

Ce mal-être redoutable, d'où vient-il, et de quel nom faut-il que je le nomme?

Messieurs, c'est une grande vocation d'être appelé à nommer, du haut d'une grande chaire, le mal de son époque; et, il me faudrait pour le bien faire, avec l'autorité de la mission officielle, un prestige d'autorité personnelle que ma parole ne porte pas assez devant vous. Donc laissez-moi évoquer, pour vous révéler ce mystère, une parole mieux autorisée que la mienne.

Un illustre orateur disait, il y a quelques

années : « Un gémissment sourd, une
« plainte unanime dénonce à toute la terre
« le refroidissement des cœurs. Que j'écoute
« l'homme qui porte le faix du service mili-
« taire, le magistrat appelé aux fonctions de
« la justice, le professeur démêlant dans
« l'âme du jeune homme ses secrets pen-
« chants, l'homme politique étudiant de près
« les grands ressorts du monde ; que j'écoute,
« enfin, la voix de la société, par tous les
« pores d'où elle s'échappe ; je n'entends
« qu'un mot tomber dans mon oreille :
« *l'égoïsme.* »

Saluons, Messieurs, de l'âme et du cœur, cet écho réveillé d'une voix par nous tant applaudie, et recevons la révélation de notre misère par la voix de ce grand orateur et de ce beau génie qui se nomma Lacordaire.

Oui, là est vraiment la plaie vive du siècle ; et ce mal, il vaut la peine que nous en disions, tout d'abord, l'origine, le progrès et l'aboutissement. Pour cela, je n'aurai qu'à évoquer vos souvenirs ; et j'ai ainsi la bonne fortune de pouvoir, en développant cette pensée, rattacher comme les anneaux d'une

même chaîne, ces conférences aux conférences déjà publiées.

L'*origine* de ce grand mal, vous la connaissez. Je néglige ici son origine lointaine et rigoureusement primitive, que l'on nomme *la chute originelle*. L'histoire et le dogme nous le disent ensemble, et avec une même certitude : L'égoïsme est sorti du sein de la première prévarication ; il en est le premier-né ; il en dérive directement ; et tous nos crimes et tous nos malheurs sont, à travers les siècles, ses fruits perpétuels et son immortelle postérité.

J'entends parler ici de l'égoïsme moderne, de cet égoïsme contemporain, de cet égoïsme qui est vraiment *nôtre*, et qui imprime à la physionomie de ce temps un caractère distinctif.

Or, l'origine de cet égoïsme n'est pas difficile à découvrir ; elle est tout près de nous encore, et elle se révèle dans une lumière qui l'éclaire à nos yeux d'une sinistre clarté. Cette origine n'est autre que le coup sacrilège qui nous sépara de Jésus-Christ ; coup socialement le plus désastreux qui ait jamais été

frappé, et dont notre mal contemporain n'est que la répercussion douloureuse. En se séparant de Jésus-Christ, l'homme fatalement retombait sur lui-même, et se condamnait à enfermer en son cœur ce ver rongeur des sociétés nouvelles : l'affreux, le sauvage égoïsme. Séparé de Celui qui lui donnait, avec sa vie, le secret de son expansion, l'homme se trouva seul ; seul avec son intelligence, seul avec son cœur, seul avec sa volonté ; et, sous ce triple rapport, détaché de son centre, lui-même se fit centre. Alors l'homme dit, dans une langue qu'il ne connaissait plus depuis son union avec Jésus-Christ-Dieu : « *La vérité, c'est mon système ; le bien, c'est mon plaisir ; l'ordre, c'est ma volonté.* »

Tel fut le triple cri d'une société qui s'arrachait elle-même à la pensée, à l'amour et à la souveraineté de Dieu, pour tomber de son propre poids dans cette solitude impie où l'homme s'en va, loin de Dieu, avec son intelligence, son cœur et sa volonté, s'enfermer dans le moi comme en une affreuse prison, et se faire, au sein même de son

égoïsme de la terre, comme une image et un commencement de l'enfer.

Par cet effort satanique, par cette triple fuite ou ce triple écartement qui l'arrachait à son vrai centre, que faisait en effet la société ? Elle se condamnait volontairement à son enfer du temps. Car, que croyez-vous que soit la damnation de l'Éternité, si ce n'est un éternel et suprême égoïsme, c'est-à-dire, l'homme disant à Dieu : Je m'en vais de toi ; et Dieu répondant à l'homme : Va-t'en, habite avec toi-même, et loin de moi, sois heureux si tu peux ! — Ce cri de la séparation, nous l'avions jeté plus ou moins de partout, et Dieu y avait répondu. Nous lui avions dit : « *Recede a nobis* ; retire-toi de nous. » Ainsi avions-nous jeté au Christ, notre centre commun, le défi de notre séparation et de notre apostasie ; et ce défi, le Christ l'avait accepté, et il nous avait dit : Allez, allez loin de l'amour votre centre, vous ronger dans l'égoïsme.

Ainsi fut creusé, au sein de la société moderne, cet abîme de l'égoïsme, aboutissement fatal de tout mouvement qui nous sépare

de Dieu. Oui, le point de départ de notre mal contemporain, ce fut cet attentat de l'homme contre le principe même qui le rattachait à Dieu, et, en le rattachant à Dieu, l'unissait aux hommes.

Depuis, cet abîme déjà si large au point de départ, le siècle n'a fait que l'élargir chaque jour davantage. Tout le mouvement social ou plutôt socialiste qui date de cette époque, fut ce qu'il devait être, le progrès de l'égoïsme ; et l'éducation populaire, née des erreurs qu'il consacrait, fut ce qu'on en devait attendre, ce fut l'éducation de l'égoïsme, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus antipathique et de plus opposé à la véritable éducation de l'homme et de la société.

La grande erreur signalée au point de départ du mouvement socialiste, nous l'avons démontré, fut celle-ci : « *Le mal n'est pas radicalement dans l'homme, il est radicalement dans la société : l'homme naît bon, c'est la société qui le déprave.* »

Or, pour quiconque sait voir les conséquences au fond de leurs principes, et pressentir l'histoire cachée dans les idées, il est

manifeste qu'une pareille formule, en passant dans l'éducation des peuples, devait façonner des générations égoïstes; car, sous quelque nom qu'elle se déguise, cette éducation n'a qu'un nom : *développement de l'égoïsme humain*, c'est-à-dire, de ce qu'il y a dans l'homme de plus essentiellement antisocial.

Qu'advierait-il, Messieurs, si une institutrice ayant mission d'élever un enfant, lui disait chaque jour et même à toute heure, par l'action encore plus que par la parole :
« Cher enfant, loin de toi la contrainte qui
« gêne la nature. Dieu t'a fait bon : à cette
« nature bonne et tout aimable, pourquoi la
« répression? pourquoi le châtiment? pour-
« quoi la verge? pourquoi t'armer contre tes
« sens, ton imagination, ta volonté, ton cœur?

« Ce qui s'émeut et tressaille en tes *sens*,
« c'est l'homme qui s'éveille; c'est la nature
« qui prend son cours et suit ses légitimes
« sentiers; c'est la vie qui s'épand, la vie qui
« marche, la vie qui monte comme la sève,
« de la racine dans le tronc du grand chêne.

« Et ton *imagination*, pourquoi l'arrêter en
« sa course volage? L'imagination, c'est la

« création qui se peint ou retentit en toi,
« c'est la poésie de la vie ; c'est l'essor vers
« l'idéal et vers toute grande chose. Dieu lui
« a donné des ailes ; pourquoi lui donner des
« chaînes ? Pourquoi l'enfermer comme en
« une prison, et la rendre stérile en la fai-
« sant captive ?

« Et ta *volonté*, elle aussi, pourquoi l'en-
« chaînerais-tu ? Ta volonté, elle est impa-
« tiente du joug ; ta volonté, mais c'est ta
« liberté, et ta liberté, c'est ta souveraineté.
« Comme tu es né bon, tu es né libre et sou-
« verain : dès lors, pourquoi obéir ? Dieu t'a
« fait roi ; qui te fera esclave ?

« Et ce *cœur*, enfant, où la nature amasse
« ses plus riches trésors ; ce cœur qui est
« l'abrégé de toi-même comme tu es toi-
« même l'abrégé de l'univers ; ce cœur, pour-
« quoi le contraindre ou le mutiler ? Laisse,
« laisse cette fleur de Dieu aspirer, en répan-
« dant tous ses parfums, tous les souffles de
« la création. Tout ce qu'il a pu aimer, ne
« lui demande pas de le haïr ; et ce qu'il a
« pu haïr, ne lui demande pas de l'aimer.
« Ainsi le veut la nature. »

Ceci, Messieurs, n'est pas un vain discours; c'est le résumé de tout un système de formation humaine imaginé par nos réformateurs; c'est l'éducation soi-disant de la nature, de la raison et du progrès.

De cette éducation qui flatte, courtise et semble adorer la nature, que doit-il sortir? Cet enfant si caressé, si adulé, que va-t-il devenir? La force des choses le veut, la nature même l'ordonne; cet enfant deviendra orgueilleux, passionné, capricieux, despote, et pour tout dire d'un seul mot : *égoïste*. Or, il y a un enfant, un enfant terrible qui a reçu cette éducation : cet enfant, c'est *tout un peuple*; il y a une institutrice qui l'a faite : cette institutrice, c'est tout une philosophie, la philosophie qui déclare l'homme *bon* et la société *perverse*. Comment s'étonner, dès lors, qu'elle ait semé sur la terre des générations égoïstes; et que cet égoïsme, comme un monstre nourri par nous-mêmes, menace de nous dévorer?

La seconde aberration fondamentale, signalée au point de vue doctrinal dans le mouvement socialiste, c'est, avons-nous dit,

au terme de la destinée humaine et sociale, le déplacement du souverain bien, c'est-à-dire, le *paradis sur la terre*, et rien que sur la terre.

Nous avons montré l'erreur fondamentale de ce second dogme du symbole socialiste, et les désastres qu'il accumule sur la société : en contradiction flagrante avec l'idée, l'aspiration et la poursuite de la destinée, il est dans le monde social l'accroissement continu de l'abaissement, de la souffrance et de la destruction.

Je néglige ici ces considérations développées ailleurs (1); et, demeurant au point de vue spécial de notre sujet, j'affirme que cette doctrine : *Le paradis sur la terre*, c'est-à-dire, le ciel fermé sur la tête de toute humanité, c'est la suprême consécration de l'égoïsme humain. Si cette doctrine : le paradis sur la terre, conspirant avec cette autre : le mal radicalement dans la société ; si cette doctrine absolument subversive, puisqu'elle déplace

(1) Voyez *Le Socialisme devant la société*, cinquième conférence. (Chez Roger-Chernoviz, rue des Grands-Augustins, 7. Paris.)

les pôles de la vie, venait à prendre possession de toutes les âmes ; oh ! alors, je sais bien ce que deviendrait la société tout entière : elle deviendrait le règne universel, anarchique et sanglant de l'affreux égoïsme.

Eh ! comment, je vous prie, en pourrait-il être autrement ? Comment, partout et en tous, l'égoïsme sans contre-poids et sans frein ne s'abattrait-il pas sur la société, pour la dévorer comme un animal sa proie ? Et moi-même qui vous parle, si j'avais ouvert mon âme à cette doctrine deux fois effroyable et deux fois subversive : *le mal dans la société, et le paradis sur la terre*, ah ! je me demande comment je ferais pour me défendre contre la morsure de cet égoïsme dévorant ? Je me demande où je trouverais des armes, et sur quel fondement je pourrais m'appuyer, pour combattre en moi-même et au plus intime de moi-même, ce mal qui à toute heure menacerait de faire autour de moi sa terrible explosion, prêt, comme la vapeur enfermée dans sa prison de bronze ou d'acier, à briser tout obstacle qui l'arrêterait et toute force qui voudrait lutter contre sa force ? Comment, en

un mot, empêcherais-je mon égoïsme d'entrer dans une lutte désespérée et dans un combat à mort contre les autres égoïsmes?

Ah ! lorsque moi, être humain que je suis, et avec moi tout homme qui a une âme comme mon âme, un cœur comme mon cœur ; lorsque moi, dis-je, affamé que je me sens de l'immortel et de l'infini, vous m'arrêtez, comme à ma destinée suprême, à la matière et au temps ; et, lorsque, après m'avoir enfermé dans ce sombre cachot que font autour de moi ces deux murailles impénétrables de la matière et du temps, comme pour mieux attiser le feu de mes convoitises, vous venez me dire que le mal n'est pas en moi, en moi qui suis bon, mais dans cette société qui est perverse et dont le mécanisme m'écrase ; comment ferai-je, encore une fois, comment ferai-je pour dompter et contenir en moi le monstre de l'égoïsme ? Oh ! alors, ce qui doit arriver, si vous ne le devinez pas assez et si vous en doutez encore, moi je vais vous le dire ! Avec mon âme vide d'espérance et surtout avec mon cœur vide d'amour, je sais bien ce que je ferai : déshérité de tout avenir, je

me précipiterai sur le présent, et je me cramponnerai comme un forcené, à ce moment qui se dérobe. Mais, hélas ! dans ce présent où vous abattez tous mes désirs, que trouverai-je ? Une terre étroite, une poussière vile, que peut-être il me faudra disputer dans une fange sanglante, à tous ceux qui, comme moi, s'y rattachent comme à une dernière possession et à une suprême espérance.

Oh ! les voyez-vous alors, tous ces affamés du bonheur, laissant retomber sur cette poussière éphémère et vile, leur faim de l'éternel et leur soif de l'infini ? Les voyez-vous la saisir, comme font d'une proie les animaux dévorants ? Les entendez-vous s'écrier en rugissant d'un effroyable rugissement : Cette terre est divisible ; donc, à moi ma part de cette terre. Qui me disputera ma part de l'universel héritage ?.. Que dis-je ? Chacun étendant ses désirs, comme pour tout embrasser, fait entendre ce dernier cri d'un égoïsme qui veut tout envahir : A moi ce champ ; à moi ce capital ; à moi ce luxe ; à moi la terre ; à moi *tout*, puisque la terre est *tout* !

Tel est, dans sa marche fatale, le progrès

de l'égoïsme né de la séparation de Jésus-Christ, et se développant dans la société, au souffle des grandes erreurs sociales. Vous feriez plutôt remonter le cours des fleuves, que vous n'empêcheriez ce courant de porter l'humanité vers cette chose antisociale qui est l'essence de la barbarie et la mort de la civilisation : l'égoïsme !

Comment s'étonner, en effet, que l'éducation populaire, faite au souffle de ces grandes erreurs, n'aboutisse à autre chose qu'à nous former des générations égoïstes, c'est-à-dire, des générations barbares ? Ah ! fussiez-vous, par vos ressources et vos qualités personnelles, le plus capable de bien remplir ce grand et difficile ministère : élever et former des hommes ; fussiez-vous, par votre intelligence et par votre cœur, par votre prudence et par votre dévouement, par votre honnêteté et par votre habileté ; fussiez-vous destiné à être le premier instituteur du monde ; l'application constante de ces doctrines à l'âme du peuple et à l'éducation de l'enfance, vous condamne à ne former pour l'avenir que des générations livrées fatalement aux inspira-

tions du brutal et grossier égoïsme. La raison et la nature, l'expérience et l'histoire vous le crient d'une même voix.

Quoi ! Messieurs, chaque jour, et à toute heure de chaque jour, par l'action encore plus que par la parole, vous diriez sous mille formes diverses, aux générations naissantes : « Enfants, le mal n'est pas en vous, et combattre
« en vous le mal qui n'est pas en vous, c'est
« folie ; arrière, enfants, la lutte contre vous-
« mêmes ; le mal est dans la société ; c'est la
« société seule qu'il faut attaquer. Enfants, ne
« croyez plus ceux qui vous disaient : Le pa-
« radis est au ciel. Le paradis au ciel, c'est
« chimère ; il n'y a qu'un paradis, c'est le
« paradis de la terre, le paradis de la jouis-
« sance et du plaisir. »

Quoi ! vous feriez entrer dans l'âme des générations nouvelles ces doctrines dégradantes ; et, par là, vous prétendriez faire éclore et se développer en elles, avec les aspirations généreuses, les nobles sentiments de l'amour, du dévoûment, du patriotisme, du sacrifice et de l'héroïsme?...

Ah ! détrompez-vous ; comme un arbre

mauvais porte son fruit mauvais, une telle éducation doit produire l'égoïsme, rien que l'égoïsme; et, avec l'égoïsme, tout ce que l'égoïsme entraîne après lui d'abaissement et de dégradations, de prévarications humaines et de perversions sociales.

Et pourtant, nous voudrions en vain voiler à nos propres regards cette misère, et, comme on dit aujourd'hui, cette lèpre sociale; il y a quatre-vingts ans qu'une grande fraction des générations nouvelles, et spécialement des générations populaires, est élevée dans le courant de ces doctrines, le plus directement et le plus nécessairement inspiratrices de l'égoïsme humain, ce fléau ravageur universel et permanent des hommes, des familles et des sociétés.

Quoi d'étonnant, après cela, que la société vivante à l'heure qu'il est plus encore qu'il y a quatre-vingts ans, se sente souffrir, et pourquoi ne le dirais-je pas, étouffer et mourir dans les étreintes de cet égoïsme qui l'envahit et l'opprime de toutes parts? Car, cet égoïsme dont je viens de signaler les origines et les développements, il est devenu au milieu de

nous un phénomène aussi palpable qu'il est effrayant ; et ceux-là seuls pourraient le nier, qui seraient aveuglés par cet égoïsme lui-même et par les erreurs qui l'engendrent.

Aussi, Messieurs, après vous avoir dit le point de départ et la marche progressive de ce mal contemporain, il faudrait vous le montrer tel qu'il apparaît dans ce siècle ; il faudrait vous dire, en détail, le double résultat de cette origine et de ce développement de notre mal social, c'est-à-dire, de cette séparation de Dieu et de cette éducation de l'homme. Cette physionomie du siècle, où l'égoïsme qui est en son fond jette des reflets hideux, j'avais en effet songé à vous la peindre ; mais ce que j'ai vu, il faut renoncer à le décrire ; et à vous qui êtes de votre temps, je ne puis que dire : Regardez, regardez au fond et regardez à la surface ; partout, dans l'infinie variété de ses apparitions, vous le verrez avec les trois formes qu'il prit à l'origine, mais agrandi, mais poussé jusqu'à son développement suprême.

Et d'abord, voici dans la région de la pensée, l'égoïsme philosophique ou *intellectuel*.

Des hommes qui apparaissaient autrefois rares comme ces météores sinistres dont la terre s'épouvante, se sont rencontrés, de nos jours, nombreux et pressés dans le monde des intelligences : hommes singuliers, pris de ce qu'on pourrait nommer le vertige de l'idée ; impatientes de faire à leur pensée personnelle un empire absolu ; rêvant pour eux la royauté, et pour les autres la servitude de l'intelligence ; à force d'amour d'eux-mêmes et d'adoration de l'idée personnelle, allant jusqu'à briser avec le genre humain, pour emporter d'assaut la célébrité de l'absurde ; aimant mieux, comme Satan, être rois dans l'empire du mensonge, que sujets dans l'empire de la vérité ; dogmatiques dans l'erreur jusqu'au despotisme ; intolérants jusqu'à la brutalité ; de la même pensée qui nie l'enfer, creusant un enfer à la pensée d'autrui ; et de la parole qui nie Dieu, eux-mêmes se déclarant dieux.

De là, dans leurs œuvres littéraires, je ne sais quelle empreinte d'un personnalisme qui s'étale, s'exalte, s'enivre, pose lui-même devant lui-même, s'applaudit et s'adore !

Quel spectacle honteux ! Quel phénomène repoussant ! Partout, la préoccupation du *moi* trahissant jusqu'au génie lui-même, et jetant sur son auréole des reflets déshonorants. C'est une vérité que je ne dis pas sans une tristesse profonde ; mais il faut la dire, parce que c'est une vérité qui éclate au soleil : de nos jours, en dehors du Christianisme et surtout au sein de l'Antichristianisme, quiconque a un semblant de science et une apparence de littérature, quiconque surtout a conquis, ce qui se voit trop, hélas ! le succès de la médiocrité, n'imagine plus rien au-dessus de lui. L'homme qui, sachant écrire un peu mieux que tout le monde, ne croit plus à l'infailibilité de l'Église, ni à la divinité de Jésus-Christ, croit de toute sa foi perdue à l'infailibilité de sa pensée et à la divinité de son génie ; l'égoïsme intellectuel prend en lui des proportions qui poussent ses œuvres, si ce n'est sa personne, jusqu'aux confins de l'absurde et de la monstruosité ; et vous pouvez voir de vos yeux le génie lui-même, perverti par l'égoïsme intellectuel, créer comme son fruit naturel, le *monstre littéraire*.

Mais regardez plus bas : au-dessous de l'égoïsme intellectuel, j'en vois un autre : l'égoïsme *sensuel*. Là, dans ce monde inférieur de la matière et des sens, il y a un égoïsme immonde, remuant la fange humaine pour en faire sortir ce qu'il y a de plus égoïste dans l'humanité : *la jouissance*. Là, je vois l'homme enfermé entre le plaisir qui finit et le plaisir qui recommence, se dressant à lui tout seul d'égoïstes festins, ou bien y conviant, pour les multiplier, des convives aussi égoïstes et aussi déshonorés que lui-même. Non, depuis que la croix a jeté par terre les dieux de l'adultère et de la volupté, jamais rien de pareil ne s'était vu dans notre humanité ! Depuis qu'une fois de plus, *jouir* est devenu un système, une philosophie, une religion ; l'égoïsme *sensuel* a repris au milieu de nous des proportions qu'on ne lui connaissait plus. Des hommes sont venus, réalisant par leurs actes les déportements consacrés par leurs doctrines : hommes égoïstes, s'il en fût sur la terre, non pas peut-être avares stupides, tels que les a peints le génie de Molière, mais consommateurs effrénés ;

passant, dans un luxe fabuleux, du sybaritisme de leurs festins au cynisme de leurs voluptés; y passant au milieu d'un peuple affamé par leurs débauches, ruiné par leur bonheur; et cela, tandis qu'une fraternité sanglante rugissant en leurs discours, leur ambition, grande comme leur volupté, demandait encore pour leurs égoïsmes des couronnes civiques et des ovations populaires. Que dis-je? Ils ont poussé plus loin et élevé plus haut l'égoïsme de leurs ambitions; et c'est ici l'apogée et le plus haut sommet de notre égoïsme contemporain.

En effet, ces étranges héros s'intitulant libérateurs, non contents de l'égoïsme de la pensée et de l'égoïsme de la jouissance, ont aspiré par-dessus tout à l'égoïsme de la volonté, c'est-à-dire, à la passion du commandement et à la fureur de la domination.

On les voit ces hommes, incarnations vivantes du génie de la Révolution, on les voit déployant sur la tête des peuples le drapeau de la liberté, et faisant sonner bien haut les noms magiques de patriotisme et de fraternité; au nom de l'égalité, se poser en souve-

rains ; et on peut les entendre, avec des réticences plus ou moins calculées et sous un voile de modération plus ou moins hypocrite, redire la formule célèbre d'un despotisme abhorré : L'État, c'est moi ; le gouvernement, c'est moi ; la société, c'est moi.

Pourquoi s'en étonner ? Avec ces deux égoïsmes dont nous venons de parler, il en est un troisième qui naît infailliblement des deux autres : l'égoïsme de la *volonté*, ou l'égoïsme révolutionnaire.

J'appelle de ce nom, la passion immodérée de l'indépendance individuelle et de la souveraineté personnelle, ou la haine effrénée de la souveraineté et de la liberté d'autrui. Ah ! cette passion effroyable, la plus vaste et la plus profonde qui se remue au cœur de l'homme, est-ce que vous n'avez pas vu comme elle envahissait les âmes ; et, contre toutes les lois qui président à la marche et à la conservation de l'ordre social, avec quels emportements elle allait de bas en haut, montant des couches les plus profondes de la société ? Oui, les hommes les plus naturellement prédestinés à l'obéissance par le régu-

lateur suprême des sociétés humaines, nous les avons vus se posant en souverains qui cherchent des sujets, au milieu d'une société où il ne pouvait plus même y en avoir ; les sujets n'étant plus nulle part, alors que les souverains sont partout : si bien que toute autorité périssant fatalement dans le monde social, du sein de cette société où toutes ces souverainetés se brisaient mutuellement, un cri s'est échappé, qui proclamait dans leur ruine commune le triomphe suprême de l'égoïsme révolutionnaire. Plus d'autorité ! *Anarchie* : ce qui voulait dire, dans cette langue babylonienne, c'est-à-dire, dans cette langue de confusion que ces hommes nous faisaient : Je suis, et il n'y a que moi ; moi encore, moi toujours !

Tels sont les trois égoïsmes qui s'engendrent et se développent mutuellement, comme trois abîmes qui se creusent et s'élargissent les uns par les autres, pour ne former qu'un seul abîme, *le grand abîme* du siècle, menaçant les générations vivantes de catastrophes inouïes. Cet abîme a une voix, une voix grande comme lui-même ; et que dit-elle, cette voix ? Ah ! cette voix nous crie : *Charité* !

« *Abyssus abyssum invocat.* » La voix dit : Je suis l'abîme de l'égoïsme ; et, pour combler l'abîme de l'égoïsme, il n'y a que l'abîme de la charité ; — la charité dans le sens transcendant que lui donne le vrai Christianisme, l'amour de Dieu dans le cœur de l'homme.

C'est que la charité, la charité divine est à l'égoïsme humain ce que la lumière est aux ténèbres, ce que la chaleur est au froid. L'égoïsme s'évanouit devant la charité, comme la glace fond et disparaît au rayonnement du soleil. Donc, pour vous guérir de cette lèpre de l'égoïsme qui envahit le cœur et l'âme de la société, n'appellez pas d'autres égoïsmes ; car les égoïsmes ne se détruisent pas mutuellement, ils se multiplient les uns par les autres. Appelez la charité, la divine charité ; qu'elle se lève, qu'elle rayonne par sa chaleur sur notre monde refroidi, et que sous ses divins rayonnements fondent partout les glaces de l'égoïsme contemporain !

C'est la seconde grande voix qui sort du fond de ce siècle ; et c'est celle que je veux vous faire entendre plus distinctement, dans la seconde partie de ce discours.

II

Oui, Messieurs, le siècle qui dit : *Egoïsme*, dit aussi *Charité*. Le siècle qui crie : Je me meurs d'égoïsme, crie aussi, et avec une voix non moins éclatante : Je veux vivre, et je vivrai par la charité. Entre ces deux paroles du siècle, il n'y a pas contradiction ; la première, c'est *sa respiration*, la seconde, c'est *son aspiration* ; par l'une il dit son mal, par l'autre son remède.

Il y a, entre beaucoup d'autres, trois témoignages qui attestent cette grande aspiration, et proclament *la nécessité* contemporaine de la charité et de l'amour, pour sauver notre société ; je les appelle le témoignage de nos *erreurs*, de nos *souffrances* et de nos *dévoûments*. Ces trois voix n'en font qu'une ; et toutes trois disent ensemble : Le salut par la défaite de l'égoïsme ; le salut par l'amour et par la charité.

Le premier témoignage que j'évoque de-

vant vous, c'est ce que j'appelle le témoignage de *l'erreur contemporaine*.

Voici, Messieurs, dans le monde intellectuel, un phénomène digne d'être médité par tous ceux qui aiment à toucher à la racine des choses ; c'est la nécessité actuelle de la charité, proclamée par ceux-là même dont les doctrines anéantissent la charité et engendrent l'égoïsme.

Les fils légitimes de Voltaire, c'est-à-dire, les héritiers naturels de l'individualisme et de l'égoïsme personnifiés en lui, se sont posés un jour devant nous comme les apôtres de la charité et de la fraternité. Ce phénomène, au premier abord inexplicable, s'explique de lui-même par le mouvement naturel des choses, je veux dire, par un mouvement de réaction inévitable contre la philosophie du dix-huitième siècle.

Un homme célèbre (1) a dit de la philosophie de Voltaire : « Elle ne créa ni culte, « ni morale, ni *charité* ; elle ne fit que dé-
« truire ; négation froide, elle agissait à la

(1) Lamartine.

« manière du poison; elle glaçait, elle n'é-
« chauffait pas; elle tuait, elle ne vivifiait
« pas. »

Or, la philosophie incarnée dans cet homme, ce fut l'esprit qui pénétra ce siècle dont lui-même était l'âme : esprit de Satan, qui passait dans l'humanité pour y faire ce qu'il y fait lui-même, c'est-à-dire, pour diviser, pour détruire et régner dans le chaos qu'il a fait. Aussi, quand cet esprit prenant forme dans des multitudes, eut obtenu, par le mouvement des choses, le gouvernement des hommes, le monde apparut tout à coup comme un enfer où l'on vit le chaos sur les ruines de tout ordre : « *Ubi nullus ordo.* »

La Révolution, en effet, et 93 en particulier, ce fut l'esprit du dix-huitième siècle incarné dans des hommes et réalisé dans les faits : c'était Voltaire debout sur nos ruines, et souriant du sourire de Satan aux désastres qu'il avait préparés.

Du milieu de ces désastres, une génération nouvelle sortit; et cette génération eut le malheur de ramasser, dans la poussière et le sang, les doctrines qui avaient amené nos

catastrophes ; et elle allait essayer de relever nos ruines par les mêmes erreurs qui avaient fait nos ruines : étranges restaurateurs, qui prétendaient nous arracher au mal par l'aggravation de notre mal !

Mais à peine cette génération, née dans nos tempêtes et sortie de nos désastres, eut regardé autour d'elle, qu'elle s'aperçut que dans cette société, plus rien n'était uni. De tous côtés, hors des rangs de l'Église, dont les enfants se pressaient avec amour sur son sein rajeuni, les hommes apparaissaient séparés, plus séparés que ces grains de sable que le flot amasse aux rivages de la mer, sans pouvoir leur apporter un ciment qui les lie. Partout, entre ces hommes qui avaient rompu le faisceau divin de leur unité, c'était la division, rien que la division ; partout, dans cette atmosphère où avait passé le souffle de Voltaire, c'était le vide, rien que le vide. Pourtant il fallait vivre, et il fallait édifier ; et la division, c'est la ruine ; et le vide, c'est la mort ; et la respiration qui sortait de la grande âme du peuple, creusée par ces doctrines mortelles, sentait en effet la

mort ; elle respirait le mal caché dans son sein.

Alors quelque chose de singulier se passa dans ce siècle tourmenté par un malaise immense ; avec des aspirations agrandies de tout le vide qui était en lui, il s'écria, par la bouche de quelques hommes qui se faisaient ses échos : « L'individualisme nous dévore ;
« vienne l'association. L'égoïsme nous tue ;
« viennent la charité et la fraternité. Voltaire
« a tout perdu ; à nous de tout sauver. Nous
« nous sommes haïs, et nos haines nous ont
« fait un enfer : frères, aimons-nous, et que
« l'amour nous fasse un paradis. »

A ce signal une fois donné, la réaction commença contre le siècle de Voltaire et contre son œuvre de division et de décadence sociale. Si le souffle de la vérité eût animé ce mouvement, il pouvait être aussi réparateur qu'il était légitime. Mais, parce que c'était la réaction de l'erreur contre l'erreur, comme toujours d'un abîme elle poussa à un autre abîme ; de l'exagération et du règne absolu de l'individualisme, elle poussa à l'exagération et au règne absolu de l'association, c'est-à-dire, au *Socialisme*.

C'est alors, que sous l'empire des préoccupations qui envahissaient les intelligences, exaltaient les imaginations et séduisaient même les cœurs, des théories humanitaires, des systèmes sociaux parurent, où l'erreur emportait jusqu'aux extrêmes confins de l'absurde, les aspirations même les plus généreuses : systèmes qu'on nommerait volontiers les incantations de l'erreur et les enchantements du mal ; erreurs pleines de séductions où une humanité bonne, souriante et heureuse apparaît comme une grande famille de frères assise sous les regards de Dieu, au grand festin de la nature : société imaginaire, idéale, aérienne où des hommes tels qu'on n'en vit jamais sur la terre, suivent, dans une marche harmonieuse et pacifique, la sainte et divine loi de l'universel amour qui est l'attraction des âmes, comme les astres du firmament suivent, dans un concert silencieux, la loi de l'universelle attraction qui est comme l'amour entre les êtres physiques.

Messieurs, je n'examinerai pas tous ces systèmes, avec leurs inventions plus ou

moins ingénieuses, leurs variétés plus ou moins bizarres, et leurs excentricités plus ou moins extravagantes. Je ne dirai pas comment, dans ce cercle fatal de l'erreur, les extrêmes touchent aux extrêmes; et comment l'individualisme et l'égoïsme se trouvent au fond de ces doctrines, nées pour réagir contre l'individualisme et l'égoïsme. Je ne dirai pas non plus comment, dans ces théories audacieuses, tous les mots venus de Dieu n'expriment que les erreurs de l'homme; comment ce mot, *charité*, y consacre l'égoïsme; comment ce mot, *fraternité*, y pousse au fratricide; comment ce mot, *liberté*, y veut dire despotisme; comment la paix n'y est que la guerre, et l'harmonie que le chaos. Dire, dans ces systèmes, la valeur de ces mots évangéliques, n'est pas de mon sujet.

L'ordre de ces conférences, si Dieu y donne cours, nous y amènera de lui-même. Mais ce qui est de mon sujet actuel, ce qu'il importe ici de remarquer, c'est que ces mots sont là; ils sont là, comme les témoins actuels d'une préoccupation vivante; ils sont

là, attestant quelque chose que les âmes aspirent et que ces systèmes poursuivent. Oui, au milieu de ces aberrations de la pensée humaine, il y a une tendance heureuse; et, au fond de ces débauches de l'intelligence, il y a une vérité qui se fait jour, une vérité capitale, décisive, ardente d'actualité; et cette vérité est celle-là même qui fait le fond de tout ce discours : la nécessité d'une effusion plus vaste de l'amour et de la charité, dans un monde qui se meurt d'égoïsme et de cupidité.

Ainsi le mal devient, sous la main de Dieu, un précurseur du bien; le mensonge un prophète de la vérité; et ces doctrines, si grosses de tempêtes sociales, renferment ou plutôt exploitent des aspirations légitimes vers la restauration et l'harmonie sociale.

Mais, ce n'est pas seulement de la région scientifique et des systèmes philosophiques qu'est venu le témoignage qui attestait la nécessité contemporaine de la charité : des régions inférieures est sorti, pour l'attester, un témoignage encore plus éloquent; je l'appelle le témoignage de la *souffrance*. Tandis

que des hommes parlaient, discutaient, dogmatisaient; d'autres hommes souffraient, s'irritaient, se soulevaient; et leurs souffrances, leurs murmures, leurs soulèvements menaçaient la paix sociale, et jusqu'à la vie de la société elle-même.

Messieurs, vous ne l'ignorez pas, naguère au milieu de nous une grande rumeur s'est fait entendre dans les profondeurs de la société : rumeur menaçante, gémississement redoutable dont le bruit ressemblait à la voix des grandes eaux, et grondait avec éclat comme une foudre déjà proche : « *Tanquam vocem aquarum, et tanquam vocem tonitruum magni.* » C'était la voix populaire retentissant du sein de nos tempêtes politiques et de nos convulsions sociales, retentissant surtout au sein de nos tristesses nationales et des désastres de la patrie en deuil. Et, quand vous avez regardé ces multitudes d'où la voix s'échappait, vous les avez vues s'agitant au loin comme les vagues d'une mer en tourmente, qui ne peut se reposer : « *Quasi mare fervens quod quiescere non potest.* » Agitation immense, remuant l'humanité non-seule-

ment à la surface, mais jusque dans son fond ; et, sous tous les souffles qui passaient, soulevant des colères et des menaces, des émeutes et des révolutions, comme les flots qui se poussent les uns les autres et se brisent au rivage avec un bruit solennel : histoire toujours ancienne et toujours nouvelle de nos révolutions. Mais, cette fois, c'était la Révolution dans toute l'étendue de ce mot : Révolution plus vaste et plus profonde, touchant aux fondements même de la société, et agitant sur une plus vaste sphère les vagues soulevées de la grande mer populaire.

Eh bien ! ces tourmentes sociales, d'où venaient-elles alors, et d'où viennent-elles encore aujourd'hui ? Et qu'appelaient surtout ces grandes voix du forum et de la rue, des hameaux et des cités, ces grandes voix de la rumeur populaire ? N'y avait-il là que la secousse imprimée aux multitudes par quelques novateurs ? Et ce bruit, n'était-il que le retentissement de leur parole orageuse ? Sans doute, dans ces grands mouvements, cette parole eut sa part et sa part prépondérante : mais si cette parole a remué les

âmes, c'est qu'elle y trouvait quelque chose pour lui répondre.

Or, qu'est-ce qui faisait écho, du fond des âmes, au bruit de la parole? Cette grande rumeur n'était-elle que le bruit d'une idée qui passait sur le monde? ou bien était-ce le gémissement d'une souffrance, la plainte d'un malade ou le cri d'un agonisant? — Ici, je le sais, nos idéologues ont une réponse toute prête; ils disent : Ce bruit, cette agitation, c'était le passage de l'idée nouvelle; c'était l'idée qui marchait, l'idée qui frémissait comme le vent, et soulevait en passant les masses populaires. Eh bien, osons le dire; et, devant l'acclamation de l'erreur, ayons le courage de la vérité : — Non, cette rumeur populaire, ce n'était pas le bruit de l'idée ! Pour un peuple formé dans la plénitude de la vérité, il n'y a pas d'idée nouvelle : Jésus-Christ a fermé, au Calvaire, le cycle des révélations. Pour nous, le ciel des âmes a toutes ses étoiles. Ces étoiles, plus fixes que celles du firmament, nous les connaissons, et nous pouvons, plus ou moins, nous illuminer aux clartés qu'elles nous envoient;

mais Dieu n'y allume pas des soleils nouveaux ; et c'est l'éternelle séduction, c'est l'immortel prestige des novateurs, de tenir les multitudes haletantes en leur montrant, à l'horizon de l'avenir, des astres inconnus qui se lèvent pour éclairer un monde imaginaire.

Mais, si cette rumeur ne fut pas le bruit de *l'idée*, qu'était-elle donc ? Ah ! je vais vous le dire : ce grand cri populaire, c'était le tressaillement de la *souffrance* ! Et cette vaste souffrance, et ce malaise immense, c'était le sentiment profond, universel, de ce grand mal de l'égoïsme. Là est le secret de ces agitations, de ces révoltes qui ne finiront jamais que pour recommencer toujours, tant que la charité ou l'amour chrétien, en se versant dans les âmes, n'y aura pas comblé cet abîme dont les bruits sont comme la voix plaintive d'un siècle malade et appelant son remède. Ah ! c'est que ce peuple, arraché par des sophistes à l'amour du Christ et à la charité de l'Église, avait senti avec un tressaillement horrible, le contact de l'égoïsme contemporain ; lui qu'une charité séculaire

avait tenu dans ses bras et touché de ses douces mains, oui, il avait tressailli à ce contact douloureux ; et, rejetant sur les institutions les douleurs qui n'étaient en lui que le fait des hommes et la fatalité des choses, il avait regardé la société vivante comme un monstre dont le souffle le glaçait, dont les étreintes le broyaient et menaçaient de l'étouffer.

C'est alors que ce peuple a maudit la société entière ; c'est alors que de son cœur irrité, des menaces sont sorties ; c'est alors que les mots les plus doux ont passé sur nos têtes comme la voix de l'orage ; et que ces paroles qui portent dans leur sens divin le mystère de l'harmonie sociale, semblaient ne plus retentir que pour déchaîner au milieu de nous le sombre génie des tempêtes sociales.

Or, pourquoi en fut-il ainsi ? Pourquoi ce peuple, qui a connu Jésus-Christ, avait-il murmuré dans son cœur des mots pleins de tempêtes ? C'est qu'on lui avait dit que pour échapper aux étreintes de l'égoïsme contemporain, il fallait tout détruire, tout ravager, tout pulvériser, et faire surgir de la poussière

des ruines, l'idéal de la société nouvelle. C'était l'aberration de la pensée trompée; c'était le vertige de la souffrance irritée par des sophistes. Mais lui, lui-même, que voulait-il, pensez-vous? Ce qu'il voulait, c'était la seule chose capable d'apaiser sa souffrance. Ce qu'il appelait, ce qu'il invoquait, c'était l'amour, l'amour fraternel, la *charité*, seule capable de l'arracher meurtri et mourant qu'il se sentait, aux étreintes du monstre. Oui, alors même qu'instruit à parler une langue qu'il ne comprenait pas, il appelait la spoliation par la loi ou la spoliation par la force, c'est-à-dire, tout ce qui étouffe l'amour, tout ce qui tue la charité; même sans le savoir, c'était l'amour et la charité qu'il appelait encore. Ah! c'est que laissé à ses propres instincts, le peuple, le peuple catholique surtout, sait que l'amour et la charité ne l'ont jamais trompé. Hélas! il n'en est pas ainsi de tout ce qui lui a promis les solutions du grand problème : de la science, de l'économie, de la philosophie, de la politique, de la Révolution. La science l'a trompé; la philosophie l'a trompé; l'éco-

nomie l'a trompé; la politique l'a trompé; la Révolution, ah! la Révolution surtout l'a trompé, et le trompe encore tous les jours, et par les perspectives de l'imaginaire et par les promesses de l'impossible.

Il y a une chose, une chose divine qui ne l'a jamais trompé, qui ne le trompera jamais : la *charité*. Et c'est pour cela qu'il l'appelle avec des gémisséments agrandis par toutes ses déceptions. « O divine charité, accourez : « je n'ai plus que vous. » Ces paroles, qu'un homme illustre laissait échapper de son cœur, je crois les entendre sortir du cœur du peuple : « Qu'on ne m'appelle pas, si l'on ne m'aime « pas; je ne répondrais pas à l'appel. Mais « si la voix que j'entends est une voix d'a- « mour, me voici : je suivrai celui qui m'aime, « sans demander où il va, où il me conduit, « parce que lui et moi, c'est le ciel, et parce « que je sais que l'amour ne me trompera « pas. »

Eh bien oui, ô peuple, la voix qui t'appelle est une voix d'amour. C'est la voix des *dévoûments*; et ils te crient par leurs bienfaits : Viens avec nous; nous serons tes libérateurs.

C'est le troisième et dernier témoignage qui proclame, de nos jours, la nécessité contemporaine de l'amour et de la charité.

Dieu, Messieurs, dont les ressources sont infinies comme sa sagesse, adapte aux besoins de l'humanité les vocations humaines, et il suscite dans les hommes prédestinés à être les sauveurs des autres, des préoccupations, des aspirations et des ambitions en harmonie avec les besoins des générations qu'il leur fait la vocation de sauver. Alors, tout ce qu'il y a dans ces prédestinés, de sève, de force et même de génie, répond à cet appel de Dieu; et l'humanité sauvée une fois de plus, acclame ses libérateurs.

Telle est, à toutes les grandes époques, l'histoire de l'humanité aux prises avec la tyrannie des hommes ou la tyrannie des choses; telle l'action de la Providence proportionnant les secours aux besoins de l'humanité, et le remède au mal dont elle souffre.

Quand l'humanité est menacée par la force brutale; quand l'ennemi qui menace se nomme Attila ou Mahomet, Abdérame ou Tamerlan; alors, Dieu crie aux héroïsmes

contemporains : Lèvez-vous ; allez et frappez ! Et les héros se lèvent, armés de pied en cap, bardés de fer et couverts d'acier ; et le monde assiste aux luttes de la force, aux triomphes de l'épée : c'est la grande époque des Charlemagnes.

Quand l'humanité est menacée par l'invasion de l'erreur, de l'hérésie ou du rationalisme ; quand l'ennemi se nomme Arius, quand il se nomme Luther, ou quand il se nomme Voltaire ; alors, Dieu crie aux génies contemporains : Levez-vous, et parlez ! Et le monde assiste aux luttes de la pensée et aux triomphes de la parole : c'est le siècle des Augustin, des Ambroise et des Chrysostôme ; c'est la grande époque des Pères de l'Eglise.

Enfin, quand l'humanité est menacée par les haines, les discordes et les souffrances populaires ; quand l'ennemi qui menace se nomme, d'un côté, l'égoïsme, et de l'autre, la misère ; d'un côté, l'individualisme, et de l'autre, le Socialisme ; oh ! alors, Dieu fait aux générations menacées un appel plus sublime et plus solennel ; Dieu crie aux dévouements

contemporains : Levez-vous, et allez aimer ; levez-vous, et allez vous sacrifier ! Alors le monde assiste aux luttes de l'amour et aux triomphes du dévouement : c'est le grand siècle de la charité ; c'est l'époque des nouveaux croisés ; c'est la pacifique et généreuse croisade des dévouements et des sacrifices.

Messieurs, cette belle et grande heure des croisades nouvelles, ne vous semble-t-il pas qu'elle est venue, et que l'avenir appartient par-dessus tout aux conquérants de l'amour et aux héros de la charité ? Ne vous semble-t-il pas que la Providence nous somme aujourd'hui d'entendre l'heure qui sonne, au milieu des hommes, les appels de Dieu ? Oui, cette horloge qui marque les destinées des temps, la mission des époques, et où la Providence elle-même frappe de sa propre main le signal de tous nos affranchissements, cette horloge a sonné ; elle a dit : *Au secours !* Vous qui êtes grands, au secours de tout ce qui est petit ; vous qui êtes riches, au secours de ce qui est pauvre ; vous qui avez tout, au secours de ce qui n'a rien !...

Ah ! cet appel que nous fait l'horloge du

temps, en sonnant pour nous l'heure des grands dévouements, les hommes l'ont entendu. Cette parole a frappé le cœur de la France, surtout, ce cœur qui semble fait tout exprès pour redire à l'humanité tous les appels divins ; et elle a retenti par elle d'un bout de l'Europe à l'autre ; elle a ému, dans tous les rangs, l'humanité sympathique et généreuse. Nous avons vu de tous côtés, la charité, la vérité sur les lèvres, l'amour dans son cœur et l'or dans ses deux mains, descendre de toutes les hauteurs sociales vers les plus obscures régions de la misère et de la souffrance ; et, prenant dans ses bras et approchant de son cœur cette humanité souffrante, elle lui a dit, mieux que par toute parole, par la voix de ses bienfaits : « C'est moi qui te
« sauverai ! Je suis celle qui ne trompe jamais ;
« je suis l'envoyée de Dieu ; je suis la charité,
« qui a reçu de lui la mission de te sauver. »
Et, en effet, ces hommes et ces femmes qu'on avait vus se lever de partout, pour marcher, par tous les chemins du dévouement, au secours de la misère ; ces conquérants pacifiques qui avaient entrepris de

vaincre la puissance de toutes les haines par tous les miracles de l'amour, et de secourir tous les besoins par l'héroïsme de tous les sacrifices; ah! ces libérateurs et ces libératrices, qui donc les envoyait? La science? Non; ils venaient, parce que la science était à bout. La philosophie? Non; les philosophes, comme toujours, ne rêvaient d'autre victoire que celle de leur pensée, d'autres triomphes que ceux de leur parole. Les puissants de la terre? Non; la liberté du bien, c'était toute leur faveur, et ils ne demandaient aux puissants que le privilège du dévouement et la liberté du sacrifice. Qu'est-ce donc qui poussait à des conquêtes nouvelles, ces héros d'un nouveau genre? Était-ce l'ambition? Était-ce l'égoïsme? Non; ces hommes ne voulaient que s'abaisser; et pour eux, toute l'ambition, c'était à qui donnerait le plus en recevant le moins.

Non, Messieurs, non, personne ne les envoyait; non, rien d'humain ne les poussait. Pourquoi donc venaient-ils? Ah! vous le demandez? Le souffle de Dieu les portait; le souffle du siècle les attirait; le premier

leur disait : Allez ! le second leur disait : Venez ! Et ils sont venus, et le siècle leur a crié de partout : Soyez les bienvenus !

Hommes de dévoûment, hommes de charité, sous quelque forme que vous nous apparaissiez, et quelle que soit la bannière que vous leviez sur nos têtes ; oh ! oui, soyez les bienvenus ! C'est Dieu qui vous envoie : notre foi et notre cœur vous saluent ; notre amour a compris votre amour ; notre pensée, votre pensée. La spontanéité, le concert et les industries de votre charité attestent en vous un instinct profond des nécessités de notre siècle et des appels de notre Dieu ; et le génie de votre charité, le plus fécond et le plus heureux des génies, parce que son foyer est le cœur de Dieu et ses œuvres le salut des hommes, me dit, par le plus irrécusable de tous les témoignages, que, comme il y a une heure pour un plus grand déploiement de la force matérielle par le courage guerrier, et comme il y a une heure pour une plus grande manifestation des richesses de la vérité par la parole et par la prédication doctrinale, l'heure est venue pour un plus vaste épan-

chement des richesses de la charité par le sacrifice et par le dévouement social.

CONCLUSION

Voilà, Messieurs, les trois témoignages proclamant, des points extrêmes de la société, une seule et même chose. Les *erreurs* du siècle vous crient : Amour et charité; les *souffrances* du siècle vous crient : Amour et charité; les *dévoûments* du siècle vous crient : Amour et charité. Oui, là est le grand courant des idées, des préoccupations, des aspirations contemporaines. Là, au milieu de tant de choses illégitimes, perverses, monstrueuses, est le côté providentiel du mouvement actuel; courant fortuné qui sort du sein de Dieu pour traverser un siècle de désastres, et qui passe au milieu de nous, apportant avec lui les brises parfumées de l'espérance et le bruit précurseur de l'avenir qu'il prépare.

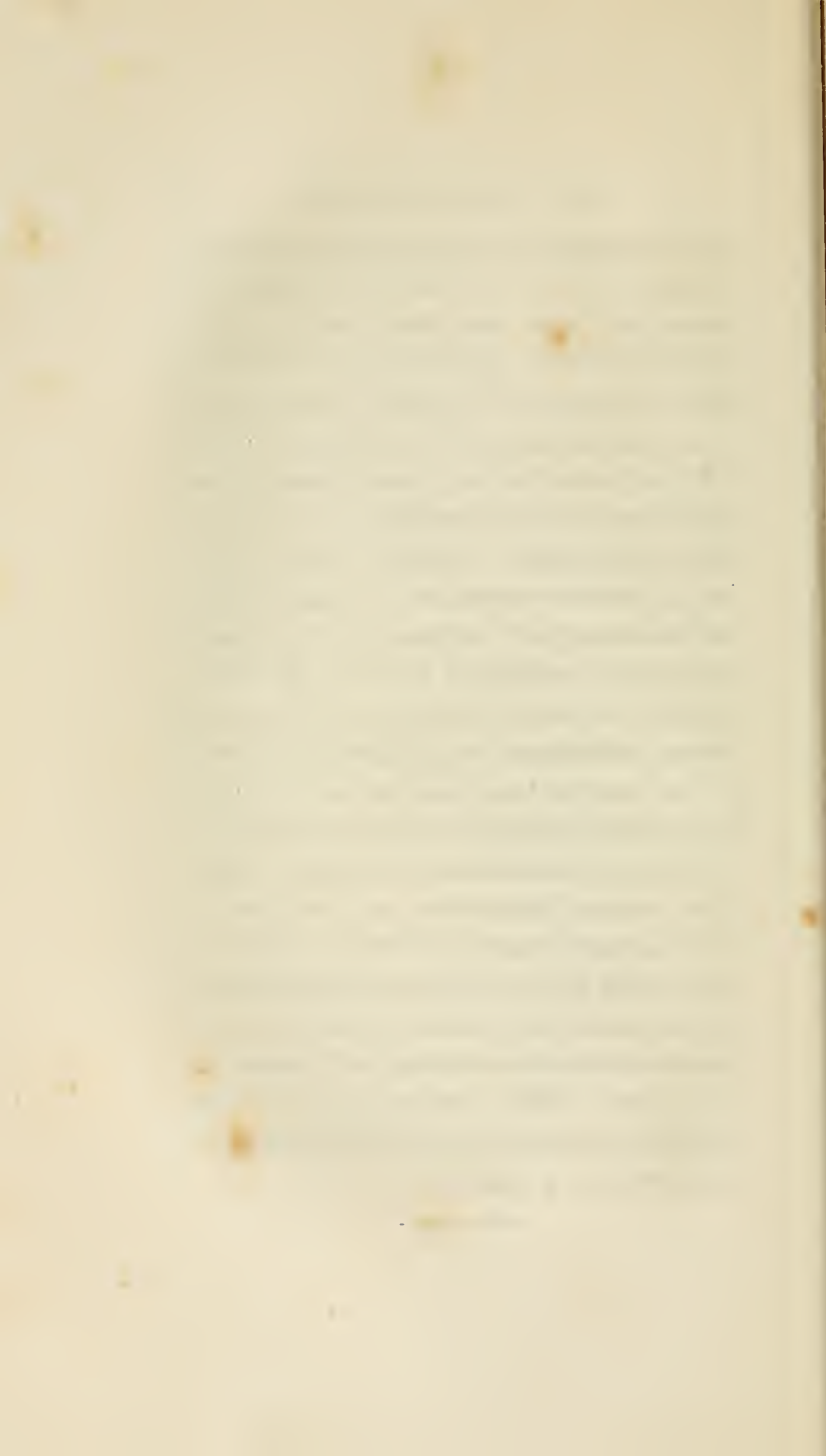
Et, parce que là est le souffle de Dieu, là doit aller la parole évangélique, cette divine

messagère qui marche dans l'humanité à la tête de tout mouvement venu de Dieu pour le salut des hommes. A vous, par conséquent, hommes de cœur, hommes de dévoûment, à vous de la suivre, et de courir après elle dans ce chemin où vous marchez déjà.

Aussi, Messieurs, ce n'est pas à vous, qui faites à tout ce qui est généreux, un écho si fraternel; ce n'est pas à vous, dont le cœur s'émeut plus volontiers aux accents sympathiques, que je dirai pour vous attirer : Venez, venez entendre le Verbe de l'amour et la prédication de la charité; vos cœurs, vers ce sujet plein d'un charme céleste, vous attireront eux-mêmes. Voici que le nôtre s'ouvre vers vous, encore plus que nos lèvres. Oui, vers vous nos lèvres s'ouvrent pour vous dire la parole d'amour, et notre cœur pour vous en envoyer le parfum : « *Os nostrum patet ad vos, dilatatum est cor nostrum;* » et notre sujet lui-même, en vous ouvrant avec les entrailles de la charité les deux bras de l'amour crucifié, vous crie à tous : Dilatez-vous vous-mêmes; « *dilatamini et vos*(1); » sortez, sortez

(1) Cor. vi, 11.

de l'étroite prison où l'égoïsme voudrait vous enfermer ; prenez le large ; et, armés de toutes les forces que Dieu vous a faites, mais surtout de la puissance qu'il a enfermée dans votre cœur en y mettant l'amour, allez et marchez au salut de la société, avec l'armure de la charité. Oui, vous crierai-je, moi prédicateur de cette croisade du dix-neuvième siècle, allez : « Dieu le veut ! » Alors que la barbarie musulmane menaçait toutes les frontières de la civilisation et profanait de son pied sacrilège le tombeau de Jésus-Christ, vous savez ce qui arriva dans notre Europe chrétienne : des prédicateurs vinrent qui, au nom de Dieu, criaient aux hommes, aux hommes de la puissance, aux hommes de la fortune, aux hommes du plaisir : Allez, allez, arrêtez l'Islamisme qui veut passer ; allez sauver la tombe du Christ : « *Dieu le veut ! Dieu le veut !* » Et moi, témoin attristé de l'invasion d'une autre barbarie, je vous dis avec la même conviction et le même enthousiasme : Allez, arrêtez l'égoïsme et la cupidité ; et sauvez-nous par la puissance de l'amour et de la charité !



DEUXIÈME CONFÉRENCE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE CHRISTIANISME ET LA CHARITÉ

MONSEIGNEUR,
MESSIEURS,

Le mal profond qui tourmente le monde, et en particulier la France, ce mal qui en engendre et en explique tant d'autres, peut, comme nous l'avons vu, s'exprimer par ce mot qui le résume : *l'égoïsme*, c'est-à-dire, l'amour désordonné de soi, poussé jusqu'à la répulsion et jusqu'à la haine des autres.

Né de notre séparation de Jésus-Christ Dieu, ce mal s'est développé au souffle de

nos erreurs sociales ; et voici qu'il apparaît au milieu de nous dans des proportions chaque jour grandissantes, sous ces trois formes principales que nous avons nommées : l'égoïsme *intellectuel*, l'égoïsme *sensuel*, et l'égoïsme *révolutionnaire* ou anarchique.

Tel est, au-dessous de tous les désordres qu'il montre à sa surface, le grand abîme du siècle. Or, cet abîme, avons-nous dit, appelle un autre abîme : « *Abyssus abyssum invocat* ; » l'abîme de l'égoïsme appelle l'abîme de la charité. Ce siècle qui, par toutes ses réalités, crie : L'égoïsme me dévore, l'égoïsme me tue ; ce même siècle crie : Je serai sauvé par l'amour, je vivrai par l'amour. L'égoïsme est le mal qui m'opprime ; seule la charité sera ma libératrice. Et trois grandes voix qu'on entend partout retentir, rendent ici un même témoignage : la voix de nos *erreurs*, la voix de nos *souffrances* et la voix de nos *dévoûments* crient ensemble, des extrémités les plus lointaines du monde social : L'humanité qui souffre, l'humanité qui est menacée de mourir du mal de l'égoïsme, ne sera sauvée que par la puissance de l'amour, de l'amour divin

tombé dans le cœur de l'homme, c'est-à-dire, par la puissance de la charité.

Tel est le résumé fidèle de notre première conférence sur le grave sujet que nous avons abordé ; discours préliminaire, préambule nécessaire auquel vos cœurs ont répondu par un écho qui m'a dit qu'en touchant à ce sujet si sympathique et si vivant, j'ai touché à la fois la corde la plus sonore qui résonne au cœur de notre siècle, et la fibre la plus généreuse qui vibre au fond de vos propres cœurs.

Maintenant que nous avons reconnu la nécessité souveraine de la charité pour nous guérir du mal de l'égoïsme, une question se pose immédiatement devant nous : Où réside la charité ? Qui a le secret de la charité, de la charité vraie, de la charité efficace, de la charité assez puissante pour nous arracher à ce mal dont nous mourons tous les jours ? Où est, enfin, cet amour qui doit nous sauver ?

A cette question qui s'impose comme le grand problème du moment, moi, apôtre de Jésus-Christ que je veux glorifier, et amant passionné de cette humanité que je voudrais sauver, je vous réponds par un seul mot, et je

vous dis : La charité, c'est le Christianisme ; ou plutôt le Christianisme, c'est la charité. Dieu est charité : « *Deus charitas est* ; » et le Christianisme, c'est Dieu même dans l'humanité, c'est l'amour divin mis au service de la misère humaine. En deux mots : identité de la religion et de l'amour, du Christianisme et de la charité : tel est le beau, le grand, l'intéressant sujet de ce discours ; sujet si beau, si grand et si intéressant lui-même par lui-même, que seule mon insuffisance pourrait en amoindrir pour vous la beauté, la grandeur et l'intérêt.

N'attendez pas toutefois, Messieurs, que je montre dans les courts moments qui nous sont mesurés, toute la richesse et toute l'abondance de ce sujet. Développer cette vérité féconde, avec tout ce qu'elle renferme, dépasserait nos étroites limites. Ce discours ne sera, si je le puis dire, qu'une vue d'ensemble de ce chef-d'œuvre de Dieu qui se nomme le Christianisme. Votre perspicacité naturelle, et surtout votre sens chrétien, vous feront facilement deviner le détail.

Quand, pour la première fois, vous mettez

le pied au seuil, et que vous entrez sous le portique d'un grand et superbe édifice, vous êtes frappés de la beauté et de l'harmonie de l'ensemble se révélant à votre premier regard ; et puis, quand vous venez à parcourir tout l'édifice pour en visiter les détails, la surprise y succède à la surprise, parce que la beauté y succède à la beauté. C'est ce que d'ordinaire on éprouve dans la contemplation et l'étude attentive, des chefs-d'œuvre d'architecture et des chefs-d'œuvre en tout genre ; mais, nous pouvons bien le dire, nulle part ailleurs ce sentiment n'est plus profond ni plus légitime que dans la contemplation de ce chef-d'œuvre dont nous allons parler : la charité dans le Christianisme, ou *le Christianisme amour et charité*.

Ce discours ne sera qu'un premier regard jeté sur le chef-d'œuvre divin ; mais il y a des regards qui enlèvent et ravissent. Puisse celui-ci, en vous découvrant dans le Christianisme tout ce que vos cœurs aspirent et tout ce que notre siècle appelle, ravir vos âmes d'un ravissement sacré, dans la contemplation de cette chose en effet la plus

divinement ravissante : l'identité du Christianisme et de la charité, de notre religion et de l'amour.

Puisse surtout la révélation de cette union sacrée de l'amour et de la religion, vous aider à deviner l'énigme de notre présent, et à résoudre pour votre propre compte le grand problème de notre avenir, par le retour efficace de tous à ce Christianisme qui porte dans son fond le plus intime la solution des redoutables questions qui tourmentent l'humanité vivante, c'est-à-dire, *au Christianisme* amour et charité.

PROLOGUE

Celui qui n'aime pas, dit saint Jean, ne connaît pas Dieu, parce que Dieu est charité : « *Quia Deus charitas est* (1). » Nous pouvons dire, en appliquant cette magnifique parole au Christianisme lui-même : Celui qui n'aime pas, ne connaît pas le Christianisme; celui

(1) S. Jean, iv, 6.

qui n'aime pas, n'est pas vraiment chrétien ; parce que le Christianisme est charité, c'est-à-dire, Dieu même dans l'humanité.

Dans toute institution vivante et dans tout corps organisé pour agir et pour accomplir une destinée, on peut distinguer trois choses : d'abord, au fond intime de l'être organisé, il y a ce qui se nomme la *vie*, ou le principe vital ; avec la vie, il y a l'*organisation*, ou l'ensemble des organes destinés au fonctionnement de la vie ; et, avec la vie et l'organisation, il y a l'*action* que doit accomplir l'être vivant : car, si la vie pour se produire et fonctionner a besoin d'un organisme, l'organisation, de son côté, est coordonnée par rapport à l'action. Qu'est-ce, dans la nature, qu'une vie sans organisme ? Et qu'est-ce qu'un organisme qui n'aboutit pas à l'action ?

Or, Messieurs, ces trois choses qui se tiennent et se répondent dans les êtres vivants, la vie, l'organisation et l'action, le Christianisme les renferme et les harmonise dans sa merveilleuse unité : la vie du Christianisme, c'est la vie de la charité ; l'organisation du Christianisme, c'est l'organisation de la cha-

rité ; et l'action du Christianisme, c'est l'action de la charité. D'où cette conséquence d'une immense portée : le Christianisme, c'est la charité, c'est-à-dire, l'amour de Dieu dans l'humanité.

I

Et d'abord, Messieurs, je dis que *la vie intime ou le principe vital du Christianisme, c'est la charité.*

Dans cette grande et divine chose que nous nommons de ce nom, le Christianisme, laissons un moment ce qui paraît au dehors pour regarder surtout au dedans ; au-dessous des apparences, recherchons la substance ; au-dessous de l'accident, pénétrons jusqu'à l'essence ; et, derrière tout mouvement, cherchons la cause de tous les mouvements, en un mot : *la vie*. Arrivés là, nous touchons à l'intime de ce grand corps vivant dont le Christ est la tête et dont nous sommes les membres ; nous en sentons respirer l'âme, nous en sentons battre le cœur.

Eh bien, Messieurs, je le demande ; là, à ces profondeurs intimes du Christianisme ; là, dans ce fond où tout son être se résume et vit tout entier, que trouvez-vous ? Au fond du Christianisme, il y a le Christ vivant ; au centre de ce Christ, il y a son cœur ; et, au centre de ce cœur, il y a ce que l'on trouve en tout cœur : *l'amour*. Et, parce que ce cœur est le cœur même de Dieu, là est *la charité*, la charité qui n'est que l'amour divin dans le cœur de l'homme.

Tel est le fond intime du Christianisme vivant ; sa vie, sa vie propre, essentielle, c'est le mystère vivant de l'amour.

Le Christianisme, en effet, considéré dans sa substance, se résume surtout en ces trois mystères : Dieu qui se donne dans l'Incarnation ; Dieu qui s'immole dans la Rédemption ; Dieu qui se donne et s'immole tout ensemble dans le mystère eucharistique. Vous avez dans ces trois mots tout le Christianisme, le Christianisme même en essence. Dieu donné dans la crèche ; Dieu sacrifié sur le calvaire ; Dieu donné et sacrifié sur l'autel : c'est l'abrégé divin de Jésus-Christ et du Christia-

nisme qu'il contient en lui, et qu'il est lui-même tout entier.

Or, ces trois grands mystères ne sont que les trois faces d'un mystère identique ; ils constituent le mystère de l'amour vivant dans un cœur divin et humain, c'est-à-dire, dans le Sacré-Cœur de Jésus-Christ, Dieu-homme, centre et résumé de sa propre vie, c'est-à-dire, de la charité même. Autour du berceau de Béthléem, une voix chante : *Amour* ; autour de la croix du Golgotha, une voix chante : *Amour* ; autour du Tabernacle de l'autel, une voix chante : *Amour*, amour donné, amour immolé, amour donné et immolé tout ensemble.

Et voilà que j'ai dit le plus grand des mystères : le mystère de la charité divine, vivant au cœur du Christianisme.

Messieurs, pour qui croit ce mystère, j'ai fini et je pourrais m'arrêter ici. Mais, on ne peut trop illuminer ces côtés sympathiques du Christianisme, par où resplendit la vérité de cette parole : *Le Christianisme, c'est la charité.*

Toute vie a un phénomène qui la produit,

un mouvement qui l'emporte, une loi qui la dirige : or, le phénomène qui révèle la vie chrétienne, le mouvement qui l'emporte, et la loi qui la gouverne, tout cela vous crie dans le Christianisme : La *vie* chrétienne, c'est la vie même de l'amour. Ce phénomène, c'est la manifestation de l'amour ; ce mouvement, c'est l'impulsion ou l'entraînement de l'amour ; cette loi, c'est la loi même de l'amour.

Admirez d'abord le phénomène qui annonce au monde l'avènement du Christianisme. Pour bien connaître la vie intime des choses, il faut regarder à leur berceau, et se demander par quel phénomène elles se produisent.

Quand le Christianisme fit sur la terre sa première apparition, un phénomène le révéla, un signe l'annonça : c'était *le feu* ; le feu, symbole le plus expressif de la charité ; le feu, qui est comme l'amour dans l'ordre physique, révélait l'amour, qui est comme le feu dans l'ordre moral. « *Apparuerunt dispersitæ linguæ tanquam ignis.* » Ce feu tombant du ciel, et précédé du bruit qui annonçait sa

venue, c'était le messager divin annonçant à la terre l'avènement de *l'amour*; et ces langues ardentes, et ces vents de tempête étaient les étincelles et le souffle qui allumaient, dans le monde refroidi, le feu sacré que Jésus-Christ était venu apporter à la terre, c'est-à-dire, l'amour du cœur de Dieu venant embraser le cœur de l'homme.

Aussi, à peine cette vie de Dieu s'était versée au cœur des premiers apôtres, qu'elle se révéla avec tous les caractères qui accusaient la présence d'un amour nouveau descendu sur la terre.

Partout, à cette première heure du Christianisme qui vient de naître, l'amour fait explosion, comme la sève dans la nature au soleil du printemps; il éclate en fleurs de vertus, et il se couronne lui-même, au regard du monde, de la beauté de ses fruits; fruits célestes, tels que la terre n'en avait jamais porté. Entre ces hommes qui se sentent vivre d'une même vie d'amour, l'égoïsme n'existe plus, et l'antagonisme disparaît. Il n'y a plus que l'unité; il n'y a plus que la fraternité. Tous ces chrétiens, c'est-à-dire,

tous ces hommes vivant de la vie du Christ, ne sont qu'un cœur et qu'une âme : « *Cor unum et anima una.* » Et, le premier besoin de ce cœur composé de tant de cœurs, et la première aspiration de cette âme qui renferme tant d'âmes, c'est le premier besoin et la première aspiration de tout amour sincère, la donation volontaire de soi-même aux autres. Ces hommes ne savent plus qu'une chose : *aimer* ; et voici que dans le plus total oubli de la personnalité, ils mettent tout en commun : « *Et habebant omnia communia* ; » ils vendent leurs possessions et les distribuent à chacun, non selon son droit, mais selon ses besoins : « *Prout uniuscuique opus erat.* » Ils poussent même l'exaltation de cet amour jusqu'à une sorte d'enivrement divin, que les hommes prennent pour le vertige d'une ivresse tout humaine ; et l'on s'écrie en les voyant : Ils sont ivres ! « *Ebrii sunt !* » Ils étaient ivres, en effet, ils avaient l'enivrement de l'amour.

Messieurs, je le sais, le fanatisme de l'erreur a trop abusé de cette page de notre histoire. Il a traduit en loi *de justice* ce qui

n'était que fruit d'amour. Cet héroïsme enivré, ils l'ont posé comme le devoir radical de la société qu'ils rêvent; ils se sont trompés. Mais pris en lui-même, ce fait est une révélation; c'est la révélation de la vie d'amour, coulant à pleins bords du cœur du Christianisme au cœur de l'humanité.

Comme toute vie se produit par un phénomène qui en révèle le mystère, toute vie aussi a un mouvement qui la fait marcher et en révèle les tendances. Or, ce qui caractérise le mouvement de la charité et de la vie d'amour, c'est le mouvement du dedans au dehors, c'est le mouvement expansif. Sortir de soi pour entrer dans les autres, c'est le naturel mouvement de toute vie d'amour. Qu'est-ce qui ne peut rester en soi-même? Qu'est-ce qui a besoin de franchir ses limites, d'ouvrir devant soi le temps, l'espace, l'humanité, la création entière, pour s'y déployer et y régner en souverain? La charité! La charité, qui crie sans cesse avec saint Augustin : « Dilatez la sphère où se meut la charité : *Dilantur spatia charitatis.* » Il ne faut pas s'en étonner; la charité, c'est du feu,

et, comme le feu, elle ne dit jamais : *C'est assez !* Et, comme le feu, elle crie à tout obstacle qui l'arrête : « *Fac mihi spatium* ; ouvrez-moi l'espace ! »

Voyez-vous cet incendie qui marche en poussant devant lui sa flamme conquérante ? Allez à sa rencontre ; essayez de l'arrêter : un moment il se détourne et se replie sur lui-même ; puis, recueillant toute sa force en la multipliant, il jette devant lui de plus vastes torrents de flammes, et semble dire de sa respiration brûlante : « Plus loin, encore plus loin ! » Car le feu, c'est le feu ; sa nature lui défend de s'arrêter ; et, s'il recule, c'est pour mieux se précipiter.

Telle apparaît, au berceau du Christianisme, la charité ou l'amour de Dieu sur la terre ; rien n'arrête son besoin de se propager. Cet amour emporte avec lui, pour dévorer l'espace, une ambition infinie, comme le foyer d'où il s'est détaché pour embraser la terre ; et il dit : Allons partout ; allons toujours ; et que rien ne nous arrête, tant qu'il nous restera quelque chose à dévorer.

A peine, en effet, cette vie s'était épanchée

au cœur de l'homme, qu'elle était emportée par un besoin d'expansion qui trahissait en elle une nature aimante et une vie contagieuse comme l'amour. Les douze apôtres l'ont reçue dans leur sein ; et voilà que tout à coup leur âme et leur cœur, pressés par sa force divine, ne la contiennent plus. Tandis que cette force soulève leur poitrine où elle se sent captive, elle ouvre leurs lèvres avec une puissance à laquelle ils ne peuvent résister. S'ils parlent, ah ! c'est qu'ils ne peuvent plus ne pas parler : « *Non possumus non loqui.* » Ils parlent donc ; ils parlent de la surabondance de ce cœur d'où la vie déborde comme d'un vase trop plein ; et leur verbe, qui est le verbe de l'amour, comme il est le verbe de la vérité, va s'en aller retentir à toutes les extrémités du monde : « *In omnem terram exivit sonus eorum ;* » et il va commencer, par la contagion de leur amour, cet incendie qui ne s'arrêtera plus, jusqu'à ce qu'il ait porté partout sa flamme inextinguible.

Et voici que j'entends le Christianisme encore jeune, mais déjà *catholique* par ses tendances et ses aspirations, s'écrier en enva-

hissant la terre : Je suis le Christianisme, c'est-à-dire, l'amour de Dieu donné à l'homme ; je suis le Catholicisme ; je suis l'universel ; je suis l'amour envoyé du ciel pour embraser tout l'univers : donc, laissez-moi passer, et ouvrez à mes légitimes ambitions l'empire de l'espace : « *Fac mihi spatium !* »

Enfin, comme toute vie a un phénomène qui accuse sa présence, un mouvement qui atteste ses tendances et annonce sa destinée, toute vie a une *loi* qui règle ce mouvement et le conduit à sa fin.

La loi, dans sa notion la plus simple, c'est la règle de l'être ; c'est la direction vers la destinée. L'amour a une loi, une loi souveraine : *Aimer* ; aimer ce qu'il a le droit et le devoir d'aimer. Ce principe admis, il en résulte immédiatement que si le Christianisme est vraiment amour, il doit avoir comme sa loi souveraine et suprême, *la loi d'amour*. Et, réciproquement, s'il est constaté que le Christianisme, en fait, a pour loi souveraine et unique la loi d'amour, il faut admettre, comme conséquence nécessaire, que le Christianisme est la vie de l'amour.

Messieurs, en est-il ainsi ? Je ne demande pas, remarquez-le bien, si le Christianisme commande l'amour : cela est trop évident. Je demande seulement quelle est, dans le Christianisme, la foi fondamentale, la loi principe, la loi raison de toutes les autres lois, la loi essentielle, constitutive, en un mot, la loi *unique*, la plénitude de la loi, le résumé, l'abrégé de la loi ?

La question, pour le chrétien qui sait sa religion et sa langue, est vulgaire. Oui, mais c'est une vulgarité divine ; et, à l'heure où je vous parle, il n'y a rien de si actuel, rien de si salulaire, pour l'humanité contemporaine, que cette formule si divinement simple : La plénitude de la loi dans le Christianisme, c'est l'amour : *Plenitudo legis est dilectio* ; parole aussi salulaire qu'elle est sublime, qui donne dans un seul mot la solution de toutes vos difficultés humaines, et qui est pour nous comme la synthèse abrégée de la doctrine sociale, vainement cherchée dans les systèmes.

Un jour, un docteur qui ne savait rien de cette loi nouvelle que le Maître divin appor-

tait à la terre, s'approcha de Jésus et lui dit :
« Maître, quel est le plus grand commande-
« ment de la loi ? Et Jésus répondit : — Vous
« aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout
« votre cœur, de toute votre âme et de tout
« votre esprit. Ceci est le plus grand et le
« premier des commandements ; or, le se-
« cond est semblable au premier : Vous
« aimerez votre prochain comme vous-mê-
« me (1)... Ces deux commandements résu-
« ment toute la loi et tous les prophètes. »

Un docteur de la loi ancienne n'en pouvait entendre davantage : Il y a deux commandements... Dans la loi ancienne, vous le voyez, la dualité subsiste encore. Ce qui devait constituer l'originalité divine de la loi chrétienne, c'était de ramener la dualité à l'unité : c'était de faire que ces deux lois ne fussent plus deux lois, mais une seule loi ; c'était de faire de l'amour, l'universalité, l'unité, la plénitude de la loi. Et ce fut la loi totale du Christianisme, ce fut la législation intégrale du divin législateur, proclamée par cet homme

(1) S. Matthieu, xxii, 36, 39.

qui sentait l'amour battre et tressaillir en lui, alors qu'il s'écriait : « La plénitude de la loi, « c'est l'amour : *Flenitudo ergo legis est dilectio* (1). »

Non, ne cherchez plus la perfection dans la pluralité des législations : un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême, une seule loi : *aimer* ; c'est la grande révélation apportée par mon Christ. Lui-même, en effet, ne demande aux siens que cette *seule* chose : l'amour de lui-même : « *Manete in dilectione mea.* » Admirable unité de la loi d'amour, parce que, aimer Jésus-Christ, c'est aimer Dieu avec le Christ-Dieu ; et c'est aimer le prochain, c'est-à-dire, tous les hommes incorporés au Christ homme-Dieu. Ainsi, comme il n'y a qu'une loi qui régit le monde physique, la loi de l'attraction ; depuis que Jésus-Christ s'est mis avec son cœur au centre de l'humanité, il n'y a qu'une loi dans le monde moral : la loi d'amour. Et cette loi, elle n'est pas dans les mots, elle est dans les choses ; elle n'est pas un idéal vide montré

(1) Rom., XIII, 10.

à la terre pour séduire l'âme des peuples ; elle doit entrer dans les réalités humaines et les réalités sociales, pour le progrès de l'homme et de la société. Si vous l'ôtez, rien dans le Christianisme ne se comprend et ne s'explique plus ; et, dans la société, rien ne se soutient et ne s'harmonise plus.

Donc, ô hommes de ce siècle, où l'égoïsme a creusé dans les cœurs une faim et une soif d'amour telles qu'on n'en vit jamais ; ah ! comprenez enfin ceci : j'ai une religion qui ne me demande qu'une chose, qui ne m'impose qu'une obligation : aimer ; si bien qu'à l'heure où je cesse d'aimer, je cesse d'être moi-même, parce que je cesse d'accomplir ma loi et de vivre de ma vie. Oui, aimer ; aimer l'humanité entière ; aimer non-seulement mes amis, mais mes ennemis, ah ! surtout mes ennemis ! Si les hommes me tuent, comme le Dieu que j'adore, bénir d'un dernier soupir ceux qui se font mes bourreaux ; martyr de la charité encore plus que de la vérité, jeter en mourant, à la haine qui me tue, un sourire de mon amour, et attester dans ma mort le caractère de ma vie : voilà,

oui, voilà ma loi, ma divine loi d'amour et de charité. La main étendue sur l'Évangile et devant l'autel où se consomme le grand mystère de l'amour, je jure que ma loi est telle, et que je n'en connais pas d'autre ; je jure que quiconque ne veut pas aimer, abdique pratiquement la loi de son Christianisme, et que, pour vous et pour moi, ne pas aimer, haïr, être égoïste, c'est la contradiction même ; je jure que l'égoïsme est l'antagonisme le plus absolu avec la législation du Christianisme, et que quiconque n'aime pas, n'est vraiment pas chrétien ; je jure, enfin, que quiconque comprend le Christianisme autrement que comme la loi de l'amour, ignore la loi suprême du Christianisme, abrégée tout entière dans ce mot d'une simplicité et d'une profondeur divines : « *Plenitudo legis est dilectio.* »

Ainsi, la vie du Christianisme se révèle comme la vie d'amour. Manifestée par le phénomène de l'amour, entraînée par le mouvement de l'amour, gouvernée par la loi d'amour : à ce triple signe, vous reconnaissez la religion dont nous sommes les fils, c'est-

à-dire, le vrai Christianisme. Pour quiconque voit de près ce Christianisme, pour quiconque surtout pénètre jusqu'au foyer intime d'où sa vie rayonne en tous sens, cette vie vous apparaît ce qu'elle est : l'amour brûlant au cœur de la catholicité, comme il brûle au Cœur de l'homme-Dieu. Creusé en tous sens et dans toutes les directions, il révèle partout en son centre le même foyer, c'est-à-dire, le grand foyer de l'amour.

On dit que les savants, en creusant la terre, y croient sentir un accroissement progressif de chaleur à mesure qu'on descend vers son centre ; ce qui leur a fait supposer qu'il y a, au sein de la terre, ce qu'ils nomment *le feu central*. Ainsi, à mesure que vous approchez du cœur, c'est-à-dire, du centre réel du Christianisme, de plus en plus le feu de l'amour s'en échappe de toutes parts et de toutes les manières.

Ah ! c'est qu'en effet, on ne saurait trop le redire, l'amour c'est lui-même ; lui, le vrai Christianisme ; lui qui, comme Dieu même, est charité ; lui enfin, *l'amour de Dieu vivant dans l'humanité*.

Et ce qui est vrai du fond et du principe vital du Christianisme, apparaît avec un éclat plus saisissant dans *l'organisation* même du Christianisme. Car, comme le Christianisme est l'amour *vivant*, il est l'amour *organisé* dans l'humanité.

II

L'organisation du Christianisme est l'organisation de la charité, ou l'amour de Dieu organisé dans l'univers.

Toute vie, dans la création, a reçu pour l'accomplissement de sa fonction, ce qu'on appelle un organisme; c'est-à-dire, un ensemble d'organes et d'appareils qui concourent au fonctionnement de la vie. Bien que rigoureusement on puisse distinguer l'organisme de la vie dont il fait la fonction, il y tient cependant d'une manière si intime, que dans la nature, le brisement de l'organisme emporte la cessation de la vie, et que là où une vie meurt, il y a un organisme qui se déconcerte. Quoi qu'il en soit du plus ou moins d'identité entre l'organisme et la vie,

il est certain que la suprême condition et la plus grande perfection d'un organisme est de s'adapter le plus possible à la nature intime de la vie qu'il doit servir, et à la destinée qu'elle-même doit atteindre.

Eh bien, Messieurs, le Christianisme qui est un être organisé, un corps vivant, le Christianisme a un organisme digne de sa vie intime, et le plus harmonieusement adapté à la fonction qu'elle doit accomplir. Pourquoi ? Parce que, comme la vie qu'il fait fonctionner, l'organisme chrétien est la charité même.

Voici, Messieurs, un spectacle que je proclame unique dans l'univers, et digne des admirations de tout ce qui a reçu, avec la puissance d'aimer, la puissance d'admirer : là, dans ce corps tout divin, qui est le Christianisme visible, tout organe de la vie a pour fonction propre une *fonction d'amour*, un ministère de charité. L'organisme divin de la société chrétienne, c'est la hiérarchie catholique ; la hiérarchie, cette incomparable institution, qui monte de la terre au ciel et de l'humanité à Dieu.

Or, qu'est-ce que la hiérarchie catholique? Une subordination graduée de charité, une harmonie de fonctions d'amour. Cela devait être. C'est la charité qui produit la charité; et la hiérarchie est l'organisme divin et humain, constitué pour reproduire et perpétuer, dans l'humanité, la vie chrétienne qui est charité. L'organisation chrétienne devait donc, elle aussi, être la charité, la charité divine organisée au milieu des sociétés humaines. Aussi, voyez là devant vous se déployant dans sa majesté divine, cette admirable institution, *la hiérarchie catholique* : quel spectacle ravissant ! Là, comme en toute hiérarchie bien constituée, il y a fonction en bas, fonction en haut, fonction au milieu. Là, il y a la variété et l'unité. L'unité, c'est pour tous l'obligation d'accomplir un ministère d'amour ; la variété, c'est le degré où chacun doit l'accomplir selon le rang qu'il occupe. Là, s'élever en honneur, c'est s'élever dans l'amour ; là, monter d'un degré en dignité, n'est qu'augmenter pour soi l'obligation d'aimer, et comme conséquence, l'obligation de se dévouer.

Messieurs, suivez dans leur ordre ascendant, et de bas en haut, les principaux degrés hiérarchiques qui résument tous les autres : de la fonction pastorale à la fonction épiscopale, et de la fonction épiscopale au pontificat suprême, vous arrivez en trois pas ; et voici, à le bien prendre, et pour qui sait bien voir, voici la souveraine beauté de la hiérarchie catholique. A mesure que vous montez de la base au sommet, vous voyez dans la fonction hiérarchique un amour fait de plus en plus à l'image de cet amour divin dont il remplit le ministère public. Là, plus l'homme s'élève en dignité, plus il doit croître en amour ; plus il est grand, plus il a la vocation d'aimer, de se dévouer, de se sacrifier.

Et d'abord, dans toute *paroisse*, il y a un homme constitué organe immédiat de la vie chrétienne : *le prêtre* ! Que doit faire cet homme dans une paroisse ? Il doit aimer ; et, comme tout amour, il faut qu'il surveille, qu'il s'inquiète, qu'il compatisse, qu'il console, qu'il se dévoue. Il est père des âmes enfantées par l'amour ; et, comme tout père,

il faut qu'il aime. Il est pasteur des âmes nourries et abreuvées par l'amour; et, comme tout pasteur, il faut qu'il aime. Il est sacrificateur et victime; sacrificateur de lui-même, et victime des âmes rachetées et sauvées par l'amour; et, comme toute victime volontaire, il faut qu'il aime, comme cet amour dont il est l'organe, et qu'au besoin il sache, comme lui, se sacrifier jusqu'à mourir pour ceux qu'il aime.

Montez d'un degré et élargissez les horizons. Voici le *diocèse* : là aussi il y a un homme, mais un homme placé plus haut, c'est-à-dire, un homme constitué pour un amour plus vaste; cet homme est père aussi, pasteur aussi, victime aussi; mais plus haute est sa paternité, et plus grand est son troupeau, plus grand aussi doit être son amour : donc plus grande la surveillance, plus grande la sollicitude, plus grande la compassion, plus grands surtout ses dévouements et ses sacrifices; car, avec le nombre de ses enfants et de ses agneaux, grandit pour le père et le pasteur l'obligation d'aimer, de souffrir et de se dévouer.

Montez encore. Cette fois, vous êtes au sommet de la hiérarchie : c'est la plus haute cime de la sainte montagne ; et votre horizon, c'est tout un monde ; c'est la catholicité, c'est-à-dire, l'universalité même. Eh bien, là, il y a un homme encore ; un homme ayant pour fonction et pour loi, un amour aussi haut que sa dignité, aussi vaste que sa juridiction, aussi profond et aussi plein que sa souveraineté ; c'est l'amour le plus rapproché et le plus fait à l'image de cet amour divin dont il accomplit dans l'humanité la fonction totale. Lui est père aussi, pasteur aussi, victime aussi ; mais il est père du monde entier, pasteur du monde entier, victime du monde entier ; il est père catholique, pasteur catholique, victime et sacrificateur catholique.

Il est *père* ; et toute créature qui naît à la vie de Jésus-Christ, lui crie de tous les rivages les plus lointains : « Mon Père ! »

Il est *pasteur* ; et, comme le Maître dont il est le Vicaire suprême, il dit en parlant à tout un monde : « Vous êtes les brebis et les agneaux ; et le pasteur, c'est moi. »

Il est *victime* ; victime du monde, et, comme

tel, il fait ce que fait la charité dans ses plus éclatantes manifestations. Au jour des grandes expiations, il meurt : père, il meurt pour le dernier de ses enfants ; pasteur, il meurt pour le plus petit de ses agneaux ; victime, il meurt comme le Christ, et avec le Christ sauveur, pour le salut de tout un monde. La papauté, c'est la plus haute représentation de Dieu père, pasteur et victime, c'est-à-dire, de l'amour qui enfante, de l'amour qui gouverne, de l'amour qui se sacrifie ; de l'amour partout, de l'amour toujours, de l'amour à la plus haute puissance.

Ces organes constitués de l'amour se nomment, selon les temps, le Curé d'Ars ou saint Vincent de Paul ; Belzunce, évêque de Marseille, ou Denis-Auguste, archevêque de Paris ; Grégoire VII ou Pie IX !

Tout ce qui, en dehors de ces trois grands degrés de la hiérarchie catholique, est associé au ministère divin, doit, dans la mesure même de cette association, prendre part à l'amour dont il fait la fonction. Et le pasteur, et l'évêque et le pontife suprême n'ont pour les remplacer de vicaires dignes d'eux,

qu'autant qu'ils trouvent, pour faire avec eux l'œuvre divine, des vicaires de leur amour, de leur dévouement, de leur sacrifice et de leur martyre.

Et, tandis que ces fonctions d'amour et ces ministères de dévouement descendent, avec la dignité et la juridiction, de ce qu'il y a de plus haut à ce qu'il y a de moins élevé, comme le commandement descend de degré en degré dans une armée organisée pour les combats; sur le flanc droit et sur le flanc gauche de cette grande armée de l'amour et du dévouement, Dieu a placé des phalanges auxiliaires, soldats armés à la légère, faits pour la conquête encore plus que pour la défense; petits, mais dévoués; humbles, mais valeureux; prêts, sur le signal de la suprême autorité, à voler à tous les bouts du monde pour y porter la parole ou le sang; prêts à cueillir dans l'héroïsme de l'amour, avec la palme de l'apostolat, la palme du martyre, et à crier partout par la voix de leur sang : « J'aime, oui, j'aime; j'en jure par ce sang, je meurs pour donner la vie; et je donne ma vie, parce que j'aime. »

Voilà, Messieurs, dans son abrégé sublime, la hiérarchie catholique, l'organisme divin de la charité constituée dans l'univers : vaste, profonde, harmonieuse, elle atteint sans secousse et sans bruit d'une extrémité du monde à l'autre; elle va du ciel à la terre et de la terre au ciel; et, par un mouvement régulier aussi suave qu'il est fort, elle unit les hommes à Dieu, et Dieu aux hommes, dans cet amour dont elle-même est l'organe divin et humain tout ensemble, et qu'elle a la vocation de reproduire et de perpétuer dans l'univers.

Telle apparaît la grande armée de Dieu qui se déploie dans l'univers; armée admirable et divinement belle par son attitude; plus admirable et plus belle encore par sa marche indéfectible dans les espaces et les siècles; armée divine où Dieu se révèle sur chacun de ses pas; armée généreuse où l'on donne la vie comme d'autres la mort; armée de la charité, où tout amour est soldat, ayant sa parole pour glaive et pour bouclier son dévouement !
« O Israël, que tes pavillons sont magnifiques, et qu'elles sont belles les tentes que

« tu déploies sous mes regards (1)! » Salut, ô sainte armée de Dieu, où l'on ne s'enrôle que pour aimer, où l'on n'aime que pour se dévouer, et où l'on ne se dévoue que pour sauver ! Ces trois mots vous révèlent, avec la vraie fonction de l'organisme catholique, toute la réalité des vocations qu'il nous fait.

Oui, en vérité, je vous le dis ; là, on ne s'enrôle, là, du moins, on ne doit s'enrôler que pour aimer, parce qu'on n'y peut entrer que pour ambitionner une fonction d'amour. Quand le lévite, étendu sur le pavé du temple, attend le mystère du sacerdoce prêt à s'accomplir en lui, Dieu lui dit une parole qui lui fait une irrévocable vocation :

« Fils de l'homme, écoute ; tu abdiques la
« paternité du sang et la possession de la
« terre ; ouvre ton cœur et dilate tes entrailles :
« tu seras père d'une postérité nombreuse.
« Veux-tu aimer, mon fils, veux-tu aimer
« plus que les autres ? — Oui, je veux aimer,
« aimer partout, aimer toujours, aimer jus-

(1) *Quam pulchra tabernacula tua Jacob, et tentoria tua Israël!* (Num xxiv.)

« qu'à une sainte folie. — S'il en est ainsi, je
« te donne la longueur, la largeur et la pro-
« fondeur de mon amour. Et maintenant,
« lève-toi ; tu es digne de prendre rang dans
« l'armée de la charité. »

Voilà le prêtre tel que l'Église le conçoit, tel que l'Église le fait. S'il est autre, ou, si après avoir été fait tel par la main de Dieu, la main de Satan l'a défait, alors ce n'est plus *lui*. Frères de mon sacerdoce et de mon apostolat que j'aperçois d'ici, vous ne me démentirez pas ; j'en prends à témoins mon cœur et le vôtre : si ceux-là sont avec nous, ils ne sont plus des nôtres : « *Nobiscum sed non ex nobis.* » Arrière ceux-là, arrière ceux qui ne veulent pas aimer ! Qui n'aime pas est égoïste ; il veut recevoir toujours et ne donner jamais.

Or, sous le drapeau qui nous unit, comme on ne s'enrôle que pour aimer, on ne marche, on ne combat que pour se dévouer. Dans cette légion de Dieu, il n'y a qu'un combat qui ne finit jamais que pour recommencer toujours : combattre à qui se dévouera le plus. Je dis que là est la loi suprême

de notre milice; je dis que là est le ressort divin de tout le mouvement hiérarchique au sein du Christianisme : donner le plus en recevant le moins; lutter d'amour, et ne combattre que pour se donner : voilà notre devise, notre devise séculaire.

Ah! sans doute, cette devise, nous pouvons la déshonorer par des égoïsmes personnels, comme des lâchetés privées déshonorent quelquefois une armée héroïque; mais c'est notre devise, notre impérissable devise; c'est le mot d'ordre de l'armée de l'amour où nous sommes soldats. Lorsque nous l'oublions, vous pouvez nous la redire, car elle est le signe de notre vocation; vous pouvez nous la rappeler; et, quand l'un de nous vient à s'en écarter, vous avez le droit de lui dire : *Anathème!*

Mais comme institution, si vous nous croyez un autre but que ce but, une autre ambition que cette ambition, j'affirme que vous ne nous connaissez pas; et il faut désapprendre ce que vous croyez savoir.

Oui, Messieurs, s'enrôler pour aimer, aimer pour combattre, combattre pour mou-

rir, et mourir pour sauver. Là, dans cette armée de Dieu, est en effet pour nous, soldats de l'amour, le suprême triomphe ; oui, là est le dernier mot de notre vocation, le suprême honneur que nous puissions attendre dans la hiérarchie où nous avons pris place : pousser l'amour jusqu'au sang. Jamais notre ministère n'est plus digne de cet amour dont il est l'organe, que lorsque pour le féconder dans les cœurs, nous avons non-seulement à verser la sueur, mais à verser le sang, le sang, ce grand témoignage d'amour ; et le martyre, dans la hiérarchie catholique, en certains jours que Dieu nous fait, ce n'est pas l'exception, c'est la règle ; ce n'est pas une dérogation à la destinée, c'est la destinée elle-même. Quand le monde vient à l'oublier, alors, pour montrer qu'elle est toujours telle que Dieu la fit sortir de son cœur, c'est-à-dire, *la divine organisation de l'amour au sein de l'humanité*, ah ! je sais bien ce que Dieu fait : Dieu frappe un grand coup. Il appelle le fléau qui n'est pas loin, pour mettre les hommes face à face avec la mort ; alors, il apparaît où est l'amour et où est l'égoïsme,

où les lâchetés et où les héroïsmes. Alors, de tous les degrés de la hiérarchie catholique, la charité descend pour combattre sur son vrai champ de bataille; alors, le pasteur se dévoue, l'évêque se dévoue, le pontife se dévoue, tout le sacerdoce se dévoue; et le monde catholique, en le voyant une fois de plus, avec sa vraie physionomie, courant inspiré par l'amour sur tous les chemins du sacrifice, dit en le reconnaissant : Ah ! c'est *lui*, c'est toujours lui, le sacerdoce catholique, lui vivant de l'amour; le sacerdoce catholique, qui n'est jamais plus beau, jamais plus digne de lui-même, que quand il apparaît au milieu des morts et des mourants, une croix à la main et portant à son front, avec l'auréole du sacrifice, la gloire du martyre.

Ainsi, l'organisation du Christianisme est en harmonie parfaite avec la vie du Christianisme; la vie d'amour se déploie dans une hiérarchie et un organisme d'amour. Mais, comme la vie se déploie dans l'organisme, l'organisme lui-même se déploie dans l'action; et c'est ici le troisième aspect du Chris-

tianisme qui nous laisse voir, dans sa manifestation la plus complète, la vérité qui est le fond de ce discours, *l'identification du Christianisme et de la charité.*

III

L'action du Christianisme, c'est l'action de la charité; c'est l'amour de Dieu agissant dans l'humanité.

Comme l'organisme répond à la vie, l'action répond à l'organisme; c'est par l'action que l'être vivant atteint sa destinée, et c'est par là que la vie et l'organisation révèlent leur énergie ou leur infirmité, leur fécondité ou leur stérilité.

L'homme met souvent, dans l'organisation des choses qu'il crée, un faste qui s'évanouit et tombe au premier contact de la réalité; et, ces mécanismes les plus savants combinés par la pensée, le calcul ou l'égoïsme de l'homme, étonnent souvent par l'inanité de leur action à l'heure où il faut agir. C'est que *faire* est la suprême manifestation de la

vie. Comme un arbre se révèle en son fruit, une fleur en son parfum; ainsi, une institution se révèle dans son action. Vous demandez ce qu'il faut penser d'une institution? Je vous demande, moi, ce qu'elle fait; ce qu'elle fait, non accidentellement, mais nécessairement; non par une action étrangère, mais par son action propre. Laisée à elle-même, c'est-à-dire, à toute la spontanéité de sa vie et au jeu régulier de son organisme, que fait cette institution? Fait-elle le bien, ou fait-elle le mal? Là est toute la question; et, à vrai dire, c'est l'épreuve décisive; c'est la pierre de touche par où va se révéler le vrai mystère de sa vie; c'est le signe authentique de sa nature et de sa valeur. Selon qu'elle fait bien ou mal, cette institution se distingue, se caractérise, se dénomme.

Ce qui est l'égoïsme, ou inspiré par l'égoïsme, veut et fait le mal, parce qu'il est l'égoïsme, ou inspiré par l'égoïsme. Ce qui est l'amour veut et fait le bien, parce qu'il est l'amour, ou inspiré par l'amour : « *Hoc « vobis signum.* » Ce signe est infailible comme un oracle de Dieu.

La question de savoir si le Christianisme est amour et charité, est donc ramenée à celle-ci : Le Christianisme, par lui-même et laissé à lui-même, fait-il le mal ou fait-il le bien ? Dans quelle mesure et quelles conditions le fait-il ?

Messieurs, à cette question l'histoire entière du Christianisme se charge de répondre ; et, pour qui sait voir la profondeur des choses dans la simplicité des mots, cette réponse est décisive.

Le Christianisme, agissant lui-même par lui-même dans le fonctionnement normal de la vie propre, ne fait pas, ne peut pas faire le mal : il fait le bien, et nécessairement le bien. Comme la source fait jaillir l'onde, comme la prairie donne sa verdure et le champ ses moissons ; ainsi le Christianisme fait jaillir de son sein le fleuve des bienfaits, et fait croître les moissons du bien. Ces flots de bienfaits et ces moissons du bien, qui pourra jamais les dire ? Messieurs, quels horizons s'ouvrent ici devant moi ! Une multitude d'idées semblent venir au-devant de la parole, offrant à l'éloquence des ressources

infinies. Je les écarte et je les néglige, pour m'en tenir à cette idée simple qui a la largeur, la profondeur et la plénitude du sujet : *Le Christianisme fait le bien et ne fait que le bien*. Le bienfait est sa germination, sa floraison et son fruit ; le bienfait est son signe : « *Hoc vobis signum.* » Et, par le bienfait, c'est-à-dire, par son action, il atteste ce qu'il est lui-même, c'est-à-dire, l'amour et rien que l'amour se révélant par ses dons, ses dévouements et ses sacrifices. Comme le Maître, il passe en faisant le bien, rien que le bien ; et il dit en traversant les siècles : Regardez, je fais le bien, encore le bien, toujours le bien ; donc je suis l'amour. Oui, mes bienfaits parlent, et ils disent ce que je suis, ce que je suis partout, ce que je suis toujours, ce que je suis pour tous, ce que je suis spontanément, ce que je suis nécessairement, ce que je suis constitutivement, et ce que depuis bientôt deux mille ans je me révèle historiquement : *l'amour de Dieu agissant dans l'humanité*.

« *Hoc vobis signum !* » Oui, Messieurs, à ce signe qui ne peut vous tromper, vous recon-

naîtrez ce Christianisme que je vous prêche. Ce signe que je vous donne pour le reconnaître, est celui que Jésus-Christ donnait à ceux qui venaient l'interroger pour le reconnaître lui-même. Des Juifs viennent qui lui disent : « Maître, voici que Jean-Baptiste « nous envoie vers vous, et il vous demande « par notre voix : Etes-vous Celui qui doit « venir, ou devons-nous en attendre un « autre ? *Tu es, qui venturus es, an alium expectamus?* Et Jésus répondit : — Allez, « annoncez à Jean ce que vous avez entendu « et ce que vous avez vu. Dites-lui que les « aveugles voient, *cæci vident*, que les sourds « entendent, *surdi audiunt*, que les boiteux « marchent, *claudi ambulant*; et, heureux « celui pour qui je ne serai pas un sujet de « scandale : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* » Ainsi, l'amour même incarné dans le Christ, donne pour le reconnaître le prodige de ses œuvres.

Messieurs, quelque chose de pareil s'accomplit de nos jours. Des précurseurs de je ne sais quel Christ futur, envoient des sava-

nisme. — « Es-tu la religion que l'humanité attend ? Religion du passé, es-tu aussi la religion de l'avenir ? *An alium expectamus ?* » Peux-tu répondre aux aspirations de ce siècle ? » A cette heure même où vous l'interrogez, le Christianisme ne répond rien, mais il agit ; il fait le bien, il éclaire les ignorances, il soulage les misères, il console les souffrances, il crée des dévoûments ; et il vous dit dans un silence divin : Regardez-moi faire ; et, à ceux qui vous ont envoyés, allez dire ce que vous avez vu. Dites-leur que je fais le bien ; et, à ce siècle affamé de dévoûments, de charité, de fraternité, d'amour, allez, annoncez ce que je suis ; ce que je suis à tous les points de la durée, à tous les lieux de l'espace, à tous les degrés de l'humanité, à savoir, le dévoûment, le sacrifice, en un mot, *la charité*. Jurez enfin, par mes bienfaits, que je suis ce qu'ils cherchent et ce qu'ils ne trouveront jamais qu'en moi : l'amour qui les poursuit pour leur faire du bien.

Tel est, en effet, le caractère réservé de l'action catholique dans l'humanité : *l'uni-*

versalité dans le bienfait, c'est-à-dire, la plus vaste, la plus splendide et la plus infailible manifestation de la charité qui est en lui.

Ici, Messieurs, la pensée inondée de lumière marche de clartés en clartés, *de claritate in claritatem* ; douces et divines clartés que l'amour, en traversant les siècles, fait resplendir autour de lui, et qui ne peuvent se dérober qu'à de volontaires aveuglements. Ah ! si tout pénétrés que vous êtes de cette action bienfaisante, vous pouviez hésiter encore à y reconnaître l'amour se trahissant dans ses bienfaits ; voici, dans ce bienfait qui constitue l'action de l'Église, trois caractères qui ne laissent plus la puissance de douter : *la perpétuité, l'immensité, la plénitude* ; en d'autres termes : la longueur, la largeur et la profondeur, caractère trois fois éclatant que ceux-là seuls peuvent méconnaître, qui ont reçu de Satan le pouvoir d'insulter, avec la vérité qui les éblouit, la charité qui les embrasse.

Le premier caractère qui atteste, dans le bienfait du Christianisme, l'action de l'amour, c'est sa *perpétuité*.

Ce qui n'est pas réellement amour et charité peut, pour un moment, à force d'art et d'industrie, simuler par l'égoïsme, des bienfaits qu'il donne comme des fils de son amour. Mais bientôt le masque de l'amour tombe; et l'égoïsme apparaît, impuissant à perpétuer même son hypocrisie dans le bien. Nulle part, non, nulle part vous ne rencontrez dans les œuvres humaines, le caractère de la perpétuité.

Aussi, quel prodige se révèle ici dans l'action du Christianisme ! Pendant près de vingt siècles, verser des bienfaits et toujours des bienfaits ; et, après bientôt deux mille ans écoulés, ouvrir plus large que jamais son sein toujours fécond, pour en faire sortir des bienfaits toujours nouveaux ; ah ! c'est un prodige qui ne ressemble à aucun autre prodige.

Titus était bon ; Titus ne vécut que peu de jours ; et cependant, si enclin que fût Titus à faire du bien aux hommes, si petit qu'ait été le nombre de ses jours, Titus plus d'une fois put soupirer le soir, en disant : « Aujourd'hui je n'ai fait du bien à personne ; j'ai

« perdu ma journée. » Le Christianisme, lui, est à son dix-neuvième siècle; et, depuis ces longs siècles, jamais il n'a pu dire : J'ai perdu ma journée. Toutes ses journées, que dis-je? toutes ses heures ont été pleines autant que bienfaisantes; elles ont passé remplies de ses bienfaits; et l'histoire, en suivant la trace de ses pas, c'est-à-dire, les vestiges de son amour, est contrainte par la vérité à dire de lui ce qu'elle dit de Jésus-Christ même : « *Transiit benefaciendo*; » il a passé faisant le bien; il est l'amour.

Ce miracle de la perpétuité dans le bienfait est égalé par un autre, le miracle de son *immensité* ou de son étendue.

Cette trace lumineuse que le Christianisme a laissée sur chaque point de la durée, il l'a laissée empreinte à tous les points de l'étendue. Comme il a fait le bien toujours, il a fait le bien partout.

Sur la terre, les institutions que crée le génie ou le dévouement de l'homme, sont comme les plantes que produit la nature : elles ne donnent pas leurs fruits sous tous les cieux ni sur tous les rivages; transplantées

du sol qui les fit naître, elles languissent aujourd'hui et meurent demain; et, si elles donnent encore des fleurs, elles ne donnent plus de fruits: ou tout au plus laissent-elles cueillir sur leurs rameaux quelques fruits rares, encore plus dégénérés que l'arbre qui les produit.

Chose remarquable! Le Christianisme, *lui*, fait éclore sous tous les cieùx et sur tous les rivages, un fruit toujours le même, toujours aussi suave, toujours aussi céleste, toujours aussi divin qu'en son sol natal et qu'à son premier soleil : *le bienfait*. Ce qu'il produit à l'orient, il le produit à l'occident; ce qu'il fait au midi, il le fait au septentrion; et, partout comme toujours, ce qu'il fait, c'est le bien; partout son action est et demeure elle-même; comme l'action du soleil est partout un rayonnement de chaleur, l'action du Christianisme est partout un épanchement d'amour; dans l'immensité de l'espace comme dans la perpétuité des siècles, partout identique à lui-même, il montre ce qu'il est : *un amour faisant le bien*! Et, de même que son bienfait atteint les siècles et les espaces

d'une extrémité à l'autre, il atteint aussi l'humanité à tous ses degrés d'une extrémité à l'autre : avec la perpétuité et l'étendue, il a *la plénitude* du bienfait.

Entre l'humanité et le Christianisme, il y a une correspondance complète de misères et de bienfaits, de besoins et de secours. De même que l'égoïsme païen, qui est la vie de Satan dans l'humanité, inflige aux générations vivantes des douleurs toujours nouvelles; l'amour chrétien, qui est la vie de Dieu dans l'humanité, verse sur les générations des secours toujours nouveaux. A peine une misère sort du sein de notre humanité, qu'un bienfait sort du sein du Christianisme. Ainsi, la plénitude des bienfaits divins est adéquate à la plénitude des misères humaines, et elle s'étend par-delà encore.

Ah ! Messieurs, c'est ici surtout que je me sens impuissant à montrer dans le discours tout ce que l'histoire me découvre de partout ; et, devant cet immense panorama de bienfaits enfantés par l'amour chrétien, pour répondre à l'immensité des misères enfantées par l'égoïsme humain, une sorte de désespoir

semble saisir et arrêter ma parole. Montrer la correspondance harmonieuse entre une seule misère de l'humanité et un seul bienfait du Christianisme, serait l'objet légitime d'un discours ; que dis-je ? le génie même, en se limitant à ce seul point, ferait sortir d'une seule œuvre d'amour et des profondeurs de la misère secourue par ses bienfaits, une magnifique épopée de la charité triomphante. Mais toutes ces misères, qui en sait le nombre ? Et ces bienfaits, qui les a comptés, qui les comptera jamais ? Qui dira le nombre, l'espèce, la variété, l'infinité des blessures humaines auxquelles a touché de ses douces mains la divine charité ?

Oh ! la voyez-vous d'ici, cette humanité qui se dresse devant vous sur ses deux pieds, infirme, souffrante, couverte du vêtement de ses douleurs ? Parmi ces mille variétés de la douleur, combien y en a-t-il pour lesquelles le Christianisme n'ait créé un secours ? — Pas une ! Non, depuis celles qui descendent jusqu'à ses pieds, jusqu'à celles qui l'atteignent au plus haut sommet de sa tête, il n'y en a pas une, non, pas une, qu'il n'ait découverte

de son regard ; pas une qu'il n'ait touchée de son cœur ; pas une qu'il n'ait guérie de sa main.

Telle est la plénitude, telle l'étendue, telle la perpétuité, en un mot, telle l'universalité du bienfait dans le Christianisme : universelle attestation de cet amour qui est toute son action, comme il est toute son organisation et toute sa vie, en un mot, *lui-même tout entier*.

Vous le voyez, Messieurs, visité dans toutes ses profondeurs, vu par toutes ses faces, le Christianisme vous révèle une même chose : l'amour, encore l'amour, et toujours l'amour, pareil au soleil toujours semblable et identique à lui-même. Regardez-le, cet astre radieux et bienfaisant : sous quelque face que vous receviez son rayonnement et de quelque point de l'espace et de la durée que vous le regardiez, il vous envoie toujours, en des mesures diverses, une même et invariable chose. Au point de l'espace et de la durée que vous touchez en ce moment, que vous envoie-t-il ? Lumière, chaleur et vie. Dans six mois, au point de l'espace d'où nous la re-

garderons alors, à l'autre extrémité de notre orbite terrestre, c'est-à-dire, à soixante-douze millions de lieues d'ici, que nous enverra-t-il ? Lumière, chaleur et vie. Tel est le Christianisme ; c'est un soleil aussi, et il verse par toutes ses faces ce qui est en lui : sa lumière, c'est la vérité ; sa chaleur, c'est la charité ; l'une et l'autre, c'est la vie ; et ce qu'il fait un jour, il le fait tous les jours. Comme un géant, il s'élance dans sa carrière ouverte des siècles et de l'immensité : « *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* » De tout ce qu'il a regardé, rien n'échappe à la fécondité de sa chaleur : « *Non est qui se abscondat a calore ejus ;* » ou plutôt, pour parler plus exactement, toutes les nations gravitent autour de lui comme des planètes autour de leur soleil. A mesure qu'elles s'en approchent, pour elles la lumière, la chaleur et la vie augmentent ; et partout germent les bienfaits, comme germent les plantes quand on approche de l'équateur.

Au contraire, à mesure que les nations, même les nations chrétiennes, s'éloignent du grand foyer où brûle dans l'humanité l'amour

même de Dieu ; alors, et la lumière, et la chaleur et la vie décroissent en proportion de l'éloignement de cet astre divin qui éclaire, échauffe et vivifie tout dans l'humanité. Et, comme pour les pôles de la terre, alors qu'ils sont tout à fait dérobés aux regards du soleil, ce sont les ténèbres et encore les ténèbres, le froid et encore le froid, la mort et encore la mort. Ainsi, loin du Christianisme, c'est-à-dire, loin du foyer de vérité, d'amour et de vie, c'est la nuit et encore la nuit, c'est-à-dire, l'erreur dans les intelligences ; c'est l'égoïsme, et encore l'égoïsme, c'est-à-dire, le froid dans les cœurs ; et partout, plus ou moins visible, l'apparition de la mort dans l'extinction de la vie.

O sainte et suave religion de l'amour et de la charité, divine religion de mon Christ donné et immolé par l'amour, je vous salue et vous envoie, avec mon salut filial, la bénédiction de toutes ces âmes heureuses de vous connaître, de vous aimer et de vous embrasser ! Moi, votre humble disciple et votre indigne apôtre, je me suis penché sur votre cœur comme un enfant sur le cœur

d'une mère, pour en écouter le battement, pour apprendre à vous connaître et surtout à vous aimer. Ah ! je vous connais maintenant, et je vous aime aussi, et c'est mon bonheur et ma joie de voir, de sentir et de dire, devant tous, ce que vous êtes : vous êtes l'amour qui vit, l'amour qui fonctionne, l'amour qui agit ; vous êtes l'amour qui rayonne, l'amour qui féconde, l'amour qui harmonise tout dans la société ; et mon âme qui vous connaît, et mon cœur qui vous aime, et ma vie qui vous adore, tressaillent d'allégresse sous votre rayonnement divin. Ah ! oui, je le crois, je le vois, je le sens, et je voudrais donner à ma faible voix le son d'une trompette éclatante, pour le proclamer devant le monde entier : Vous êtes la charité, vous êtes l'amour de Dieu toujours vivant, fonctionnant et agissant dans l'humanité.

CONCLUSION

Messieurs, au point de vue de l'exposition ou de la démonstration doctrinale, j'ai fini ;

et une vérité de la plus haute portée dogmatique et sociale tout à la fois, si je ne me fais à moi-même une facile illusion, sort de l'ensemble et des trois parties de ce discours.

Dans cette divine lumière qui jaillit de toutes les profondeurs et de toutes les faces de la religion de Jésus-Christ, je crois avoir assez montré comment, sous tous les rapports et considéré sous tous ses aspects, le Christianisme se confond avec la charité, et comment il est l'amour même de Dieu vivant et agissant dans l'humanité. Par là nous avons posé, avec le point de départ de la grande vie chrétienne, le point de départ de la grande solution sociale qu'invoque notre siècle tourmenté par le plus redoutable problème des temps nouveaux.

Et maintenant, recueillons-nous, pour tirer de ce discours et emporter dans la pratique de notre vie individuelle et de notre vie fraternelle, une conclusion féconde et, je ne crains pas de le dire, une conclusion grave, décisive et solennelle comme le sujet lui-même.

Une chose, avons-nous dit tout d'abord,

est la grande menace de la société contemporaine : l'égoïsme, l'égoïsme païen reprenant au milieu de nous, et en plein Christianisme, des proportions qu'on ne lui connaissait plus depuis la consommation du grand mystère de l'amour ; et nous avons ajouté que cet abîme, creusé au sein de la société par le progrès de l'égoïsme, ne peut être comblé que par l'abîme de l'amour. Donc, pour sauver notre société du mal qui la dévore, une chose est indispensable, nécessaire, urgente : il faut que tout ce qui, jusqu'ici, dans le commerce, dans l'industrie, dans l'économie, même dans la science et dans l'art, a marché au souffle froid de l'égoïsme, marche, dans toutes les sphères de l'activité humaine, au souffle chaud de la charité ; il faut que tout ce qui, dans ce siècle, s'est mis plus ou moins au service des sordides instincts et des égoïstes ambitions, seconde désormais de toutes ses forces, les nobles instincts et les généreuses ambitions de l'amour. Si l'amour, l'amour désintéressé ne reprend au milieu de nous son rôle réparateur, il n'y a pas de salut pour cette société qui se meurt

d'égoïsme. Nous, chrétiens, catholiques, apôtres du Christianisme, que vous demandons-nous? Quoi? Que vous chassiez du monde les conquêtes de la science? Que vous arrétiez l'essor de l'industrie? Que vous coupiez les ailes au génie du commerce? Que vous brisiez de vos mains le char de la fortune publique et de la richesse privée? Non, mille fois non! Ce qu'il faut frapper, c'est le mal; or, le mal, le mal affreux qui nous atteint, ce n'est pas que ces choses ont marché, c'est qu'elles ont marché par l'égoïsme contre l'humanité.

Hommes de commerce, hardis navigateurs, montez, montez sur vos navires et tendez toutes vos voiles: mais, au nom de Dieu, que la charité les dirige, et qu'enfin les conquêtes de la richesse servent aux conquêtes de l'amour et au bonheur de l'humanité.

Ah! vous courez à tous les rivages dorés et à toutes les Californies du monde, avec une rapidité et souvent avec un bonheur qui ne laissent rien à désirer. Mais, l'or véritable, l'or pur, l'or divin de la vérité, c'est nous qui le possédons, et nous le possédons pour

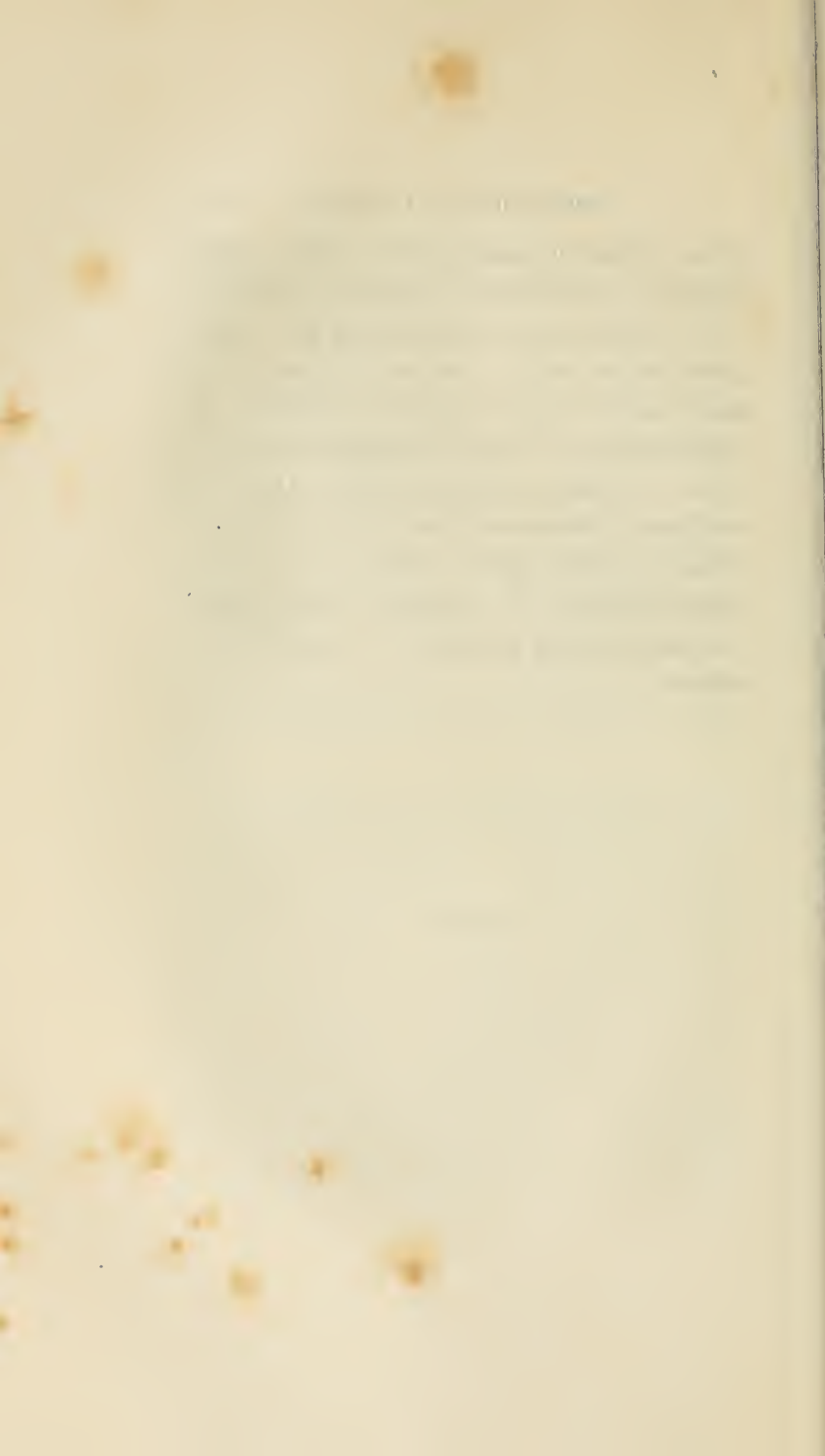
le donner. A nous de le porter à tous les rivages déshérités où nous attendent tous les pauvres, ou plutôt, tous les misérables de la vérité. Voyager pour jouir, et rien que pour jouir ; naviguer pour s'enrichir, rien que pour s'enrichir, n'est plus digne de nous. Tyr en fit autant, Carthage en fit autant ; et il ne sera pas dit que dix-huit siècles de Christianisme n'ont abouti qu'à faire de nous des Tyriens bien avisés, ou des Carthaginois heureux. Il faut enfin qu'à son tour l'amour règne en souverain, non-seulement autour de vous et près de vous, mais, s'il se peut, dans le monde entier. Oui, il faut que le feu sacré de l'amour porte sur les grandes eaux nos navires ailés ; il faut que la vérité, portée par notre commerce et notre industrie devenus cette fois les organes et les instruments de la charité, touche, avec la proue de nos vaisseaux, aux plus lointains rivages. — Allez donc, vous dirai-je, allez partout, sur la terre et sur l'onde ; étendez sur toutes les mers et sur tous les continents, le vaste empire de votre commerce conquérant et de votre industrie réparatrice ; allez, donnez

l'esprit en échange de la matière, la vérité en échange de l'or, l'éternité en échange du temps. — Chrétiens, fils d'une religion qui est l'amour, faisons de la charité comme les païens font de l'égoïsme. Chrétiens du dix-neuvième siècle, voilà votre vocation ! Cela se fera, parce que cela doit se faire.

Mais, ce miracle de la charité, comment pourra-t-il s'accomplir ? Ah ! déjà vous l'avez deviné, et c'est la grande conclusion de ce discours ; ce miracle ne se fera que par un retour sincère et aussi universel que possible, au vrai Christianisme qui est amour et charité.

La légitimité et l'immense portée de la conclusion que produit d'elle-même la démonstration précédente, ne saurait échapper à personne ; elle s'impose, si je le puis dire, avec une sorte de rigueur mathématique, tant elle sort avec éclat du fond des choses et des nécessités de notre situation. S'il est incontestablement démontré que le vrai et pur Christianisme, c'est la vie, l'organisation et l'action de la charité, la charité elle-même ; et s'il est vrai, d'autre part, que le mal,

le mal intime et profond de la société, c'est l'égoïsme, c'est-à-dire, l'absence de l'amour et de la charité; il est manifeste que pour sauver notre temps, une seule chose est à faire : que le siècle tout entier revienne au Christianisme, et que le Christianisme tout entier se verse au cœur du siècle. Alors, le problème social sera résolu, du moins, le principe radical de la solution sera posé; bientôt l'abîme de l'égoïsme sera comblé par l'abîme de la charité, et la société sera sauvée.



TROISIÈME CONFÉRENCE



TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTION DE LA VRAIE CHARITÉ

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Le Christianisme, considéré dans sa vie intime, dans son organisation extérieure et dans son action historique, se révèle comme la charité. La *vie* intime du Christianisme est la vie de la charité, ou l'amour de Dieu vivant dans l'humanité. Le phénomène, le mouvement et la loi de la vie chrétienne, surtout le cœur où cette vie prend sa source, attestent dans le Christianisme, la vie *d'amour*.

L'organisation du Christianisme est l'organisation de la charité, c'est-à-dire, l'amour de Dieu constitué dans l'humanité. La hiérarchie catholique, qui résume l'organisme divin du Christianisme, n'est qu'une subordination graduée de fonctions, où l'obligation d'aimer s'élève avec la puissance de gouverner, et dans laquelle le degré de la charité se mesure au degré de la dignité.

Enfin, *l'action* du Christianisme est l'action de la charité, ou l'amour de Dieu agissant dans l'humanité. Le signe qui révèle une action d'amour, c'est le bienfait; et l'action chrétienne, considérée dans son ensemble, se résume en ce mot : l'universalité dans le bienfait, ou le bienfait catholique.

Ainsi considéré sous toutes ses faces, le Christianisme apparaît ce qu'il est, c'est-à-dire, comme Dieu, *la charité même*. D'où il résulte que le Christianisme, partout où il se pose, produit naturellement et nécessairement les donations, les dévoûments et les secours; en un mot, les œuvres de la charité. Il les produit comme un arbre donne son fruit, comme une fleur son parfum, comme

une source son onde. D'où cette conséquence générale, que le salut de ce siècle affamé d'amour et de charité, doit sortir d'une application plus profonde du Christianisme à la société, et d'une plus grande union de la société au Christianisme.

Mais, le croiriez-vous, Messieurs? Cette vérité, *le Christianisme est la charité*, a rencontré des adversaires. On a dit : Oui, le Christianisme a enseigné et pratiqué la charité; et, à ne consulter que les apparences, l'histoire semble nous donner raison et proclamer avec nous la formule : *Le Christianisme est charité*. — Mais, ajoute ici un génie novateur, ambitieux de faire mieux que le Christ lui-même : le Christianisme n'a ni connu, ni pratiqué la *véritable* charité; jamais il n'est arrivé à en donner la vraie notion métaphysique, ni à la constituer dogmatiquement sur sa véritable base.

Telle fut la prétention avouée du Socialisme : en fait d'amour et de charité, faire mieux que le Christianisme lui-même; et c'est l'un de ses maîtres les plus célèbres, et peut-être le premier penseur de la doctrine

nouvelle, qui n'a pas craint d'écrire les paroles que voici : « La charité du Christianisme est, par son imperfection, l'une des plus grandes preuves de l'imperfection du Christianisme en général. » Nous sommes donc amenés, par la marche logique des choses, à dire et à préciser en quoi consiste la vraie charité; à vous en donner, en la définissant, la véritable notion; et à vous montrer comment le Christianisme enseigne doctrinalement et réalise pratiquement, la vraie charité, la charité seule capable de résoudre le problème qui nous occupe en ce moment.

Certes, Messieurs, oser accuser publiquement le Christianisme d'enseigner et de pratiquer une charité imparfaite et insuffisante, l'accusation est grave; je devrais plutôt dire, elle est outrageante; car, cette fois, ce n'est plus seulement dans le Christianisme la vérité que l'on nie, c'est l'amour, c'est la charité que l'on insulte. En tout cas, après dix-neuf siècles de prodiges enfantés par la charité chrétienne, se vanter avec une telle assurance de faire mieux que le Christianisme, en ap-

portant au monde un principe d'amour soi-disant supérieur à l'amour inspiré par le Christ, c'est-à-dire, un amour plus capable d'unir et de secourir, ou, comme ils disent, un amour plus vraiment harmonique et plus vraiment efficace ; certes, Messieurs, vous en conviendrez, de la part du Socialisme, c'est-à-dire, d'un système d'organisation sociale né d'hier, la prétention est au moins étonnante, car elle est prodigieuse !

Cette prétention, du reste, vous la jugerez mieux quand j'aurai essayé de montrer que l'amour, tel que le définit et le consacre le Socialisme doctrinal, produit exactement le contraire de ce qu'il nous promet, parce qu'il est essentiellement *inharmonique* et *inefficace* : tandis que l'amour enseigné et pratiqué par le Christianisme, sous le nom de charité, a seul le vrai secret *d'unir* et de *secourir*, le secret de l'harmonie et de l'efficacité.

I

Je veux établir d'abord, Messieurs, que le Socialisme contemporain, en faussant l'idée

et en altérant la vraie notion de l'amour et de la charité, au lieu d'en faire, comme il l'annonçait si pompeusement, un principe d'harmonie et d'union, en a fait un principe de désordre et de division ; tandis que la charité chrétienne, radicalement vraie dans sa notion doctrinale, est, dans son application sociale, essentiellement harmonique, c'est-à-dire, qu'elle seule a le secret de mettre les hommes entre eux dans des relations pacifiques et des rapports harmonieux.

Le plus grand danger des doctrines socialistes, et la grande habileté de ses docteurs les plus fameux, ce fut, comme nous l'avons fait remarquer au début même de cette prédication, d'altérer les mots les plus divins du Christianisme, en pervertissant radicalement et à fond les idées qu'ils renferment. L'erreur ou la passion humaine n'est jamais plus menaçante que quand elle prononce, sans les comprendre, des mots divins ; et surtout lorsque, sachant ce qu'elle fait, elle dénature à son profit le sens que Dieu a renfermé dans ces mots prononcés par son Verbe, pour le bonheur de notre humanité.

C'est ici le fait éminent du Socialisme contemporain, et ce fait a, pour ou plutôt contre l'ordre social, des conséquences qu'on ne peut dire : il prononce, sans les comprendre, des noms divins, entre autres, les noms éternellement populaires d'amour et de charité; il dénature le sens et il fausse radicalement l'idée que ces mots renferment; et il aspire à faire de ces notions faussées et de ces noms dénaturés, la loi et le drapeau des sociétés de l'avenir.

Vous ne trouverez donc pas étonnant, Messieurs, que je m'arrête tout d'abord à rectifier l'aberration socialiste, en restituant aux mots dénaturés d'amour et de charité leur véritable sens; et en dégageant des nuages accumulés par l'erreur, la vraie, l'impérissable notion de l'amour et de la charité. Vous verrez mieux ensuite, à la clarté populaire du bon sens, ce que la société doit attendre de la notion socialiste de l'amour appliquée à l'ordre social; et ce que doit produire, au contraire, pour le bonheur de la société, la notion de l'amour et de la charité enseignée par le Christianisme.

C'est, vous le voyez, remonter aux éléments ; mais ce sont les éléments eux-mêmes qui sont attaqués, et que nous avons à défendre sur toute la ligne, contre le radicalisme de l'erreur. Peut-être de ce rapprochement jaillira-t-il, pour plusieurs d'entre vous, une lumière inattendue. Quoi qu'il en soit, il n'en peut être de plus curieux en lui-même et de plus intéressant dans ses résultats.

Donc, rappelons ici, comme point de départ nécessaire, ce que vous saviez déjà sur les genoux de votre mère, ce que vous aviez appris de ses lèvres maternelles, et ce qu'elle-même avait appris de l'Église notre commune mère, à savoir, *ce que c'est que la charité*.

Qu'est-ce que cette chose si suave, si féconde, si sublime, si divine, que l'Église nomme la charité ? La charité, l'amour sont de ces choses dont on peut dire avec l'Imitation : « J'aime mieux les sentir que d'en « savoir la définition. » Mais encore, cette définition est-il bon de la connaître, alors surtout que la notion en est altérée au milieu de nous, et que l'idée même est menacée de s'obscurcir dans l'ombre que fait dans

les intelligences le progrès de l'erreur.

Qu'est-ce donc que la charité telle que la conçoit, la définit et la pratique le Christianisme? Je pourrais vous dire ou plutôt vous redire : La charité, c'est l'amour divin dans un cœur humain ; c'est le cœur de Dieu versé dans le cœur de l'homme ; c'est quelque chose de la vitalité divine entrant, pour la transformer, dans la vitalité humaine. Mais, parce qu'il s'agit ici de l'amour et de la charité dans leurs rapports avec le problème social, c'est-à-dire, avec le prochain et nous-mêmes, j'aime mieux vous dire avec le catéchisme, cette haute et simple philosophie de l'enfance chrétienne : « La charité consiste à
« aimer Dieu par-dessus tout, et son prochain
« comme soi-même pour l'amour de Dieu. »

Voilà ce que l'Église, cette mère divine, enseigne à vos enfants de huit ans. Votre philosophie sur ce point, si elle sait quelque chose, n'en saura jamais plus que vos enfants de huit ans ; et le plus grand génie de la catholicité n'en saura jamais davantage. C'est le Verbe abrégé, et cette parole dit *tout* ; elle dit en particulier ce que je veux établir

en ce moment, à savoir, que cette divine définition de la charité peut seule constituer les hommes dans des rapports harmonieux; que seule elle peut, en entrant dans les réalités de la vie humaine et sociale, produire la communion entre les hommes; en un mot, pour parler ici la langue du Socialisme lui-même, que seule la notion chrétienne de la charité est vraiment *harmonique* et *unitaire*.

D'après la définition que vous venez d'entendre et la notion qu'elle exprime, l'acte d'amour que le Christianisme ennoblit du nom divin de charité, renferme nécessairement trois termes, ou, si vous voulez, trois objets : *Dieu, le prochain, soi-même*; aimer Dieu par-dessus tout, et le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu : tel est l'acte intégral de la charité commandée par le Christianisme; c'est comme le triangle divin dans lequel se meut la charité, pour atteindre les trois termes qu'elle doit embrasser.

La vérité et la perfection dans la charité consistent donc à coordonner exactement ces trois termes, et à les harmoniser entre eux.

Car, toute notion de la charité qui ne mettrait pas l'harmonie nécessaire entre ces trois choses que renferme l'acte d'amour, se condamnerait elle-même à ne consacrer doctrinalement qu'une charité fausse, et, comme telle, incapable de résoudre ce vaste problème posé par le Socialisme lui-même : réaliser, entre tous les hommes, la plus grande union et la plus grande harmonie possibles.

Mais, pour trouver entre ces trois termes le secret de leur harmonie, il faut trouver le principe qui les constitue dans leurs légitimes rapports. La question radicale de la charité se réduit donc à ce problème : Trouver le point de départ primitif, et, si je le puis dire, le point générateur de l'acte de la vraie charité. L'acte d'amour doit-il partir du moi pour aller à Dieu et au prochain ? Doit-il partir du prochain pour aller à Dieu et au moi ? Ou bien, doit-il partir de Dieu pour refluer de Dieu sur le prochain et sur le moi ? En d'autres termes : aimer tout ce qu'on aime pour l'amour de *soi* ; aimer tout ce qu'on aime pour l'amour du *prochain* ; aimer tout ce qu'on aime pour l'amour de

Dieu : telle est la question. Entre ces trois hypothèses il faut choisir ; et, selon la formule qui sera consacrée par la doctrine, vous aboutirez à l'ordre ou au désordre, à l'union ou à la division. Si la doctrine se trompe à ce point primitif, je défie qu'elle engendre autre chose que la confusion et la ruine.

Je ne sache pas que personne ait jamais prétendu établir sérieusement que l'amour du prochain doit être le point de départ et la raison radicale de l'amour de soi et de l'amour de Dieu ; tout au plus quelques philanthropes, aussi naïfs par la pensée que candides par le cœur, ont pu avoir cette idée. Il est d'évidence primitive et de sens intime que l'amour du prochain n'a pas en lui la raison dernière ni de l'amour de soi, ni de l'amour de Dieu. Aussi je néglige cette hypothèse, parce que je ne l'ai vue nulle part posée par un homme sérieux, comme point générateur de la vraie charité.

Restent donc, dans le débat qui nous occupe, ces deux questions contradictoires : L'acte de charité doit-il partir du moi ? L'acte de charité doit-il partir de Dieu ?

Pour le chrétien sincère, ce n'est plus une question; l'acte de charité doit partir de Dieu. « *Aimer Dieu par-dessus tout, et aimer le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu.* » L'humanité chrétienne, depuis bientôt deux mille ans, vit de cette divine parole. Mais voici venir la parole de l'homme à l'encontre de la parole de Dieu; et, comme toujours, elle jette au sein de l'harmonie qui vient de Dieu, la perturbation qui vient de l'homme. Des novateurs, en effet, ont entrepris de briser sous nos yeux la belle harmonie de la charité chrétienne, et ils en ont renversé les termes. Au lieu de poser Dieu comme point de départ des deux autres termes, ils ont posé *le moi* comme point de départ de l'amour du prochain et de l'amour de Dieu; et, pour vous dire le mot décisif, ils ont fait de *l'égoïsme* même, le père de la nouvelle charité. Cela est étrange, mais cela est. Écoutons parler cette philosophie nouvelle de la charité, par l'un de ses organes les plus éloquents :

« Nous partons de la nature de l'homme
« considéré comme être *individuel*. Nous par-

« tons de ses besoins, qui lui donnent des
« *droits* sur ses semblables et sur l'univers,
« et qui lui donnent même, à cet égard, un
« droit virtuel *absolu*. Nous avons concédé ce
« droit; nous l'avons préconisé comme néces-
« saire, légitime, saint. En un mot, » —
écoutons, Messieurs, ceci vaut la peine d'être
entendu — « non-seulement nous avons
« admis l'égoïsme *humain*, mais nous avons
« pour ainsi dire *couronné* cet égoïsme. Et
« nous voilà néanmoins arrivés, par une suite
« de raisonnements nécessaires, à la *cha-*
« *rité* (1). »

L'auteur, vous l'entendez, semble s'étonner quelque peu lui-même, d'arriver par ce chemin à la charité. Cela est, en effet, fort surprenant : *l'égoïsme* aboutissant logiquement à la *charité* !

Et ne pensez pas que ce ne soit ici que des paroles égarées dans un livre, et trahissant par leur infidélité la pensée de l'auteur ; non, Messieurs, dans ces quelques mots vous avez tout un système, un système qui se pose hardiment, avec l'orgueil de l'homme, devant

(1) Pierre Leroux. *Humanité*.

cette charité séculaire si féconde en bienfaits.
Ecoutez plutôt :

« La charité, dans son essence, n'avait pas
« encore été *philosophiquement comprise*. On
« n'en avait pas donné, que nous sachions,
« une démonstration métaphysique ; et, cette
« démonstration est sortie naturellement pour
« nous du principe même de *l'égoïsme hu-*
« main, de cet intérêt du *moi* dont nous
« sommes partis. La charité, telle que l'ont
« conçue et enseignée les préceptes des plus
« grands maîtres du Christianisme, n'a ja-
« mais pu arriver à fonder une science véri-
« table de la vie : pourquoi ? Parce qu'elle
« *subalternisait* l'égoïsme nécessaire, soit à
« l'amour des autres hommes, soit plutôt en-
« core à l'amour divin. Aussi n'est-ce pas à
« tort que l'égoïsme ou le moi s'est philoso-
« phiquement relevé plus tard, pour combattre
« cette charité qui l'avait *subalternisé* sans le
« satisfaire ; et, dix-huit siècles après que
« Jésus avait dit : *Aimez Dieu de tout votre*
« *cœur, et votre prochain comme vous-même,*
« il s'est trouvé des philosophes pour dire :
« Aimez-vous vous-même. »

Ainsi, Messieurs, voilà qui est clair et supposé comme incontestable par les inventeurs de la charité nouvelle. Jusqu'ici nous n'avions rien su, rien compris de la vraie charité. L'homme dont j'ai dit les paroles, découvrit *hier* la loi jusqu'ici inconnue du monde social, *la charité fondée sur l'égoïsme*, l'égoïsme *nécessaire*, l'égoïsme *légitime*, l'égoïsme *saint*, l'égoïsme *couronné* et devenu, de par la science socialiste, le roi du monde nouveau. Et cet homme est plus fier que Newton découvrant la loi de l'attraction ! Je me trompe, Messieurs ; Newton, *lui*, n'était pas fier, il n'était pas enorgueilli de la conquête de son génie ; car il n'y a personne qui se sente aussi petit qu'un grand homme devant la majesté d'une vérité qu'il découvre. Au contraire, rien de si superbe et de si fastueux que l'homme substituant à la réalité divine sa pensée humaine, et remplaçant la plus grande vérité par la plus grande erreur. Et certes, c'est ce qui se vérifie pour le cas présent, dans toute la plénitude et toute l'évidence des choses.

C'est qu'en effet il ne se peut imaginer, dans le sujet qui nous occupe, d'erreur plus

radicale et plus désastreuse : c'est le mensonge, ici encore, se mentant à lui-même. Ils disent, ces prodigieux inventeurs : Nous avons découvert *la grande loi de l'harmonie* ; et la loi de Newton n'est qu'un reflet de cette loi encore plus profonde et encore plus universelle. Eh bien, moi, je vous dis : Votre loi est la loi du chaos ; c'est la loi du désordre. La loi de Newton, c'est l'harmonie dans le monde physique ; votre loi, c'est l'antagonisme dans le monde social ; et seule la loi chrétienne, contradictoire à la vôtre, est vraiment *harmonique*.

Et d'abord, Messieurs, même sans entrer dans la profondeur métaphysique des choses, la question se décide ici par un fait dont la majesté défie toute négation. Evidemment, si cette notion de la charité est la vraie notion, si cette loi est la vraie loi, le Christianisme, depuis dix-huit siècles, s'est trompé dans l'acte qui le met le plus en rapport avec l'humanité, je veux dire, dans l'acte même de la charité ; et il s'est trompé, non partiellement, mais totalement. Dès lors, il reste à expliquer comment l'universalité de *l'erreur*

a pu produire l'universalité du *bien*? comment des impossibilités intrinsèques ont pu sortir, en fait, les prodiges de son histoire? Si l'erreur a fait le bien, le bien partout, le bien toujours, on se demande à quoi eût servi la vérité? L'esprit demeure dans la stupéfaction en face d'une erreur dix-huit fois séculaire, et pourtant toujours féconde et toujours bienfaisante. Cependant rien n'est plus rigoureux; pour donner raison à l'idée nouvelle, force vous est ici de donner tort à l'idée ancienne; il faut, tout à la fois, et la convaincre de faux et l'arguer de méfait: et cela, devant une histoire que l'on découvre dans le temps, comme le soleil dans l'espace; devant cette histoire que nous avons pu résumer dans un mot: *le bienfait*, le bienfait universel; ce qu'on peut nommer, à la lettre, la *catholicité* du bienfait. Ah! le fait ici parle plus haut et mieux que toute théorie.

Mais laissons, si vous le voulez, ce fait immense avec son éloquence incomparable; venons à l'examen du principe, et vous allez voir que la notion antichrétienne de la charité est ce que je l'ai nommée, un principe

d'antagonisme, et la notion chrétienne, un principe d'harmonie.

Vous l'avez entendu : la notion antichrétienne donne pour point de départ à la charité, *l'égoïsme*. Décorez ce nom de tous les titres qu'une philosophie prétend lui attribuer ; appelez-le comme vous voudrez, un égoïsme *légitime*, un égoïsme *saint*, dites encore mieux, dites le *divin* égoïsme : après tout, le moi c'est le moi ; et la légitimité, et la sainteté, et la divinité de l'égoïsme, c'est le moi qui se fait roi, le moi qui se fait saint, le moi qui se fait Dieu, surtout le moi qui se fait *centre*, et qui du centre où il se pose, crie à tout ce qui n'est pas lui : Je suis souverain, servez-moi ; je suis saint, respectez-moi ; je suis Dieu, adorez-moi ; je suis centre, ma loi vous le commande, gravitez autour de moi.

O grands hommes, illustres trompeurs de la multitude qui vous suit au penchant des grands abîmes ; jusques à quand travaillerez-vous à pervertir la langue, à bouleverser les idées, à tuer le sens commun ? Qu'est-ce, je vous prie, que cette théorie ; qu'est-ce que cette philosophie de la charité, dont le monde

jusqu'à vous n'avait jamais entendu parler ? Votre théorie, dans sa forme palpable ; votre philosophie, dans son expression intelligible, la voilà tout entière : *le moi*, qui dans tout homme se pose comme le centre ; et, comme tel, se pose pour attirer à lui et coordonner à lui tout ce qui est autour de lui, comme le centre d'une sphère tout ce qui est de la sphère. Ah ! la vérité ici triomphe de vous ; elle blesse à mort de son glaive divin vos philosophies et vos théories menteuses ; elle se venge, par d'effroyables conséquences, de votre sagesse malavisée ; et, en pleine lumière de sa propre évidence, elle vous convainc, vous, apôtres de l'harmonie, vous, prophètes de l'unité sociale, de ne concevoir que la division et de ne créer que l'antagonisme.

Eh ! comment, je vous prie, en serait-il autrement ? Est-ce que vous ne voyez pas comment ce principe du moi, du moi devenu centre de tout, arme l'homme contre l'homme, c'est-à-dire, le moi contre le prochain et le prochain contre le moi ? Car enfin, si *moi* j'ai un droit, une raison de me poser comme centre attractif, l'être qui est près de

moi, mon prochain, est-ce qu'il n'a pas, pour se poser comme centre, un droit égal et une raison pareille? Dès lors, que doit-il arriver? Le voici : l'antagonisme partout et l'harmonie nulle part; ce qui revient à dire : l'ordre nulle part et le désordre partout.

Ou bien, tout au plus réaliserez-vous cette harmonie brutale de la matière, où la grande force attire la petite force; harmonie que la nature garde dans l'ordre physique, parce qu'elle donne à l'attraction dans une loi rivale, un frein qu'elle ne peut briser. Mais, dans l'ordre moral, mettre en présence les uns des autres des êtres qui se font centres et qui ont, avec leur attraction fatale, une force libre qui leur permet d'attirer et d'absorber toujours de plus en plus; que dis-je? mettre face à face ces êtres en qui une déchéance primitive a rompu toutes les conditions de l'équilibre des âmes et de l'harmonie des cœurs; les lancer tous ensemble dans la carrière, ou plutôt dans l'arène ouverte à leurs libres combats, en leur disant : *S'aimer soi-même, et les autres à cause de soi*; ah! Messieurs, savez-vous ce que cela veut dire?

Cela veut dire, livrer la société au despotisme de la force et au désordre du chaos ; cela veut dire, faire dans le monde social quelque chose de pareil à ce qui arriverait dans le monde physique, si tous les globes qui roulent dans les espaces avec une incomparable harmonie, venant tout à coup à se poser tous comme le vrai centre du monde matériel, s'en allaient se heurter les uns contre les autres dans les champs de l'espace ; et, à la place de ce que les Grecs nommaient bien le *Cosmos*, et les Latins le *Monde*, mettaient, dans les profondeurs du firmament, le chaos, c'est-à-dire l'universel désordre !

Voilà, dans l'ordre matériel, la trop fidèle image de l'antagonisme créé dans la société par *le couronnement de l'égoïsme*. C'est que l'égoïsme sera toujours l'égoïsme, et qu'à ses tendances despotiques et perturbatrices, vous ne pouvez rien changer.

Toute harmonie, dans le temps, dérive du grand centre de l'éternelle harmonie ; toute harmonie descend de Dieu, avec l'ordre qui l'engendre au sein de son unité infinie. Voilà pourquoi la charité chrétienne, qui descend

du cœur de Dieu sur le cœur des hommes, peut seule rétablir entre toutes nos divisions humaines, le principe d'une divine harmonie.

C'est le privilège réservé du Christianisme, d'exprimer sous les formules les plus simples et en apparence les plus vulgaires, les plus sublimes et les plus profondes choses; et il n'appartient réellement qu'à la religion divine de faire briller, dans ces profondeurs et à ces sommets des choses, une clarté toute populaire. Que ne puis-je associer à ce privilège mon infirme parole, afin de vous montrer ici, sans nuage et sans ombre, le vrai secret de l'harmonie sociale découvert par le génie du Christianisme!

Voyez, Messieurs, avec quelle simplicité divine la formule de la charité chrétienne, en s'appliquant à la société, résout le problème social, et en particulier, comment elle satisfait à la condition première de la vraie charité, qui est de créer l'harmonie en faisant l'union dans le monde des âmes. En effet, aux termes de la formule chrétienne énoncée tout à l'heure, la charité ne sort primitivement ni de cet être placé hors de moi et que

je nomme prochain, ni de cet être qui est en moi et qui est moi-même : ni dans l'un ni dans l'autre la charité n'a ses racines. D'après le grand précepte chrétien, la charité part de l'amour de Dieu, comme la chaleur de son foyer primitif et central. Cet amour tombé dans le cœur humain, et qui en sort pour embrasser Dieu, revient, comme par deux rayons réfléchis, se poser sur le prochain et sur le moi lui-même, dans une mesure relative à son objet et subordonnée par rapport à son centre ; et dès lors tout le problème est résolu.

Cette solution si simple accorde harmonieusement ce qui provoque en toute humanité les désaccords les plus profonds, l'amour de soi et l'amour du prochain, l'amour personnel et l'amour fraternel. Dans la théorie antichrétienne de la charité, entre ces deux termes ou ces deux objets l'antagonisme est fatal ; et, pour parler ici une langue que je trouve toute faite, le moi est *thèse* et le prochain est *antithèse*. Dans la théorie chrétienne, Dieu aimé par-dessus tout et tout à cause de lui, c'est la suprême *synthèse*, c'est-à-dire, la

souveraine harmonie; car il coordonne, unit et harmonise tout dans l'infini de son amour.

Dans le précepte chrétien, l'amour personnel ou l'amour de soi se subordonne à l'amour de Dieu; il y trouve, tout à la fois, son principe, sa règle et sa mesure. Je m'aime et je dois m'aimer de l'amour que j'ai pour Dieu, et dans la mesure donnée par cet amour lui-même. Donc, l'amour du moi ou l'amour personnel, au lieu de m'isoler de Dieu, me ramène à Dieu même; et, au lieu d'entrer en lutte avec l'amour du divin, il se légitime, se sanctifie, se divinise et se repose en lui. C'est le privilège réservé de la charité chrétienne, de faire de l'amour de soi ramené à son centre légitime, comme une face et une dérivation de cet amour même qui nous fait aimer Dieu. C'est l'idéal qu'ont réalisé les saints, alors que cédant à ce mouvement primitif qui emportait vers Dieu leur âme tout entière, ils cherchaient, ou plutôt ils trouvaient, sans la chercher directement, leur suprême félicité dans ce suprême amour. Pourquoi? Parce que, sans s'exclure eux-mêmes de cet amour tout divin qui jaillissait

de leur cœur vers le cœur de Dieu, ils se laissaient emporter avec lui au centre de tout amour légitime et de toute vraie félicité.

Peut-être entrevoyez-vous, Messieurs, à la lumière de ces quelques mots, ce mystère qui, un jour, dans un débat célèbre, mit aux prises deux grands génies : le désintéressement passionné de l'amour des saints, qui sans s'exclure eux-mêmes du bonheur d'aimer Dieu, trouvaient pourtant, à s'oublier eux-mêmes, leur plus divine félicité et le plus parfait amour.

Quoi qu'il en soit, vous avez incontestablement dans la formule chrétienne de la charité, le secret de l'harmonie entre l'amour de soi et l'amour de Dieu; et, par une conséquence inévitable, le secret de l'harmonie si difficile entre l'amour personnel et l'amour fraternel.

L'amour personnel, en effet, étant coordonné par rapport à l'amour divin, l'amour fraternel se coordonne avec une égale harmonie, par rapport au même amour. Cet amour de Dieu, acte primitif et radical de la charité, a, pour revenir sur le prochain, la

même raison qu'il a pour revenir sur le moi. L'amour du prochain et l'amour du moi sont les deux rayonnements d'un même foyer ; deux amours qui trouvent en Dieu aimé une unité sans confusion, et hors de Dieu une distinction sans opposition. Dès lors, le prochain n'est plus un rival, moins encore un ennemi ; le *non-moi* n'est plus la guerre contre le *moi* ; et, pour employer ici l'expression un peu vieillie, mais profonde, d'un illustre ascète : l'*égoïté* centrale a disparu ; le moi n'est plus centre ; le prochain n'est plus centre ; Dieu seul est centre, et le prochain et moi nous sommes *concentriques*.

Aussi, au lieu de nous combattre et de nous repousser, nous gravitons ensemble vers cet amour commun qui nous attire pour nous embrasser un jour, le prochain et moi, dans son unité infinie. Couronnement suprême de la charité commencée sur la terre, dernier mot de cette communion béatifique où tous seront heureux du bonheur de chacun, et chacun du bonheur de tous ; parce que c'est le privilège réservé à l'amour infini de retenir et d'embrasser, au sein de

son éternelle harmonie, tous les êtres qui ont mis leur bonheur à ne s'aimer qu'en lui.

Ainsi, cette charité chrétienne qu'on accusait si fièrement d'imperfection intrinsèque et d'impuissance native pour réaliser l'union et l'harmonie sociale, la voilà qui se révèle comme la perfection même de l'amour, et comme la loi souveraine de la vie humaine et de l'harmonie sociale.

Quoi ! Et à la place de cet amour divin, raison de tout ordre et centre de toute harmonie, ô destructeurs de l'œuvre divine, vous venez nous demander de substituer l'égoïsme, l'égoïsme soi-disant sanctifié, l'égoïsme couronné, l'égoïsme qui, ne fût-il pas même légitimé et couronné par vous, sortirait fatalement de vos systèmes de panthéisme, de matérialisme et d'athéisme, pour porter partout, au lieu de l'ordre et de l'harmonie que vous nous annonciez si superbement, la division et le chaos qu'il engendre inévitablement. O prodigieux réformateurs, ô prophètes de mensonge, que sont devenues aujourd'hui toutes vos promesses d'avenir, et toutes ces superbes vaticinations

qui nous annonçaient comme prochain le règne universel de la loi d'amour et de fraternité? En ce temps-là, il nous en souvient, vous ne parliez pas d'autre chose; ce mot d'amour, de fraternel amour débordait dans vos livres et dans vos discours : on eût dit un immense besoin de fraternelle étreinte et et d'universel embrassement; nous allions tous nous aimer, nous aimer comme des frères et nous asseoir, joyeux et souriants, au banquet d'une même félicité. Ah! qui aurait pu croire alors, et surtout, qui aurait osé dire que les héritiers de cette doctrine charmante, quarante ans à peine écoulés, se signaleraient, sous nos propres regards, par ce phénomène étrange : la haine sociale, la haine entre les frères?... Qui pourrait cependant s'en étonner aujourd'hui? Vos théories subversives avaient faussé, altéré, perverti l'amour même. Or, l'amour perverti dans sa notion et faussé dans sa direction, devient vite l'égoïsme, et l'égoïsme la haine. Ah! ici encore, ici surtout, l'erreur s'est menti à elle-même; elle nous annonçait le règne de l'universel amour et de l'universelle union,

et voici qu'elle a abouti à l'universelle haine et à l'universelle désunion!..

II

Nous venons de le voir, la notion ou l'idée de la charité telle que l'enseigne et la pratique le Christianisme, est essentiellement unitaire et harmonique; elle fait l'harmonie des hommes entre eux, dans l'unité de l'amour divin.

Mais la notion vraie de la charité ne doit pas seulement renfermer un principe d'harmonie. Nous ne sommes pas faits pour rouler à distance les uns loin des autres, comme les astres dans le firmament; il faut que nous agissions les uns *pour* les autres et les uns *sur* les autres, dans l'universel mouvement qui doit nous emporter à une même destinée. Que dis-je? il faut plus encore : il faut que nous vivions, par une mutuelle communication, les uns *dans* les autres; il faut, par conséquent, que la définition de la charité,

avec un principe d'harmonie, renferme un principe d'efficacité.

La notion antichrétienne de la charité est essentiellement *inefficace*; et seule la notion donnée par le Christianisme renferme le vrai principe d'*efficacité*, comme elle renferme le vrai principe d'harmonie. Il y a trois choses surtout nécessaires à l'amour; à la charité, pour répondre à la réalité des besoins humains et résoudre l'énigme de la vie sociale : il lui faut la largeur, il lui faut la longueur, il lui faut la profondeur, c'est-à-dire, l'étendue, la durée et la force ou la puissance.

Or, le cœur humain, si bon, si riche, si généreux qu'on le suppose, est atteint nativement de trois infirmités qui le rendent impuissant à faire sortir de lui-même un amour fécond et réellement *efficace*. Seule la charité chrétienne, en le transformant, lui donne dans une plénitude d'amour que le moi ne connaît pas, l'efficacité la plus semblable à l'efficacité divine.

Le premier attribut que doit avoir la charité pour être vraiment efficace, c'est la largeur ou l'étendue, je veux dire, l'uni-

versalité. Or, le premier vice radical inhérent à toute charité qui se fonde sur le *moi* et dérive de l'amour du moi, c'est de manquer de *largeur*; c'est d'être essentiellement un amour étroit. Le moi ne peut produire un amour plus large que lui-même; or, le moi est étroit, le moi est partial, le moi est exclusif; c'est sa nature, sa loi, sa fatalité. Dès lors, à tout amour qui ne vient que de lui et ne relève que de lui, il communique nécessairement le défaut qui l'atteint radicalement lui-même : manquer de largeur.

En vain vous cherchiez, à ce défaut radical, dans les qualités du cœur et les dons de la nature, des compensations impossibles : rien ne peut ici remédier à l'impuissance native de notre humanité déchue. Quelque généreux qu'on se sente, il faut bien l'avouer, quand rien de l'infini ne s'est versé dans notre cœur, il a beau demander à la nature, à l'homme, à la création, des souffles qui le dilatent; il ne peut s'étendre par-delà ses limites, et rien ne lui saurait faire franchir ses propres frontières : il est étroit, vous dis-je, il l'est effroyablement; en sorte que, pour

peu qu'il se donne, il éprouve à se donner encore une radicale impuissance ; se donner à l'un devenant fatalement une raison de se refuser aux autres, tant est petite la sphère de tout amour qui n'a reçu, pour l'élargir, rien de l'immensité et de l'infinité de Dieu. Voici, en témoignage de cette vérité, des paroles deux fois éloquentes, éloquentes en elles-mêmes, éloquentes surtout venant de l'homme qui les laissa s'échapper de son cœur. La nature, en lui aussi, se trouva plus forte que la raison ; et un jour, du fond d'un cœur meurtri par le malheur, il fit sortir ce cri douloureux, public et solennel démenti infligé par lui-même à sa propre philosophie. Ecoutez, écoutez ce cri plaintif qui est tout une révélation : « Voyant qu'il n'y avait plus « de société véritable, je m'étais réfugié « dans la famille. J'avais *rétréci* mon cœur, « et concentré mes affections sur quelques « êtres chéris ; hors de ce cercle, tout était « pour moi indifférent ou hostile. N'aimant « rien hors d'eux, ne connaissant ni Dieu ni « l'humanité, mon amour était devenu mons- « trueux. Ces objets de mon amour étaient

« tout pour moi; pour moi l'humanité se
« bornait à leur existence, le temps à leur
« durée; et j'ai dit : là est tout mon
« amour, toute mon espérance, toute ma
« vie. »

Messieurs, voilà l'amour qui part de l'égoïsme; le voilà s'avouant et se confessant lui-même. Or, qui dit ces paroles? Chose étonnante, chose à peine croyable, le philosophe même que j'ai déjà cité, fondant théoriquement sur l'égoïsme la science nouvelle de la charité. Tout à l'heure vous entendiez le philosophe posant, avec sa pensée, les bases d'un système philosophique; cette fois, vous venez d'entendre l'homme, l'homme laissant sortir de son cœur des sentiments plus forts que ses démonstrations, et donnant à sa philosophie menteuse les démentis les plus véridiques, les plus sincères et les plus réellement éloquents. Rien, en effet, de plus véridique, rien de plus sincère, rien de plus vraiment éloquent que ces accents de l'homme élevant contre sa propre pensée le témoignage de son propre cœur. Ah! c'est que tel est réellement le caractère essentiel

de tout amour qui s'appuie sur le moi ; telle l'impuissance irrémédiable de toute charité fille d'un égoïsme, si légitime et si saint qu'on le préconise ; telle, enfin, l'effroyable étroitesse de tout cœur qui, répudiant avec le principe la pratique de la charité chrétienne, sous prétexte de pratiquer une charité supérieure, prétend aimer tout ce qu'il aime pour l'amour de lui-même. Amour véritablement païen ; et, comme tout amour éclos au souffle du paganisme, condamné par sa propre nature à un affreux rétrécissement.

Il est remarquable que partout où le Christianisme n'a pas révélé le vrai secret de la charité : *Aimer le prochain pour l'amour de Dieu*, jamais l'homme n'a su aimer avec une largeur véritable. Les anciens ne savaient pas aimer plus loin que la famille, plus loin que la caste, plus loin que la patrie : Athènes aimait l'Athénien, Rome le Romain, Carthage le Carthaginois. Ni Athènes, ni Rome, ni Carthage n'ont pu aimer l'humanité. C'est que là, comme partout dans le paganisme, on ignorait l'amour de Dieu. Et aujourd'hui encore, ceux qui prêchent l'amour de l'hu-

manité en donnant à la charité le moi pour point de départ; ceux qui nous donnent comme une vérité découverte par leur système d'hier, ce qui est enseigné depuis près de deux mille ans par le Christianisme; ces apôtres nouveaux qui s'en vont partout redisant ces formules : « *Les nations sont sœurs; les hommes sont frères; l'humanité est une famille;* » est-ce que vous croyez qu'ils aiment l'humanité? Non, Messieurs, non, ne le croyez pas, ils n'aiment pas vraiment l'humanité. Je le déclare du haut de cette grande tribune élevée à la parole pour plaider, sous les regards de Dieu, la sainte cause de l'humanité; non, ceux-là, alors qu'ils n'aiment pas Dieu, n'aiment pas avec cette largeur vraiment *humanitaire*, et avec cette expansion universelle dont nous avons parlé. Ils aiment ceux qui ont une pensée comme leur pensée, et peut-être une haine comme leur haine, des projets comme leurs projets; et c'est encore une manière de s'aimer eux-mêmes, et de cacher leur égoïsme sous un masque de fraternité. Mais, aimer l'humanité, dans le sens large et transcendant que

lui a donné le Christianisme ; aimer l'humanité, à tous les rangs, sous tous les costumes et sous tous les drapeaux ; encore une fois, non, je vous dis qu'ils n'aiment pas l'humanité. Il n'y a qu'une humanité qu'ils savent embrasser, c'est leur parti ; il n'y a qu'un monde qu'ils connaissent, un monde qu'ils songent à aimer, si tant est qu'ils sachent l'aimer : c'est le monde qu'ils touchent et qu'ils sont eux-mêmes en partie. Là est leur univers, là se borne le cercle de leur fraternité exclusive ; hors de là, il n'y a plus que des ennemis, des suspects, des proscrits : race maudite qu'il faut exterminer, pour faire aux frères les seuls dignes de vivre, une plus large part de la terre, de l'air et du soleil.

Et quand je dis cela, remarquez-le bien, Messieurs, je ne songe à dire pour personne une parole amère ; je signale une conséquence fatale de tout amour qui se fonde sur l'égoïsme : l'impossibilité de donner à son cœur cette largeur libérale qui embrasse, d'un embrassement fraternel, l'humanité tout entière.

Ah ! Messieurs, c'est que pour mettre en

son cœur cette ampleur adéquate à l'humanité universelle, il faut aimer plus haut et plus loin que l'humanité elle-même ; il faut aimer Dieu, aimer Dieu, c'est-à-dire l'infini ; et il faut aimer les hommes par cet amour et dans cet amour, seul assez vaste et assez universel pour mettre dans un cœur la puissance d'embrasser l'univers. Là, en effet, au sein de cet amour vaste comme l'infini, plus d'exclusion ni de partialité. Il n'y a qu'une chose qu'exclut cette infinité, c'est l'exclusion elle-même. Cet amour qui aime à l'orient, il aime encore à l'occident ; cet amour qui aime dans les glaces des pôles, il aime sous les feux de l'équateur ; et là, à l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion, que pensez-vous qu'il aime ? Ah ! il aime l'humanité sous toutes les formes et à tous les rangs, l'humanité pauvre et l'humanité riche, l'humanité princière et l'humanité populaire, *l'homme*, enfin, l'homme aimé et embrassé par cet amour divin dans lequel il l'aime et l'embrasse lui-même. De là, Messieurs, cette largeur d'âme et cette expansion de cœur qui caractérisent, dans les saints de tous les

temps et de tous les lieux, la charité allumée au foyer de l'amour de Dieu.

Pour abréger ici, dans l'exemple d'un seul saint, l'histoire de tous nos saints ; et dans un seul homme, le Christianisme tout entier considéré au point de vue où nous sommes, je vous dis : Regardez ce miracle de la charité catholique qui resplendit dans notre France, et qui se nomme saint Vincent de Paul, lui qui a su donner à son cœur de chrétien et de prêtre cette largeur prodigieuse qui serait inexplicable, sans ce secret tout divin de la dilatation du cœur humain ; largeur vraiment surhumaine, qui semblait avoir reçu de l'amour même de Dieu, quelque chose de l'infini de Dieu. Oui, la charité chrétienne personnifiée dans un homme, c'est saint Vincent de Paul, dont le cœur s'ouvre pour embrasser toute la Lorraine, et puis toute la Champagne, et puis toute la Picardie, et puis toute la France, et puis les îles lointaines, et puis les esclaves des pays barbares, et puis les enfants orphelins des pays civilisés, et puis les pauvres de Paris, et puis les retraits de Saint-Lazare, et puis...

quoi encore ? Ah ! tout ce que son cœur indéfiniment expansif rencontre devant lui de misères présentes, et tout ce qu'il pressent dans l'avenir de misères futures.

Ainsi, l'amour de Dieu donne à la charité sa première condition d'efficacité, en guérissant l'amour de l'homme de son étroitesse native, et en lui donnant une sorte de largeur divine. Ainsi, le Christianisme fait passer dans la réalité des choses, ce que le Socialisme ne sait mettre que dans le mensonge des mots : l'amour de l'humanité, ou, comme ils disent en leur langue nouvelle, *l'amour humanitaire*.

La seconde qualité nécessaire à l'amour, c'est la *longueur*, c'est-à-dire, la durée et la persévérance : « *Quæ sit longitudo.* » En face des misères permanentes, en face des souffrances qui durent et se renouvellent sans cesse avec les générations humaines, que serait une charité qui n'aurait pas en elle-même le principe de sa permanence et de sa perpétuité ? Or, la seconde infirmité naturelle à tout amour qui prend dans le moi sa raison d'être et son point de départ, c'est précisé-

ment le défaut de *longueur*, c'est-à-dire, l'impuissance de s'étendre dans le temps, ou l'impuissance de durer. Le cœur de l'homme a, pour s'émouvoir de généreuses émotions, une promptitude et une facilité merveilleuses, alors du moins que la pratique de l'égoïsme n'y a pas blessé l'amour et pétrifié en lui sa nature expansive. En un moment l'affection le dilate, le dévouement le transporte, l'enthousiasme l'enivre, et il tressaille d'héroïsme. Mais, s'il n'y a là que vibrations égoïstes, combien dureront ces transports, ces enivrements, ces enthousiasmes? Ce que dure un souffle, et un souffle qui passe pour ne plus revenir. Cette instabilité, cette impuissance de durer tient à la nature de l'homme et à la force des choses; elle vient à la fois et du dedans et du dehors.

Elle vient du dedans, d'abord, c'est-à-dire de l'infirmité même de notre nature humaine. Tout amour qui part du moi et ne prend pas en dehors du moi sa raison d'être, est par lui-même impuissant à se perpétuer, rien dans son présent ne lui garantissant l'avenir. La raison d'aimer qui existait hier, n'existe

plus aujourd'hui ; dès lors, pourquoi aimer aujourd'hui ? La raison d'aimer aujourd'hui, demain n'existera plus ; dès lors, pourquoi aimer encore demain ? Et, remarquez-le bien, je ne parle pas ici de ces amours capricieux, illégitimes, sensuels, voluptueux, où l'exaltation de la passion n'est trop visiblement qu'un enivrement égoïste, et dont la fragilité est aussi proverbiale que l'égoïsme est palpable. Qu'y a-t-il, en effet, de plus vulgaire dans le monde humain, que la caducité de ces amours qui croient si follement, dans leur présent, à la certitude de leur avenir ? Ah ! Messieurs, ai-je besoin de vous l'apprendre ? au sein de ces égoïstes amours qui estiment porter, dans le délire d'un jour, des siècles de dévoûment, qu'y a-t-il, je vous prie, de plus fréquent et souvent de plus inévitable, que ces soudaines secousses qui brisent tout à coup un cœur, avec ses affections pulvérisées ? Effrayantes péripéties, tristes catastrophes des égoïstes amours, où l'on peut voir, du fond de ces cœurs devenus farouches, sortir des monstres prêts à vous dévorer, et quelquefois l'exaltation de la

haine succéder, en une heure, à l'exaltation de l'amour.

Je laisse ces phénomènes de la vie désordonnée, où l'amour qui vient du moi montre avec trop d'évidence l'impuissance de se perpétuer. Je suppose ici cet amour légitime, honnête, bienveillant, et qui, jusqu'à un certain point, veut être *dévoué*; et je dis que s'il n'y a en lui quelque chose qui l'arrache à l'instabilité de sa propre vie, s'il ne tombe sur lui quelque chose de Dieu pour lui imprimer un caractère de permanence et un sceau de perpétuité, cet amour ne saura pas durer. J'affirme surtout que cet amour, même sincère et même dévoué, ne saura jamais conduire jusqu'à un long et douloureux enfantement les dévoûments qu'il a pu concevoir, et que, s'il a pu se dévouer un jour, il ne saura pas se dévouer toujours. Pourquoi, me demandez-vous, pourquoi, dans cet amour humain, cette impuissance de durer? Je vous réponds : Ah! parce que l'humanité, c'est l'humanité; parce que la terre est la terre, région des changements, dit Bossuet, où tout passe bientôt, oui, tout, et nos *sentiments* aussi.

Et quand même vos sentiments, avec les dévoûments qu'ils rêvent, ne s'en iraient pas d'eux-mêmes par le flux perpétuel de votre vie; est-ce que mille choses qui conspirent par le dehors contre l'instabilité de nos dévoûments, ne suffiraient pas à les lasser, à les briser, à les faire mourir? Oh! dites-moi, vous qui avez conçu, dans un quart d'heure d'enthousiasme facile, la perpétuité du dévoûment; si vous n'avez, pour l'accomplir, d'autre ressource que le moi, d'autre puissance que le moi, comment ferez-vous pour assurer à votre résolution un sceau de perpétuité? Comment votre dévoûment passera-t-il invulnérable, constant, indéfectible à travers l'indifférence, l'ingratitude, la malveillance, la contradiction et peut-être la persécution qui, trop souvent, attend au chemin l'amour même le plus généreux et le dévoûment même le plus héroïque? Si vous n'aimez que pour l'amour de *vous*, que faire, alors que tout ce que vous aimiez se tournera contre vous? Impuissant à vous dévouer, lorsque tout vous maudit; impuissant à donner l'amour, quand on ne vous accorde

que la haine; et, peut-être, impuissant à vivre dans ce monde désert où tout vous paraîtra comme la mort; alors vous vous écrierez, dans un désenchantement douloureux et une déception deux fois amère : Malheureux que je suis ! J'ai donné l'affection, et j'ai reçu l'indifférence ; j'ai donné le bien-fait, et je reçois l'ingratitude ; j'ai donné le dévouement, et seule la persécution me revient... Ah ! c'est fini ! Je n'aimerai plus ; je ne me dévouerai plus ! Que l'humanité s'en aille par ces voies douloureuses et perverses où elle traîne encore plus d'iniquités que de souffrances ; seul avec mes joies sans partage et mes douleurs sans compassion, dans cette ruine universelle de mes affections qui est pour moi comme le désespoir, j'essayerai de me faire, sur ce moment qui fuit, une félicité que nul homme ne troublera plus ; banquet solitaire et court, où il n'y aura plus que moi pour jouir, et Dieu pour me regarder.

Ainsi, Messieurs, l'amour qui part du moi est impuissant à se perpétuer, même dans la vie d'un seul homme. Et cependant, pour le soulagement des misères dont la source ne

sait pas tarir, il faut un amour d'où les bienfaits puissent jaillir toujours. Si la source emplit le fleuve et féconde les rivages, c'est qu'elle jaillit aujourd'hui comme elle jaillissait hier, comme elle jaillira demain.

Pour échapper à cette caducité de l'amour qui se fonde sur le moi, que faut-il? Ah! je vais vous le dire : Il faut mettre, en cet amour éphémère, un élément éternel ; il faut faire que l'amour de l'être qui passe tienne, par une chaîne infrangible, à l'amour de ce qui ne passe pas. C'est la solution divine de la charité permanente : Dieu, en y venant, y apporte quelque chose de son éternité. Dieu seul est éternel, et seul l'amour qui se pose et s'appuie avant tout sur Dieu, échappe à l'instabilité qui domine le temps. Alors, et alors seulement, vous portez dans votre cœur un amour qui a la seconde condition que demande l'apôtre : la *longueur* ; amour qui s'allonge dans la durée en se perpétuant lui-même, et porte dans la richesse de son présent des trésors d'avenir.

En effet, cet amour qui n'a pas de raison pour se limiter dans l'espace, n'a pas de rai-

son non plus pour se borner dans sa durée. La raison qu'il eut d'être hier, il l'a d'être aujourd'hui, et d'être encore demain. Sa cause n'est pas dans l'homme qui passe, et sa racine n'est pas dans la nature qui change. Dès lors, ni la nature ni l'homme ne peuvent être pour lui une raison de se lasser, de s'arrêter, de se diminuer, de mourir. Et, en réalité, cet amour ne se lasse pas, ne s'arrête pas, ne se diminue pas, ne meurt pas ; même les grandes eaux de la tribulation ne peuvent rien pour l'éteindre : « *Aquæ multa non potuerunt extinguere charitatem.* » A travers toutes les forces de la nature et de l'homme conjurées pour le lasser, l'amoindrir ou l'éteindre, il marche ; il marche, croissant toujours comme un soleil qui monte vers son midi ; et l'heure où cet amour s'élève à sa plus haute puissance, c'est son heure dernière, alors qu'il touche de plus près à cet amour éternel auquel il emprunte lui-même sa flamme inextinguible.

Ainsi encore s'explique le mystère, autrement inexplicable, de la *persévérance* des saints dans l'héroïsme du sacrifice. Pour un

amour humain, se dévouer plus d'un jour, c'est trop long ; pour leur amour tout divin, se dévouer toute la vie, c'est trop court ; et, dans leur dernier soupir, qui n'est que la dernière respiration de la charité, on sent vivre l'ambition de se dévouer encore tout une éternité.

Enfin, la troisième qualité ou le troisième attribut que doit avoir l'amour, pour être efficace, c'est la profondeur et l'élévation : « *Sublimitas et profundum* ; » et, avec l'une et l'autre, la force, la force d'aimer jusqu'au sacrifice et même jusqu'au martyre. Pour être efficace, la charité doit être forte, plus forte quelquefois que la mort même ; et, pour être forte, il faut qu'elle soit profonde, c'est-à-dire, profondément enracinée.

Or, la troisième infirmité de tout amour qui se fonde sur le moi, c'est ce que j'appelle la *superficialité* ou le défaut de *profondeur* ; et, par le défaut de profondeur, l'absence de la force, et dans l'absence de la force, l'impuissance.

Voilà le caractère le plus frappant de tout amour qui se fonde sur le moi ; l'impuissance ; impuissance de tout ce qui est

grand et généreux; impuissance du dévouement, du sacrifice, du martyre. Ah! je le sais, dans les âmes qui ont perdu, avec l'amour divin, le secret de la profondeur et de la force, vous pourrez rencontrer encore les contrefaçons du dévouement et les semblants de l'héroïsme; vous pourrez voir même les sentiments en apparence les plus généreux, déborder dans les mots, dans les discours, dans les livres. Mais, qu'est-ce que tout cela, face à face avec la réalité? Qu'est-ce que tout cela, devant la misère qui vous crie : *Au secours*, et qui peut-être, pour la secourir, vous appelle au martyre? Charme du cœur, poésie du sentiment, amour de l'idéal que poursuit, en se trompant lui-même, l'égoïsme de l'homme, sous le nom divin de dévouement et de sacrifice. Mais au fond, qu'y a-t-il? Sous ce luxe de mots, que trouvez-vous dans les choses? Sous ces beaux sentiments dont s'enivre à plaisir un amour ne cherchant que lui-même, qu'y a-t-il pour le soulagement des malheureux, pour le salut du monde? Ah! je le sais bien, moi, ce qu'il y a : il y a la faiblesse, et rien que la faiblesse,

une faiblesse qui non-seulement se condamne à l'impuissance de venir efficacement au secours des autres, mais encore, une faiblesse qui fait pitié pour elle-même encore plus que pour ces misères qu'elle prétend secourir ; oui, pitié pour ces misérables que l'amour de Dieu n'enrichit plus, et pitié pour les pauvres et les souffrants qu'appauvrit et désole cette égoïste faiblesse qui n'est autre, après tout, que l'impuissance de les secourir et de les consoler ! Ainsi l'on aime sans l'amour de Dieu.

Inutile ici d'en appeler aux qualités du cœur et aux trésors qu'y a versés la divine bonté. Messieurs, eussiez-vous naturellement un cœur comme saint Augustin, un cœur comme sainte Thérèse ; en dehors de la charité chrétienne, vous n'aimerez pas autrement.

Ames choisies, mais égarées ; cœurs d'élite mais abusés ; qu'aimez-vous, en réalité, quand vous avez perdu ce grand secret de l'amour efficace ? Vous qui n'aimez pas Jésus - Christ et dont le cœur, à vous entendre, a tant besoin de se répandre et de se

donner ; âmes d'artistes et de poètes, amants passionnés de l'idéal, voulez-vous dire, enfin, tout ce que vous aimez ? Moi je vais le dire, parce que je le sais et que j'ai trouvé, dans vos propres aveux, le plus sincère et le plus authentique des témoignages : Vous aimez l'être impersonnel qui se perd dans l'abstraction ; vous aimez le beau qui se réfléchit dans la création ; vous aimez l'infini, et quel infini ? L'infini qui n'est pas l'homme, et qui n'est pas Dieu non plus ; l'infini vide et froid comme le néant.

Et quand de ces profondeurs où votre cœur s'évapore en aspirations vagues, comme l'être qui vous fuit, vous retombez avec votre âme et votre cœur dans les réalités palpables, qu'est-ce que vous aimez ? Ah ! je vais vous le dire encore... Vous aimez le flot qui murmure au rivage ; vous aimez le vent qui passe en frémissant dans la forêt ; vous aimez la brise qui vous apporte le soir tous les parfums du jour. Oui, là, dans ce monde matériel vous savez tout aimer, tout, jusqu'à l'aiglon qui gémit en hiver dans les rameaux dépouillés de l'orme et du grand chêne.

Amour panthéistique où l'on aime tout, excepté ce que l'on doit aimer ; amour stérile tout rempli de satisfactions égoïstes et de bonheur solitaire ; amour imaginaire, amour factice que l'on accepte soi-même et que l'on donne aux autres comme le besoin des grands cœurs, des natures profondes et des âmes généreuses !

Et, tandis que vous épanchez sur toute la nature des trésors d'amour dont la nature se passe bien, vous ne donnez rien à cette humanité qui seule vous invoque et seule a besoin de vous. Quoi ! vous écoutez avec une sorte de sympathie fraternelle la vague qui gémit et murmure au rivage ; et votre cœur ne s'émeut pas du gémissement humain et du murmure populaire ? Quoi ! cette âme où vous me dites que Dieu versa tant de trésors d'amour, tant de flots d'harmonie, cette âme a, pour tous les soupirs et tous les frémissements de la nature, de profonds et mélancoliques échos ; et l'humanité qui souffre, et l'humanité qui se lamente, et l'humanité qui se décourage, et l'humanité qui se désespère ; l'humanité qui se roule dans la faim, la soif,

la maladie et la solitude; cette humanité qui crie du fond de ses greniers froids et de ses caveaux humides, reléguée qu'elle se trouve loin des festins de l'opulence; cette humanité, vous ne l'entendez pas!

Et votre cœur et votre âme où la poésie, dites-vous, déborde avec l'amour, il se trouve qu'après s'être versés et versés encore sur l'idéal, l'imaginaire et le vide, n'ont plus un dévouement à donner à la réalité de nos souffrances et à l'actualité de nos misères!...

Or, d'où vous vient, pensez-vous, dans la surabondance de l'amour et la richesse du cœur, l'impuissance de secourir, c'est-à-dire l'impuissance de se donner, de se dévouer, de se sacrifier? Ah! c'est qu'au fond, ce que vous aimez surtout dans cet amour qui s'enivre de ses propres parfums, c'est vous; ce que vous poursuivez dans cette course hâlétante vers ce que vous nommez votre idéal, c'est vous; et ce que vous adorez dans ce culte, ou plutôt cette idolâtrie de la nature, c'est vous, vous seul, rien que vous! Dès lors, comment vous dévouer? comment vous immoler? comment sortir de ce moi, où votre

philosophie s'enferme avec la poésie de votre amour ? comment , enfin , vous élever au-dessus de ce moi pour le dominer , le subjuguier , le vaincre , et faire sortir de ses ruines le témoignage douloureux ou le témoignage sanglant d'un amour efficace ?

Non , non , tant qu'un amour plus fort que votre amour ne se posera pas sur votre cœur ; tant que le divin n'aura pas vaincu ou transformé en vous l'humain ; jamais vous ne monterez jusqu'au vrai dévouement , jamais vous ne moissonnerez , dans les ruines de votre propre vie et les flots de votre propre sang , la palme d'une charité généreuse jusqu'au sacrifice et jusqu'au martyre ; et , même dans ces prétendus héroïsmes auxquels le monde applaudit , l'égoïsme apparaîtra tôt ou tard , jetant jusque dans l'auréole de ces dévouements factices et de ces sacrifices menteurs , ses reflets déshonorés.

Eh bien , ce que vous ne pouvez faire avec cet amour impuissant et faible que votre philosophie consacre , la charité chrétienne le fait , elle le fait depuis dix-huit siècles avec une puissance de dévouement , que dis-je ? avec

des miracles de sacrifice que n'imagine et ne comprend même pas cet amour qui n'a que le moi pour principe, pour ressort et pour but. Ah ! c'est que si l'amour qui se fonde sur le moi est un amour superficiel, par conséquent, un amour faible ; la charité, c'est-à-dire l'amour des hommes fondé sur l'amour de Dieu, est un amour profond et par conséquent un amour fort, plus fort que tout ce qui est de la vie, plus fort aussi que tout ce qui est de la mort.

Oui, cet amour qui est vaste comme l'espace, long et persévérant comme la durée, il est profond comme l'abîme, il est élevé comme le ciel ; et voilà pourquoi, plus haut que tout ce qui est de la terre, plus fort que tout ce qui est de l'homme, il défie, brave et domine tout : la faim et la soif, la douleur et la maladie, la nudité et la misère, le présent et l'avenir, l'homme et Satan ; en deux mots, la vie, et par-dessus tout, la mort. Oui, la mort ; là est la grande victoire de l'amour efficace : conquérir la mort, la conquérir soudainement par le martyre d'une heure, ou la conquérir lentement par un martyre de toutes

les heures; en un mot, mourir un jour comme un archevêque martyr, en précipitant sa mort par la sublimité de sa volontaire immolation; ou bien mourir comme une petite sœur des pauvres, en consumant sa vie; et puis, passer une dernière fois sous les regards des hommes, porté sur son char funèbre, environné de tous ceux qui bénissent et pleurent en même temps dans la mort, le sacrifice de la vie offerte à Dieu pour le bonheur des hommes : telle est la dernière victoire, tel le suprême triomphe de la charité.

Ah ! Messieurs, depuis que l'homme-Dieu, ses deux bras étendus et son cœur ouvert, a réalisé par son triomphe la prophétie de son propre cœur : « *Cum exaltatus fuero omnia traham ad me ;* » quel permanent et universel prodige l'humanité a pu contempler ! Oui, depuis cette heure qui fut la grande heure de l'humanité régénérée, le monde a vu ce que l'on n'avait jamais vu, ce que l'on ne pouvait pas même imaginer, ce que les héros n'avaient pas connu, ce que les patriarches n'avaient pas connu, ce que les

prophètes n'avaient pas connu, ce que le sacerdoce antique, lui non plus, n'avait pas connu. Quoi donc? Ah! la plus grande et la plus douce merveille du monde : dans le cœur étroit de notre humanité, un amour vaste comme l'amour d'un Dieu; dans le cœur inconstant de notre humanité caduque, un amour persévérant et long comme l'amour d'un Dieu; dans le cœur faible et stérile de notre humanité, un amour profond, fort, invincible comme l'amour d'un Dieu. Cet amour qui crie en se dilatant pour embrasser l'univers : « *Amplius, Domine, amplius!* » Encore plus, encore plus! Cet amour embrassant dans ses transports du temps l'éternité de la durée, et criant par la voix d'une héroïque sainte : « Ou souffrir ou mourir; » ou plutôt : « Jamais mourir et toujours souffrir! » Cet amour, enfin, qui crie dans le cœur de saint Paul jetant à la nature, à l'humanité, à la création entière, le défi de l'arracher à son centre divin : « Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? » Ah! la charité, la vraie charité, la voici, non plus à l'état métaphysique, abstraite, insaisissable, ima-

ginaire ; mais la voici, concrète et palpable dans sa réalité vivante ; la voici, avec les grandes conditions que nous avons requises ; la voici, harmonique, efficace, dans toute la rigueur des mots.

L'amour, l'amour que nous cherchions, le voici bien tel que nous l'invoquions ; le voici harmonique et vraiment unitaire ; car ce cœur de Jésus-Christ, centre du vrai Christianisme, parce qu'il est le centre de Jésus-Christ lui-même, ce cœur est *divin* et ce cœur est *humain* : cœur divin, il répond à l'attraction qui nous attire vers Dieu ; cœur humain, il répond à l'attraction qui nous attire vers les hommes. Le cœur de mon Christ touchant à Dieu, et tous les hommes venant se toucher dans le cœur de mon Christ : tel est l'abrégé de ce mystère divin d'où notre unité sort avec un incomparable éclat ; si bien que quand notre cœur s'est posé dans ce cœur et notre amour en cet amour, l'harmonie est partout, l'harmonie divine et l'harmonie humaine ; tous les cœurs des hommes s'y répondant entre eux, parce que tous y répondent à Dieu et y sont unis à Dieu.

Et cet amour que nous cherchions, le voici aussi vraiment *efficace*. En lui, en lui seul gît le vrai secret de l'*efficacité*, parce que là se trouvent ces conditions dont nous avons parlé, les seules vraiment capables de faire de la charité et de la fraternité, non plus seulement un mot, mais une chose; une chose non plus seulement réelle, mais sublime et souvent héroïque.

O Dieu, écoutez la prière qui monte vers vous du cœur d'un prêtre, d'un apôtre et d'un Français qui trouve dans votre amour, avec la puissance d'aimer sa patrie, la puissance d'aimer l'humanité entière; faites, faites descendre de votre cœur divin sur tous les cœurs humains, quelque chose de cet amour qui est au fond de votre vie, et qui est votre vie elle-même; que tous les hommes, unis dans cet amour et par cet amour, gravitent autour de vous comme des satellites autour de leur soleil; que la société tout entière, portée par le souffle de cet amour divin qui explique toute harmonie sociale et toute efficacité humaine, monte, monte encore, en traversant le temps, vers ses éter-

nelles destinées ; et qu'elle chante, d'ascension en ascension, dans un concert toujours grandissant : « Aimer Dieu par-dessus tout, « et le prochain comme soi-même pour « l'amour de Dieu ! » *Amen.*

QUATRIÈME CONFÉRENCE



QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA FRATERNITÉ DANS L'ORDRE NATUREL

MESSIEURS,

Aimer Dieu par-dessus toutes choses, et son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu : tel est l'abrégé divin de la théologie chrétienne de la charité. Seule, cette notion si profonde dans sa simplicité populaire, satisfait aux deux conditions essentielles d'une vraie définition de la charité, parce que seule elle est harmonique et seule vraiment efficace.

Seule, cette notion de la charité est vraiment *harmonique*, c'est-à-dire, créatrice de l'ordre et de l'harmonie entre les hommes, parce que, unissant à Dieu le moi et le prochain, elle accorde dans cette unité divine ce qui suscite dans l'humanité les désaccords les plus profonds : l'amour personnel et l'amour fraternel, le *moi* et le prochain ; tandis que la notion antichrétienne qui fonde la charité sur l'amour de soi, établit entre ces deux choses un antagonisme nécessaire.

Seule aussi, cette notion de la charité est vraiment efficace. Tout amour, pour être efficace, doit réunir trois conditions : la largeur, la longueur et la profondeur. Or, seul l'amour qui part de Dieu réunit ces trois conditions ; tandis que l'amour qui part du moi est essentiellement un amour étroit, un amour caduc, un amour superficiel, et par conséquent, un amour *inefficace*.

Dans cette discussion, qui est vraiment radicale, nous avons négligé l'hypothèse qui prend l'amour du prochain pour point de départ de tout autre amour. Je sais bien qu'il ne manque pas d'hommes qui donnent

volontiers pour racine première à la charité, ce qu'ils nomment *la bienveillance sociale*. Ces hommes, il faut leur rendre cette justice, ce sont des honnêtes gens, ce ne sont pas des penseurs : bons cœurs et esprits faibles, ces hommes prennent leurs penchants pour des idées, et leur bonté pour une philosophie. Il n'y a qu'une chose à leur dire : Vous êtes des hommes aimables, vous n'êtes pas des hommes sérieux ; votre cœur vaut mieux que vos doctrines ; permettez que l'on vous aime, n'exigez pas qu'on vous réfute. Il le faut d'autant moins, que toutes les raisons qui militent contre la charité fondée sur le moi, ont contre *la charité* qui part primitivement du prochain, une force et une rigueur pareilles. Il n'y a donc pas à s'en occuper davantage.

Mais, bien que l'acte d'amour doive partir primitivement de Dieu comme raison souveraine et radicale de tout autre amour, il n'en résulte pas que les relations doctrinales entre le prochain et le moi, soient dans la charité une chose indifférente. Après la relation primitive et souveraine qui nous doit

unir à Dieu, il y a des relations secondaires qui constituent, entre le prochain et nous, une union fraternelle ; ce mot *fraternité*, enfin, si vide ou plutôt si menteur dans la bouche des philosophes antichrétiens, a, dans la langue et la doctrine catholiques, un sens profond, parce que l'unité fraternelle touche aux racines même du dogme catholique. Le Catholicisme garantit dogmatiquement, de deux manières, notre unité fraternelle : il la garantit dans l'ordre naturel, et il la garantit dans l'ordre surnaturel. Je me borne aujourd'hui à montrer comment le Catholicisme, *seul*, fonde dogmatiquement notre *unité* fraternelle dans l'ordre naturel. Je développerai la seconde considération dans la prochaine conférence, à laquelle vous me permettrez de vous convier, comme à un complément indispensable de la conférence d'aujourd'hui.

PROLOGUE

Et d'abord, Messieurs, disons nettement ce qu'il faut entendre par ces mots : relation

fraternelle , union fraternelle , *fraternité*.

Il ne manque pas d'hommes pour qui ces mots ne sont que des mots; « mais, dit un « grand écrivain, ce sont de ces mots qui « tuent ceux qui les prononcent et ceux qui « les écoutent, quand on ne les comprend « pas. »

Qu'est-ce que la fraternité? La fraternité, dans son sens transcendant et dans sa signification radicale, c'est *l'unité entre plusieurs êtres vivants*, c'est-à-dire, plusieurs êtres vivants se rencontrant dans une même vie qui les engendre tous, ou plusieurs êtres engendrés ayant un même et unique générateur; et, pour parler la langue éternellement populaire, la fraternité, cela veut dire plusieurs frères ayant un même père.

Ainsi conçue, toute fraternité vraie renferme essentiellement deux choses : *l'unité et la pluralité*; car, pour être frères, il faut être *plusieurs* et il faut être *un*; il faut la pluralité dans la vie *individuelle* et l'unité dans la vie *commune*; pluralité entre les êtres distincts qui se nomment *frères*, unité dans un même être qui se nomme *père*.

Telle est la notion éternellement philosophique et éternellement populaire de la vraie fraternité. Aux hommes inattentifs ou superficiels, aux hommes qui ne savent pas voir dans le fond des principes la raison des phénomènes qui se produisent dans les faits, cette notion pourra paraître assez indifférente et de peu de portée : je n'hésite pas à affirmer qu'elle renferme, dans sa formule simple et populaire, la solution de nos complications sociales, et qu'une fois entrée dans l'âme des générations vivantes, elle résout d'avance le redoutable problème de notre temps. En effet, selon qu'on l'admet ou qu'on la rejette doctrinalement d'abord, et pratiquement ensuite, on peut fonder l'ordre ou le désordre, la paix ou la guerre, et pour dire le mot décisif, la fraternité ou le fratricide.

Creusons un peu cette notion si élémentaire, et vous allez voir comment cette définition, mieux qu'un oracle, nous dit le grand mot de l'avenir et résout la grande énigme sociale.

Il résulte de cette notion fondamentale, qu'il y a deux manières principales de dé-

truire dogmatiquement la fraternité : la première consiste à détruire *l'unité* ; la seconde consiste à détruire *la pluralité*. La philosophie antichrétienne a commis, contre notre fraternité, ce double attentat : tantôt niant notre unité de vie et de sang, elle ne laisse subsister entre nous qu'une pluralité sans unité, c'est-à-dire, *la séparation* ; tantôt, au contraire, niant notre *pluralité* substantielle et vitale, elle ne laisse subsister entre nous qu'une unité sans pluralité, c'est-à-dire, *l'identification*. Comment détruit-elle notre unité ? En niant la paternité d'Adam. Comment détruit-elle notre diversité ? En niant la paternité de Dieu.

Tels sont, Messieurs, les deux points fondamentaux sur lesquels j'appelle ici votre religieuse attention. Il y a deux choses, qui fondent et sauvegardent à jamais notre fraternité humaine : c'est la paternité d'*Adam* sur la terre, et c'est la paternité de Dieu dans le ciel. Ces deux paternités nous serviront deux fois dans l'infrangible lien de notre double fraternité.

Or, l'erreur que je signale renverse autant

qu'elle peut ces deux paternités, et elle ensevelit dans leurs ruines notre humaine fraternité; parce que, d'un côté comme de l'autre, n'ayant plus un même père, nous cessons d'être frères. La ruine de la paternité d'Adam emporte avec elle le principe vivant de notre unité, et la ruine de la paternité de Dieu emporte avec elle le principe nécessaire de notre diversité.

Entre ces deux erreurs capitales, le Christianisme, comme toujours, tient le milieu éternel de la vérité. En affirmant dans sa doctrine complète, et la paternité d'Adam et la paternité de Dieu, il sauve à la fois et le principe de notre unité et le principe de notre diversité; par là, il garantit contre toute attaque et il pose sur ses deux bases inébranlables, la statue vivante de la vraie fraternité.

I

Il existe, Messieurs, une base historique et dogmatique qu'il faut donner à la fra-

ternité humaine, si l'on ne veut la rendre doctrinalement inexplicable et pratiquement impossible. C'est l'unité de tous les hommes frères dans l'unité d'un même père; c'est, en d'autres termes, l'unité de notre sang et de notre race, garantie dogmatiquement et historiquement par la paternité d'Adam.

Je n'insiste pas beaucoup pour établir cette vérité d'évidence primitive et d'instinct universel, à savoir, que l'on n'est vraiment frères qu'à la condition d'avoir un même père. Telle est l'idée séculaire de la fraternité; telle l'image inaltérable de ce que l'on appelle une famille : banquet suave de la vie fraternelle, sous les regards d'un même père.

Et pourtant, chose singulière! cette vérité d'évidence philosophique et d'intuition populaire est précisément celle que nos apôtres de la fraternité moderne oublient absolument, alors qu'ils ne la nient pas catégoriquement. Cette vérité de sens commun, comme tant d'autres, hélas! ils la rayent sans façon de leur programme de fraternité sociale; ils professent bravement une fraternité sans paternité; et ils s'en vont criant partout :

Frères, frères! lors même qu'ils ne se reconnaissent pas de père.

Il est vraiment curieux de voir comment le Christianisme défend ici résolûment, contre les tentatives de l'erreur moderne, cette fraternité qu'elle prêche en la détruisant, et dont elle prononce le nom sacré, tout en sapant les bases éternelles sur lesquelles elle se fonde nécessairement.

Remarquez bien, Messieurs, comment cette unité de votre race par la paternité d'Adam, qui tient au fond de notre dogme, tient aussi aux origines de notre histoire, et quelle lumière éclatante brille ici sur notre berceau! L'Église catholique a une manière vraiment divine d'illuminer les origines humaines, et de fonder les bases historiques de notre fraternité. *Adam*, père du genre humain; *Eve*, mère du genre humain : telles sont les deux sources ouvertes au berceau du monde et d'où s'échappera, à travers les temps et les espaces, le grand fleuve de la vie humaine. Dieu les créa un homme et une femme : « *Masculum et feminam fecit eos*; » et cet homme et cette femme, c'est l'humanité tout entière.

Mais, pour consommer le mystère de notre unité fraternelle, ce n'était pas encore assez ; il fallait que ces deux sources ne fussent qu'une source, ces deux vies une seule vie, ces deux sangs un seul sang. Dieu donc tirera la femme de l'homme ; et son nom, *virago*, attestera, avec son origine virile, la rigoureuse unité de notre vie : « *Vocabitur « virago quoniam de viro sumpta est.* » Et lorsque l'homme, sortant de ce sommeil où doit s'accomplir ce mystère de notre origine, aura vu cette vivante image de lui-même, il s'écriera, dans le sentiment de cette unité dont son cœur ressentira le contre-coup, et dont son âme aura compris le mystère : « *Ces os ce sont mes os ; cette chair, c'est ma « chair !* »

Voilà l'humanité au berceau, dans l'aube de notre vie naissante : un seul père et une seule mère. Ils étaient deux substantiellement distincts ; Adam n'était pas Eve, Eve n'était pas Adam ; et pourtant, ces deux étaient *un* ; ils étaient deux dans une même chair : « *Duo « in carne una ;* » ils étaient deux portant dans leurs veines un même sang virginal,

deux portant sur leur front le même rayon divin. C'était, à la lettre, l'unité humaine se révélant dans son premier mystère; l'unité dans la dualité, et qui avait, en s'épanouissant dans les espaces et les siècles, la vocation de se déployer en une multiplicité impérissable et immortelle comme elle-même.

Et Dieu dit à cette *unité* : « Ouvrez votre
« sein; dilatez-vous dans l'espace et les siècles en une multiplicité progressive, mais
« toujours fraternelle; *crescite et multiplicamini*; et que les rejetons sortis de vous se
« retrouvent et se reconnaissent à jamais en
« vous, comme les rameaux du grand chêne
« gardent et reconnaissent dans l'unité du
« tronc dont ils sont tous sortis, leur naturelle et inaltérable fraternité. »

Telle est la première page de notre histoire humaine; la parole de Dieu y a gravé à jamais le sceau inviolable de notre fraternité. Cette page divine, certificat authentique de notre unité fraternelle, en vain nos ennemis prétendent l'effacer; elle demeure; et l'humanité y viendra reconnaître à jamais, avec le titre divin de sa dignité et le témoignage

infaillible de notre fraternité, le fondement historique de notre vie sociale.

Or, veuillez le remarquer, Messieurs, cette première page de notre histoire est en même temps le premier mot de notre dogme ; cette base qui appuie au commencement de l'histoire notre fraternité naturelle, est en même temps la base qui appuie sur ses premières assises l'édifice du dogme catholique tout entier. Ce dogme de l'unité de notre race n'est pas un dogme isolé, sans liaison avec le reste de la dogmatique chrétienne ; il tient par sa nature même au mystère le plus central du Christianisme, et se rattache comme par un anneau de diamant à la chaîne d'or du dogme catholique tout entier.

Le mystère le plus central du Christianisme, c'est la rédemption ; la rédemption en *un seul*, mais la rédemption pour *tous*. Un seul médiateur, mais un médiateur pour tous ; un seul réparateur, mais un réparateur pour tous : c'est le dogme souverain ; c'est le centre d'où la vérité catholique rayonne en toute la sphère du dogme. Mais pourquoi une rédemption pour *tous*, et une rédemption par

un seul? — Parce que tous ont péché, et péché dans un seul : « *In quo omnes peccaverunt.* » — Pourquoi un seul restaurateur, et un restaurateur pour tous? — Parce qu'un seul a tout perdu, et que tous sont tombés dans un seul. Ce dogme est aussi souverain que le premier; l'un et l'autre se tiennent comme deux anneaux d'une même chaîne, qui elle-même se rattache à Dieu, auteur et créateur de notre race.

A ces deux anneaux un troisième se rattache : l'association de tous à la glorification d'un seul, c'est-à-dire, la restauration éternelle de l'humanité entière en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ en Dieu : « *In quo omnia « instaurantur, et in quo omnia constant.* »

Tel apparaît l'enchaînement harmonieux de ces trois dogmes souverains. Or, ces trois dogmes eux-mêmes tiennent à un quatrième, auquel les trois autres se rattachent : *l'unité de notre race, la paternité d'Adam.*

En effet, Messieurs, si par hypothèse l'humanité n'est pas une même famille ayant un même père, pourquoi ce coup dont Adam se frappa lui-même, ayant dans toute humanité

ce contre-coup douloureux? Si son sang n'est pas notre sang à tous, si sa vie n'est pas notre vie à tous, en un mot, s'il n'est pas notre *père* à tous; pourquoi sommes-nous tous dépouillés et précipités avec lui? Quelle fatalité nous emporte dans la catastrophe d'un homme qui n'est pour nous qu'un étranger? Donc, ôtez notre unité dans Adam, l'universalité de la ruine ne se comprend plus : dès lors, la rédemption universelle n'a plus de raison d'être, parce que notre solidarité humaine manque de fondement; et la restauration de tous les hommes en un seul perd son sens catholique.

Ainsi, la suppression de ce dogme emporte tout le système divin du Catholicisme; le lien de notre unité se brise, son harmonie se déconcerte; cette chaîne divine qui touche par son premier anneau au berceau de l'humanité, et par son dernier aux profondeurs de Dieu, est emportée tout entière; et le Christianisme n'existe plus, ne peut plus même se concevoir.

Vous le voyez, Messieurs, tout se tient et s'enchaîne ici : la paternité d'Adam, raison

historique et physiologique de l'unité de notre sang, est le fondement sur lequel tout repose, le point de départ où tout vient se rattacher dans le Christianisme; et l'on ne peut toucher à cette vérité qui en est la base, sans qu'aussitôt tout vacille et tout s'écroule.

Aussi ne souffrons-nous pas que l'homme, avec ses pensées, touche à ce fondement divin de notre fraternité humaine. Il y a au Vatican une foudre pacifique, mais une foudre toujours prête à venger notre unité glorieuse, des outrages de quiconque oserait l'attaquer. Là, sur un trône soutenu par la main de Dieu même, il y a le père du Catholicisme sauvegardant à jamais la paternité d'Adam et la fraternité du genre humain. Comme nous sommes tous prêts à mourir pour défendre, avec les droits de l'Église, les droits de ce père de la catholicité, nous sommes tous prêts à mourir pour défendre les titres séculaires de ce premier père de notre humanité; et le martyre, au besoin, confondrait dans un même flot ce sang fraternel confondu dans une même source.

C'est là un point décisif que vous ne

remarquez pas assez : l'affirmation dogmatique, ou si vous voulez, *la dogmatisation* de la paternité d'Adam et de l'unité de toute sa race. La science, fût-elle la meilleure, ne pourrait jamais avoir, pour fonder doctrinalement la fraternité humaine, un pareil ascendant. Quand même vos savantes explorations vous conduiraient à cette conclusion identique : *Adam, père de tous les hommes* ; ce ne serait, après tout, que la pensée de l'homme. Cette pensée éminemment fraternelle et sociale, vous pourriez l'écrire dans des livres dignes d'elle et de vous ; mais vous ne seriez pas prêts à l'écrire avec du sang et à jeter au bûcher, avec ce sang versé, le témoignage public de notre unité fraternelle ; et jamais pour la sceller, votre parole, si éloquente soit-elle, ne vaudrait cette signature du sang.

Nous, au contraire, nous faisons autour de cette parole une garde héroïque, prêts que nous sommes tous à la défendre jusqu'au sang. Pourquoi ? Parce que c'est une parole de Dieu, et que toute parole de Dieu a droit d'être signée avec le sang de l'homme. Cette

parole, nous la gardons dans un livre, et ce livre est un livre divin.

Ainsi, nous nous accordons jusqu'au bout. Si nous donnons à l'unité de notre sang un dévouement surhumain, c'est que nous avons en elle une foi qui n'est pas humaine ; et notre symbole explique notre martyre. Oui, que la science cherche et cherche encore ; que la philosophie hésite, hésite encore sur ce grand mot de notre histoire : nous, nous ne cherchons pas, nous possédons ; nous n'hésitons pas, nous croyons. Tandis que les intelligences, à la lumière vacillante de la science humaine, s'en vont par mille sentiers obscurs, explorant les origines de notre humanité ; nous, éclairés au grand soleil de la vérité divine, nous n'avons qu'à regarder à notre berceau pour découvrir, de notre premier regard, le premier témoignage de notre unité et la démonstration déjà soixante fois séculaire de notre fraternité. Là, près de ce berceau où l'humanité vient de naître, deux figures apparaissent : un homme et une femme sont là, dominant de leur antiquité toutes les antiquités, et des clartés de leur

histoire illustrant toutes les histoires ; et cet homme, c'est notre père à tous : *Credo!* et cette femme, c'est notre mère à tous : *Credo*, je le crois ! Ah ! oui, je crois à l'unité de mon sang et de votre sang ; et vous, enfants de l'Église, héritiers de la même foi, tous, oui tous, vous dites avec moi ce *Credo* de la paternité et de la maternité commune à tous, c'est-à-dire, le *Credo* sympathique de notre fraternité humaine, appuyée sur le granit inébranlable de la parole divine.

Et ce que la foi nous crie, et ce que chante notre *Credo* catholique, la nature, elle aussi, nous le crie ; elle le crie par le dehors et elle le crie par le dedans.

Est-ce qu'il ne suffit pas de nous regarder, pour lire dans nos traits le reflet ineffaçable de notre paternité et de notre maternité commune ? Et ne suffit-il pas de nous approcher un peu les uns des autres, pour sentir à ce je ne sais quoi qui nous précipite en un mutuel embrassement, l'attraction sympathique de notre nature et de notre sang ?

O Adam, ô Eve, ô père, ô mère de notre grande famille, oui, nous portons à jamais

dans la splendeur de nos fronts, dans l'attraction de nos cœurs, mais surtout dans l'infailibilité de notre foi, l'unanime témoignage de notre paternité et de notre maternité commune. O père, ô mère ! tous vos enfants vous saluent. En vain le temps et l'espace nous emportent loin de vous : ils ne parviennent pas à nous désunir, parce qu'ils ne peuvent briser la chaîne vivante qui rattache la multiplicité de notre vie à l'unité de votre vie, et que rien, ni dans l'espace ni la durée, ne peut effacer de notre front, et surtout de notre cœur, le signe deux fois authentique et deux fois indélébile de notre commune et inviolable noblesse. O père, ô mère, regardez : votre famille s'est faite antique comme les siècles, grande comme les espaces ; mais, dans cette double dilatation de votre unité, c'est elle toujours, et vous la pouvez reconnaître ; quoique si loin de vous par l'espace et le temps, oui, nous gardons et garderons à jamais, par vous et en vous, avec la même chair, le même sang et la même origine, la même noblesse dans l'humanité, et la même royauté dans la création ; hommes, frères et rois à jamais !

Voilà, Messieurs, ce qu'a fait et ce que fait encore le Christianisme, pour sauvegarder dogmatiquement l'honneur de notre fraternité humaine. Depuis bientôt deux mille ans nous faisons planer sur tous les égoïsmes et sur tous les rationalismes de la terre, cette idée divine de notre unité humaine; et nous tenons levé partout, sur le monde régénéré, le drapeau de la fraternité. Oh! si nous en avons levé le drapeau sur nos têtes, c'est que nous en avons le secret dans nos âmes; et si nous l'avons fait retentir dans notre prédication séculaire, c'est que nous en portons l'idée cachée au fond de notre doctrine. Ce mot : *mes frères*, qui tombe sur vous de nos lèvres sans vous étonner, du haut de toutes nos chaires catholiques, en est une démonstration permanente. Ah! nous trouvons tout simple que la fraternité déborde à travers tous nos discours, parce que nous comprenons que cette idée : *nous sommes frères*, sort de toutes les profondeurs de notre dogme, et des données les plus authentiques et les plus lointaines de notre histoire.

Et maintenant, je le demande, pour main-

tenir dans l'humanité cette grande doctrine de la fraternité, qu'a fait la science antichrétienne, et en particulier la science socialiste, qui, plus que toute autre, a la prétention de fonder l'unité, et plus haut que toute autre, parle sans cesse d'association et de fraternité?

Chose triste à dire, mais bonne à méditer : ce que nous avons fait pour défendre dans l'humanité, avec la paternité d'Adam, l'unité de notre sang et la gloire de notre fraternité, la philosophie — j'entends la philosophie antichrétienne — ne l'a pas trouvé bon. Ce dogme fraternel et social, elle a entrepris de l'écraser. Il fallait, pour son triomphe, trouver des démentis solennels à la parole catholique. Aussi qu'ont-ils fait, les ennemis de notre foi unanime et de notre doctrine fraternelle?

Messieurs, les philosophes rationalistes ont commis ici contre vous, contre moi, contre nous tous, un grand crime. Au nom de cette fraternité que nous avons défendue sans eux, malgré eux, contre eux, ah ! je vous demande de ne les pas maudire ; mais

ce que leur philosophie a fait ici pour outrager l'humanité, il faut que je le dise, et que vous consentiez à l'entendre.

Dans ses aveugles colères contre l'Église et nous, elle s'en est prise à la fraternité elle-même, parce que la fraternité était notre dogme, notre prédication, notre héritage. Elle a évoqué la science, et elle lui a demandé de montrer, contre l'affirmation sacerdotale, que nous n'étions pas les rejetons d'une même souche, que nous n'avions pas le même sang dans nos veines, et que nous ne portions pas sur notre front le signe irrécusable d'une même descendance.

Et, pour réussir en ce dessein antifraternel et en cette entreprise antisociale, les savants se sont mis à l'œuvre. Ils s'en sont allés par tous les chemins de la science, creusant tous les mystères : mystères des hommes et mystères des choses ; mystères de la pensée et mystères de la parole ; mystère de l'espace et mystère du temps ; mystère de la nature et mystère de l'histoire ; tout, et jusqu'aux lointains mystères de la génération des êtres.

Quand ils crurent avoir vu le fond de toutes choses, ils jetèrent au monde, comme le triomphe de la science, cette parole qui outrageait notre dogme en insultant à notre dignité : « O hommes, jusqu'ici vous vous
« êtes crus les descendants d'une même race,
« les fils d'un même père, frères, enfin, dans
« le sens rigoureux de ce mot, frères d'ori-
« gine, de noblesse et de sang. Vous vous
« êtes trompés; vous n'êtes que des ana-
« logues. »

Et, après nous avoir divisés et subdivisés en espèces et en races, disons le mot, après nous avoir parqués, nous êtres humains, en troupeaux multiples sur la surface du globe; après nous avoir assigné notre place sur la série ascendante des êtres, suivant dans des générations soi-disant spontanées un développement progressif; ils se mirent à rechercher, avec une curiosité digne d'une meilleure cause, le point où l'animalité finit et où l'humanité commence; ils mesurèrent, avec une précision digne d'un plus noble calcul, de combien l'angle facial de l'humanité la plus ravalée dépassait celui de l'ani-

malité la plus élevée, pour aviser à bien établir et à bien démontrer que la première n'était que la seconde élevée d'un degré.

Et un jour, ils crurent en effet avoir marqué de leur doigt le point mystérieux où l'homme touche à l'animal, comme une race humaine touche à une race humaine. Grand Dieu ! pardonnez-leur ! Dans ces honteuses tentatives, ils ne désespérèrent pas de rencontrer parmi les régions du règne qui nous touche de plus près, une intelligence comme notre intelligence, une raison comme notre raison, une majesté comme notre majesté ; et ils s'applaudirent de démontrer, pour le plus grand honneur de notre race humaine, que l'homme n'est, après tout, *qu'un singe plus ou moins perfectionné !*

En ce temps-là, comme il se voit encore aujourd'hui, des savants célèbres, de grands naturalistes furent vus regardant au visage de je ne sais quel mammifère, plus voisin de la conformation humaine, pour voir un peu s'ils n'y surprendraient pas quelque lueur de cette flamme d'intelligence et d'amour dont Dieu illumine nos fronts, et que je vois d'ici

étinceler dans vos yeux : flamme généreuse, dans laquelle nos âmes se reconnaissent et nos cœurs se sentent ; flamme sympathique qui me dit en ce moment, par la réaction que j'en éprouve, que nos âmes sont sœurs, que nos cœurs sont frères, et que ce sang qui se remue en moi et ce sang qui se remue en vous, ce ne sont pas deux sangs, mais un seul sang ; noble et inaltérable sang qui coule à travers les siècles, toujours identique à lui-même, des sources lointaines de notre paternité commune, et dont l'Église seule a défendu, contre les attentats de la philosophie, la fraternité impérissable.

O philosophes, ô savants, ô prétendus régénérateurs du monde, — car vous vous donnez tous ces noms — si la fraternité n'a pas été anéantie dans l'humanité, ah ! ce n'est pas votre faute ; et il n'a pas dépendu de vous qu'elle ne pérît tout entière, dans le triomphe de l'égoïsme consacré par vos doctrines. Pour la chasser de nous, vous avez tout osé ; et si votre philosophie avait vaincu, l'idée même de la fraternité aurait quitté la terre ; et, pour rassasier des générations qui

ont faim d'amour et de fraternité, elle ne nous eût laissé que ce que vous étiez vous-même : l'individualisme de Voltaire, et l'égoïsme de son siècle.

Mais vous ne deviez pas, et vous ne pouviez pas vaincre. La science, évoquée par vous, allait bientôt se retourner contre vous. Appelée pour maudire l'unité de notre race, elle s'est mise à proclamer l'unité de notre race; vos efforts de Titan ne tendaient qu'à ruiner, avec le dogme catholique et l'unité de notre sang, la dignité de notre race, et il s'est trouvé qu'ils n'avaient ruiné que la science humaine. En frappant la vérité chrétienne pour la pulvériser, votre philosophie ne pulvérisait en réalité qu'elle-même; et aujourd'hui, voici que le progrès même de la science devient la condamnation de votre science : son génie éclate à convaincre de faux tout ce que vous avez osé contre le vrai, et il retourne contre votre sagesse tout ce que vous aviez dit contre notre foi, c'est-à-dire, contre la vérité même.

Eh! que n'avez-vous pas dit, en effet, au nom d'une prétendue science, pour essayer

de jeter par terre notre dogme séculaire? Contre nous vous avez dit : « La loi qui préside à la formation des êtres est la force innée de la matière, qui produit, en se développant, les générations spontanées. » Contre vous la science dit : Il n'y a pas de générations *spontanées*. Tout être vivant vient d'un germe, tout germe d'un parent, et l'adhérence primitive à un être semblable est, dans la nature vivante, une règle sans exception.

Contre nous vous avez dit . « L'organisme naît de la matière. » Contre vous la science dit : La vie propre de tout être suppose l'organisation propre de cet être. Elle dit : La vie naît de la vie; et vous avez dit : « La vie naît de la mort. »

Contre nous vous avez dit : « Les espèces sont indéfiniment variables. » Contre vous la science dit : Les espèces sont immuables; leur fixité et leur immutabilité, dans la nature, est le plus grand fait de l'histoire naturelle, et le principe le plus profond d'harmonie dans les êtres vivants.

Contre nous vous avez dit : « Les variétés

« indéfinies de conformation humaine ren-
« versent l'hypothèse catholique d'un type
« unique de l'humanité, et de l'unité de la
« race humaine. » Et contre vous la science
dit : Les déviations du type primitif sont ac-
cidentelles et non essentielles ; elles sont
limitées et non indéfinies ; elles sont tempo-
raires et non perpétuelles ; et les variétés de
la physionomie adamique attestent, au lieu
de la détruire, avec la réalité de notre type
primitif, l'unité de notre vie.

Je pourrais étendre plus loin l'énuméra-
tion des démentis que donne la vraie science,
à cette science menteuse et déshonorante qui
travaille à effacer de notre nature humaine
la gloire de notre unité et de notre fraternité.
Je m'arrête, Messieurs, dans cet inventaire
des mensonges et des ignorances soi-disant
scientifiques, que je vous invite à compléter.
Partout et toujours, si Dieu vous donne d'ar-
river au fond des choses, vous trouverez que
la philosophie antichrétienne, avec son génie
aussi malavisé qu'il a été malveillant, a cons-
piré contre la science encore plus que contre
la foi, et contre l'humanité encore plus que

contre le Christianisme. Mais, grâce au ciel et gloire à la vérité : après le passage si retentissant de cette légion de philosophes, de naturalistes, de physiologistes et de littérateurs, marchant avec toutes les ressources de l'étude, du talent et même du génie, à l'attaque de la vérité chrétienne et de la fraternité humaine, l'unité de notre race demeure appuyée sur le roc inébranlable du dogme catholique, défendue par l'instinct populaire qui est la plus haute raison des peuples, et défendue aussi par la science qui est la plus haute raison des hommes instruits.

Et ce n'est plus seulement des profondeurs de notre dogme et des profondeurs de notre histoire, c'est du fond de toutes nos âmes et du fond de toutes nos sciences illuminées par une même clarté, qu'une grande voix s'écrie : Ah ! nous sommes frères, car nous avons un même père, et notre fraternité porte à jamais le sceau ineffaçable de notre commune paternité !

Ainsi en est-il toujours : à l'aurore de la science naissante, comme à l'apparition d'un

astre nouveau, le monde soi-disant savant s'écrie que c'est fini du soleil catholique. Mais, à mesure que cet astre encore pâle s'élève sur l'horizon, son éclat se confond dans l'éclat du soleil, et il ne brille plus qu'à la condition de refléter sa lumière.

II

Ainsi, la première erreur de la philosophie antichrétienne, à l'endroit de notre fraternité, c'est de détruire notre unité en la brisant dans la pluralité ; la seconde, c'est de détruire notre pluralité en l'absorbant dans l'unité. La première ne détruit en principe que la paternité de l'homme ; la seconde anéantit la paternité de Dieu, première et suprême garantie de notre fraternité dans l'ordre de la nature.

Les hommes qui se sont posés devant ce siècle comme les apôtres d'une fraternité et comme les prophètes d'une société nouvelle, ont bien senti que le nœud de la fraternité

gît essentiellement dans l'unité. Aussi, trouvant l'unité humaine pulvérisée par la philosophie, ils l'ont ramassée dans ces ruines faites par eux-mêmes ; et ils ont imaginé de donner pour base à la fraternité humaine, une unité plus vaste, plus profonde et plus métaphysique que notre unité dans Adam. Ils ont dit à peu près ceci : « L'unité de race
« et de sang, fût-elle assise sur la plus haute
« certitude, ne peut suffire à nouer les âmes
« et les cœurs dans une fraternité efficace.
« Cette rencontre lointaine de tous les hom-
« mes dans un seul homme, les laisse épars
« en dehors les uns des autres dans l'espace
« et le temps. Dans cette hypothèse, ce qui
« unit les hommes est étroit, ce qui les sé-
« pare est immense ; ce qui les unit est loin-
« tain, ce qui les sépare est actuel. De là, en
« fait, dans l'histoire des hommes, le triom-
« phe universel de la pluralité sur l'unité,
« c'est-à-dire, de la division sur la concorde,
« de la guerre sur la paix, du désordre sur
« l'harmonie. De là, le sang humain versé
« par des hommes ; et, au lieu d'une frater-
« nité réelle, des fratricides et encore des

« fratricides. C'est que l'unité humaine, en-
« seignée et dogmatisée par le Catholicisme,
« est une unité incomplète. Pour fonder à
« jamais la fraternité sur sa base inébranla-
« ble, il n'y a qu'une chose à faire : com-
« pléter *l'unité* ; proclamer que moi et le
« prochain ce ne sont pas deux êtres divers,
« mais *un être identique* ; en un mot, entre
« le moi et le non-moi, proclamer *l'identité*
« *absolue*. Là, » disaient-ils, « est la base de
« la vraie fraternité ; c'est la raison méta-
« physique, c'est le centre essentiel, c'est le
« granit éternel de la véritable unité. »

Cette doctrine, il n'est pas besoin de le dire, c'est le panthéisme, rien que le panthéisme.

Vous ne vous étonnerez pas, Messieurs, que nous poursuivions jusque-là l'erreur qui détruit notre fraternité réelle. Tout ce qui n'arrive pas jusque-là ne va pas jusques à la racine, et demeure plus ou moins à la surface. La question dogmatique se débat ici entre ces deux hypothèses : entre la création et le panthéisme, entre le Dieu catholique et le Dieu panthéistique, c'est à choisir. Et,

pour quiconque aime à chercher dans les aberrations du monde métaphysique la racine profonde des aberrations de l'ordre moral et social, c'est un phénomène singulièrement remarquable de voir avec quelle unanimité tous ceux qui poussent à l'exagération et au fanatisme de la fraternité dans l'ordre social, s'accordent à fonder sur le panthéisme les bases métaphysiques de notre *unité*. Que cette doctrine essayant de résumer la science des êtres, ou plutôt de l'Etre, emploie telle formule ou telle autre, ce n'est pas ce qui importe ici beaucoup. Qu'elle dise avec un philosophe : *l'Existence absolue* ; qu'elle dise avec un autre : *l'Identité absolue* ; qu'elle dise avec un troisième : *la Substance absolue* ; qu'elle dise avec un quatrième : *l'Etre impersonnel* ; qu'elle dise avec un cinquième : *l'Unité absolue* ; sous la variété de ces formules, c'est toujours la même chose : *l'Unité absorbant la pluralité*.

Telle est la doctrine étrange de l'unité, qui prétend fonder sur leur base éternelle la fraternité humaine et l'harmonie sociale.

Je parle ici pour ceux d'entre vous qui

aiment à chercher, dans le fond métaphysique des choses, la raison des phénomènes qui font leur apparition aux horizons les plus éclatants du monde social. Je parle surtout pour ces observateurs plus attentifs à la nature intime des êtres qu'à leur surface, et qui n'ignorent pas que les réalités les plus palpables et parfois les plus effrayantes, sortent, par une force irrésistible, du fond le plus lointain, et en apparence le plus inoffensif, du monde des idées.

Eh bien, Messieurs, je dis que cette théorie panthéistique de l'unité humaine est la destruction radicale de *la fraternité*, parce que cette unité où notre pluralité périt, est la suppression de *la paternité de Dieu* et de la fraternité qu'elle engendre. Au contraire, le Catholicisme, en dogmatissant la philosophie de la création, sauvegarde la fraternité humaine et l'harmonie sociale, parce qu'il sauvegarde la paternité de Dieu, raison première et fondamentale de notre fraternité humaine. Oui, là est vraiment la solution radicale : maintenir ou renverser la paternité de Dieu, comme fondement divin de la fraternité hu-

maine. Sans cette grande figure de la paternité de Dieu planant sur l'humanité, vous ne pouvez fonder qu'une fraternité fausse et une société désordonnée ; une fraternité sans raison d'être, une société sans garantie d'existence. Vous prétendez garder les frères, et vous supprimez le père ; la famille n'existe plus. Vous gardez l'égalité, et vous supprimez l'autorité ; la société ne peut plus être.

Or, Messieurs, la vérité vous dénonce ici la doctrine de *l'identité absolue*, ou de l'unité panthéistique, comme coupable de cet attentat sacrilège et antifraternel : elle sape par sa base dogmatique, la paternité de Dieu, et renverse avec elle les fondements de toute fraternité humaine et de tout ordre social.

Un philosophe allemand, qui a voué son talent à cette doctrine antifraternelle, a dit ces paroles monstrueuses : « *La Providence*, le « *Roi du monde*, le *Père des hommes*, sont des « mots bons pour le catéchisme et les en-
« fants de huit ans. » Cet homme, à son point de vue, a effroyablement raison.

Otez, en effet, le Dieu du catéchisme et de nos enfants de huit ans, c'est-à dire, ôtez

le Dieu libre, créateur de toutes choses ; la paternité de Dieu à l'égard des hommes est un rêve, une chimère, une amère dérision. Oui, éteignez dans mon âme le dogme radieux de la création et le dogme plus radieux encore de la Providence, cette perpétuelle création dans l'espace et le temps : alors, moi homme, qui suis-je dans le monde, et qu'est-ce que ce monde où je suis ? Qui m'a jeté, haletant et plaintif, à cette surface de la terre ? Et cette humanité, comme moi pétrie par la souffrance, qui donc l'a précipitée dans cette boue où je me remue avec elle dans des douleurs communes, que dis-je ? dans de communes ténèbres, dans de communes désolations et dans un commun désespoir.

Qu'est-ce que cette effroyable énigme que je nomme ma vie ? Et qui m'en donnera le dernier mot, que je cherche partout sans le trouver nulle part ? D'où venons-nous ? De la terre que foulent nos pieds, ou de ce ciel que cherchent nos regards ? Nous venons de Dieu, dites-vous... mais comment, mais pourquoi, je vous prie ? *Comment ?* Comme une fleur

de sa tige, comme une plante de sa racine, comme tout être de son germe. Mais pourquoi cette germination, cette pousse, cette éclosion de mon être à la surface des choses? — Ecoutez l'oracle de la science panthéistique et matérialiste : « *La fatalité* » l'a voulu... » Oui, c'est leur symbole; leur création, à eux, n'est que le fatal développement d'un Dieu qui *se fait* tous les jours; et l'homme, produit aveugle de cette germination fatale, n'est, à le bien prendre, que *la végétation de Dieu* ! Et, nous voici attachés à la boue de cette terre, emportés comme elle et avec elle dans un mouvement qui ne sait d'où il vient et qui ne sait où il va, ayant le hasard pour père et la fatalité pour mère; nous voici enfermés comme en une obscure prison, entre les deux froides murailles de l'espace et du temps, sans espoir de sortir jamais, ni mes frères ni moi, de ce chaos sans lumière et de ce labyrinthe sans issue.

Telle est la paternité que fait planer, sur la famille humaine, la théologie antichrétienne; ou plutôt, voilà, dans votre dogme fondamental, la destruction à fond de la

paternité de Dieu, et comme conséquence fatale, la destruction de la *fraternité* des hommes. Ah ! ce Dieu du panthéisme, ce Dieu de l'Identité, de l'Unité, de l'Existence ou de la Substance absolue, ce Dieu-*tout*, ce Dieu-*nature*, ce Dieu-*idée*, ce Dieu-*matière*, ce Dieu-*impersonnel*, comme vous le nommez tour à tour, est-ce un père ? Quel père, grand Dieu !... Et comment votre philosophie oserait-elle encore lui donner un nom qui n'est plus qu'un mensonge pour lui, et une dérision pour nous ?

Voyons, que fait un père, je vous prie, pour accomplir sa fonction et légitimer son nom ? Un père *enseigne* ses enfants, un père *aime* ses enfants, un père *gouverne* ses enfants. Oui, un père *enseigne* ses enfants. Il parle, et il unit leurs intelligences dans sa pensée ; il aime, et il unit leurs cœurs dans son amour ; il gouverne, et il unit leurs volontés dans un même commandement ; et, par ce triple ministère de sa paternité, il attire à leur véritable centre, comme par trois attractions mystérieuses, des vies qui tout en demeurant distinctes, trouvent

leur unité au sein d'une paternité commune.

Eh bien, je vous le demande, est-ce là votre Dieu ? Non, votre père à vous est un Dieu qui n'enseigne pas ; c'est un Dieu qui n'aime pas ; c'est un Dieu qui ne gouverne pas.

Ce Dieu, que vous a-t-il *appris* de lui-même ? Quand s'est-il penché vers vous pour vous dire son secret ? Quand son sein s'est-il ouvert pour laisser tomber dans votre âme une pensée venue de lui ? Quand vous a-t-il parlé ? Jamais. Et pourquoi vous parlerait-il ? Il ne vous connaît pas.

Ce Dieu, quand vous a-t-il *aimés* ? Jamais. Où, et comment, et en quoi ce Dieu a-t-il consommé pour vous le mystère de l'amour ? Où est le don qu'il vous a fait ? Où le dévouement qu'il vous a montré ? Où les bienfaits dont il vous a comblés ? Où, enfin, et comment vous a-t-il aimés ? Et comment vous aimerait-il ? Ce Dieu n'a pas d'amour, ce Dieu n'a pas de cœur : dur comme le destin, froid comme la matière, il ne fait pas plus dans son cœur l'unité de nos cœurs, qu'il ne fait dans sa pensée l'unité de nos pensées.

Ce Dieu, que vous *commande-t-il* ? Rien.

Que vous *défend-il*? Rien. Dieu indifférent, Dieu fatal, dominé lui-même par la nécessité de son être, il ne vous communique que le mouvement de la fatalité qui le gouverne lui-même tout entier, et vous-même avec lui.

Le Dieu du panthéisme, le voilà!... Dieu muet, Dieu aveugle, Dieu froid comme la mort, indifférent comme la matière; et, dans tout ce qu'il fait ou ne fait pas, fatal comme le destin : simulacre, fantôme, statue, marbre de Dieu! Et vous dites : C'est un père, et en lui nous sommes frères!... Quoi! un Dieu père! Oh! non, mille fois non, je vous dis que votre Dieu n'est pas un père!

Et dès lors, si nous n'avons pas de père, pourquoi et comment sommes-nous frères? Nous ne le sommes plus, en effet, et la fraternité tombe renversée et anéantie sur la terre, du même coup sacrilège qui tue dans la profondeur du ciel la paternité de Dieu. — Mon frère, dites-vous. Je ne vous comprends pas : pour être frères, il faut être au moins deux... et vous et moi, ce ne sont plus deux. Notre pluralité a péri sous l'exagération de notre unité; nous ne sommes plus

frères; nous ne pouvons plus l'être; votre philosophie même nous le défend. — Frère, frère! dites-vous. Ah! je le veux bien; il est si doux et si bon de l'être en effet : mais le père, où est-il? Vous avez détruit la paternité d'Adam, vous avez détruit encore la paternité de Dieu, il n'y a plus de frères : vous et moi ce sont deux *forces*, rien que deux forces, deux forces se déployant autour d'elles-mêmes dans une expansion fatale. Si je suis la grande force et vous la petite force, ah! malheur à vous! vous serez écrasé. — Frère, dites-vous. Oui, a dit un auteur, dans sa naïveté sauvage : *pourvu que je sois le grand frère, et toi le petit frère*; c'est-à-dire, pourvu que ta force s'inclinant devant ma force, rende hommage à la loi souveraine, à la nécessité inéluctable qui nous gouverne tous deux, et qui nous ordonne, à toi de m'obéir et à moi de te commander, peut-être même, au besoin, de t'asservir ou de t'écraser.

De là, avec la suppression doctrinale de la véritable unité, la suppression inévitable de tout ce qui touche à la pratique de la *frater-*

nité; de là, la suppression de toute *conscience* qui arrête et fait reculer la brutalité de la force devant la majesté du droit. De là aussi, la suppression du *dévoûment*, qui suppose la liberté dans l'amour; la destruction du sacrifice, qui est la liberté dans la douleur acceptée pour le bonheur d'autrui. De là, enfin, la suppression, par la racine, de toute pratique fraternelle, et la consécration de l'égoïsme de l'homme; égoïsme nécessaire et fatal, comme le Dieu même du panthéisme.

Ah! osons dire tout ce qui sort, par une irrésistible logique, de cette effroyable théologie; théologie vraiment sauvage, qui tue dans l'âme populaire la croyance au Dieu personnel, au Dieu vivant, au Dieu père, pour y élever la sombre image du Dieu que le panthéisme adore.

De là, Messieurs, ces théories antifraternelles du progrès par la destruction de l'histoire inflexible, des révolutions fatales, et des assassinats soi-disant régénérateurs, immolant les générations du présent au bonheur de l'avenir; hécatombes sociales, offertes en sacrifice au Dieu de la fatalité! De là,

une démagogie sanglante, déchaînée dans le monde comme une furie d'enfer; la statue de la fraternité, debout au pied de l'échafaud, souriant au bourreau, consacrant de son regard et encourageant de son sourire le massacre des frères. De là, enfin, la société devenue, dans un moment donné, comme la réalisation vivante de ce lugubre tableau de Salvator : affreuse mêlée de combattants, où tous tuent et tous sont tués; tandis qu'un soleil pâle jette à son déclin, sur ce spectacle horrible, des lueurs blafardes qui en redoublent l'horreur.

Ah! Messieurs, c'est assez; détournons nos regards de ce hideux tableau, et, à la lumière d'une doctrine meilleure, contemplez la paternité de Dieu, du haut du ciel, nous souriant sur la terre! Écoutons l'Église catholique, proclamant, avec le dogme de la création, la paternité de Dieu et la fraternité des hommes; et nous montrant le spectacle le plus beau que l'on puisse contempler ici-bas, la plus radieuse image du ciel sur la terre, l'humanité, cette grande famille de frères, agenouillée sous les regards du père!

Au commencement du Symbole catholique, il y a un mot qui résout par l'affirmation, le plus grand problème qu'ait jamais soulevé la pensée humaine. Ecoutez cette voix qui vient du midi et du septentrion, de l'orient et de l'occident : « *Credo !* Je crois en Dieu, le « Père tout-puissant, créateur du ciel et de « la terre ; *creatorem cæli et terræ !* » Vous l'entendez, ce mot éminemment révélateur, *Deum creatorem !* C'est le mot qui répond au commencement et qui répond à la fin ; c'est le mot de la vie ; c'est le mot de la *paternité* de Dieu et de la fraternité de toute créature en lui. Devant cette parole je vois tomber, avec le marbre glacé du panthéisme, la statue sanglante de la fraternité socialiste : Dieu sort librement de l'éternité de son repos. Sa bonté, raison radicale et souveraine de la création, s'épanche jusqu'au sein du néant ; sous cet acte paternel et divin, toute créature s'éveille et lui dit, en le saluant de sa voix ou de son silence : *Mon père...* Pour la fraternité de toute créature en lui, c'était assez : chacune portant un rayon de sa grandeur et un don de son amour, toutes le reconnaissent au même

sourire de sa bonté ; et les saints, émus par le sentiment profond de cette fraternité de toute créature dans la paternité de Dieu créateur, diront avec le séraphique François d'Assise, même à l'être sans raison : Mon frère ! et même à la créature inanimée : Ma sœur !

Mais Dieu a voulu se faire à notre égard une paternité plus grande ; et à nous tous, les uns envers les autres, une fraternité plus palpable. Et comment cette histoire révélatrice de notre berceau consacre-t-elle entre nous tous, êtres humains que nous sommes, une fraternité plus éclatante ? Le voici. La paternité consiste surtout à former un être à son image : la paternité la plus grande, c'est le plus grand reflet de soi-même dans un autre être que soi. Aussi, regardez ce que Dieu fait quand il arrive à la création de l'homme : « *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* ; faisons l'homme « à notre image et à notre ressemblance. » Père de toute créature, parce que toute créature réfléchit quelque chose de lui, il va jeter au front du roi de la création un plus vaste

reflet de lui-même, signe plus éclatant de sa paternité envers l'homme. Quand il eut façonné son corps, il se pencha vers lui, et dans un souffle de sa bouche il lui versa quelque chose de son intelligence, de son amour, de sa volonté. Et, quand il eut fini, quand il vit sa perfection resplendir au visage de l'homme, avec une plénitude que son regard ne rencontrait dans aucun être de la création, il s'arrêta devant la contemplation de sa propre image, et lui-même s'applaudissant, dit : C'est très-bien ! C'est le chef-d'œuvre de ma bonté.

Ah ! ce fut un moment solennel que celui où, pour la première fois, se dressant sur ses deux pieds et cherchant du regard vers les cieux ce Dieu dont il portait l'image, l'homme s'écria, en levant vers lui son front sublime et son âme tressaillante : Mon Père ! Et cette parole d'Adam, tout homme qui croit avec l'Eglise au dogme fraternel de la création, la dit en regardant le ciel ; le barbare la dit, le civilisé la dit ; l'homme libre la dit, l'esclave la dit ; tous, à travers les espaces et les siècles, de toutes les profon-

deurs de la création, font monter à lui cette parole qui acclame leur fraternité : Mon Père ! Cri fortuné qui révèle au monde, comme en un chant d'amour, le dogme deux fois salutaire et deux fois sacré de la fraternité humaine et de l'harmonie sociale.

Ah ! la création tout entière, avec toutes ses beautés et toutes ses magnificences, c'était le banquet où Dieu allait convier des frères ; mais la famille, mais les frères, ce sont les hommes, tous les hommes appelés, quoique à des degrés divers, au partage fraternel des dons de sa bonté ; tous couverts par lui d'un même regard, et tous lui renvoyant, en le regardant lui-même, le reflet de sa beauté.

O panthéistes ! Adorateurs de l'*identité absolue*, c'est-à-dire, adorateurs d'un Dieu qui est pour vous sans parole, sans amour et sans commandement ; ah ! notre Dieu n'est pas comme votre Dieu ; notre Dieu, c'est *un père !*

Ce Dieu, il nous a *parlé* ; à nous, ses enfants, il a donné pour nous unir à lui, la vérité dans sa parole. Il ne nous a pas laissés

seuls, sur les routes obscures de la vie, suivre avec peine les pâles lueurs d'une raison qui ne sait donner autre chose à notre besoin de la lumière ; il nous a donné, dans des révélations successives, une doctrine toute faite, que les nations se passent de générations en générations comme l'héritage de sa paternité divine ; et par lui et en lui nous goûtons, même à travers l'ombre de l'exil, le bonheur de nous sentir unis dans les clartés de la vérité tombée dans l'âme de tous les frères, de la parole d'un même père !

Ce Dieu, il nous *aime* ; et il nous a dit, avec des paroles de vérité, des paroles d'amour. Il nous a révélé, par nos frères les prophètes et les saints des anciens jours, qu'il nous aimait encore plus qu'une mère n'aime ses enfants. Et tous les parfums de la création, et toutes les brises de la terre, et tous les spectacles du ciel, tout nous crie : C'est ainsi que notre père nous aime ! Chaque respiration de nos poitrines et chaque battement de notre cœur est un don de son amour, et tout crie de toutes les profondeurs de notre vie : Il nous aime, car il est père !

Et ce Dieu qui nous enseigne, et ce Dieu qui nous aime, il nous *commande* aussi, et il nous unit dans sa paternelle autorité. Il nous a fait une loi, une loi positive, une loi claire et complète, une loi simple pour l'enfance, sublime pour le génie, souveraine pour tous, et il nous a dit : Mes enfants, voici la loi ; ma vérité vient de la dicter, mon amour vous la donne, mon autorité vous y enchaîne ; mais comme l'amour sait enchaîner, comme la paternité sait enchaîner, c'est-à-dire, pour vous attirer et vous embrasser au terme de la vie, dans un paternel embrassement. Cette loi, comme un chemin qu'on n'a qu'à suivre, elle vous conduit droit au but, c'est-à-dire, à moi-même. Oui, là, au terme où je vous attire par le triple lien de ma vérité, de mon amour et de mon autorité, vous me trouverez, moi votre *Père*, vous réunissant en mon propre sein, au banquet d'éternelle joie que ma paternité donnera dans les cieux.

Voilà le Dieu que nous mettons au ciel ; voilà la paternité que notre dogme fait planer sur l'humanité de tous les peuples et de tous les siècles, pour réunir tous les hommes

comme une seule et universelle famille, sous son paternel regard.

Et voilà pourquoi celui qui est venu nous apporter du ciel sa vérité, son amour et sa loi, nous apprend à faire monter vers son cœur une prière digne de lui et de nous, parce qu'elle est tout ensemble la plus divine et la plus fraternelle.

Ah ! Messieurs, un moment contemplez le plus beau spectacle que l'on puisse voir, et écoutez la plus belle harmonie qu'on puisse entendre sur la terre : c'est l'humanité agenouillée sous le regard de Dieu ; et, comme un enfant qui salue chaque matin la paternité de ce nom que lui apprend son cœur, fait monter vers la paternité céleste la prière de la fraternité, que lui apprend l'amour même :

« *Pater noster, qui es in cælis !* » O Père, qui êtes au ciel, écoutez des frères qui vous prient sur la terre ; et que la prière montant à vous du cœur de vos enfants, soit la sanctification et la glorification de votre nom de Père : « *Sanctificetur nomen tuum.* »

O Père, que votre règne arrive : « *Adveniat regnum tuum.* » Oui, ô Père, réglez, réglez

sur vos enfants; et que votre règne, comme celui de toute paternité, soit au milieu de nous le règne de la bonté, et la royauté de l'amour. O Père, que ce règne soit surtout le règne de votre volonté suprême; « *Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terra*; » oui, que votre volonté soit accomplie sur la terre comme elle l'est dans le ciel; que toutes nos volontés humaines se reposent dans votre volonté divine, comme dans leur centre commun.

O Père, *tout* vous appartient, et toute abondance descend de vous. Donc, laissez tomber de votre main notre pain de chaque jour; et que tous vos enfants trouvent une place à ce festin de la création dressé sous vos regards : « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* »

O Père, vous êtes la *bonté*, la bonté qui pardonne! Donc, que votre paternel amour couvre les crimes de vos enfants, comme nous voulons couvrir d'un fraternel amour les offenses de nos frères : « *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* »

O Père ! un grand malheur nous menace : détournez de vos enfants la tentation la plus désastreuse qui puisse tomber sur une famille, la tentation de nous haïr : « *Et ne nos inducas in tentationem.* »

O Père ! oh ! délivrez-nous de ce mal qui tue les frères, de ce mal affreux de la haine ; et vous, qui êtes l'amour, donnez-nous le plus doux héritage de votre paternité et le plus grand bien de toute fraternité sur la terre comme au ciel : le bonheur de nous aimer, de nous unir et de nous embrasser en vous. « *Amen, amen*, qu'il nous soit fait ainsi ! »

Oui, ô Père céleste, ô Père qui nous regardez et reconnaissez en nous tous vos véritables enfants ; ô Père qui nous enseignez et nous donnez dans votre parole la lumière de notre vie ; ô Père qui nous aimez et qui nous donnez à tous, dans votre amour paternel, le gage de notre fraternel amour ; ô Père qui nous commandez et qui faites, par votre commandement divin, l'ordre et la paix dans la grande famille humaine ; oui, qu'il nous soit fait ainsi : donnez à tous vos enfants, délivrés à jamais du mal de la discorde, de la divi-

sion et de la haine, le bonheur de s'aimer et de s'embrasser en vous !

Tel est le spectacle que présente, telle la prière que chante l'humanité qui, instruite aux enseignements de l'Église catholique, croit à la paternité de Dieu dans le ciel, comme à la paternité d'Adam sur la terre : c'est l'image, ou plutôt, c'est la réalité de la grande et universelle famille de frères agenouillée sous les regards et parlant au cœur d'une même paternité.

Et qui pourrait nier qu'un tel spectacle, offert à tous par chacun et à chacun par tous, ne soit pour l'humanité entière la plus éloquente prédication ; et qu'une telle prière, montant au cœur de Dieu du cœur de tous les hommes, ne soit la plus vive et la plus expressive manifestation de la fraternité humaine sur la terre ?

Qui ne comprend surtout ce qu'un tel spectacle, toujours et partout contemplé, et ce qu'une telle prière, partout et toujours redite dans l'humanité, doit avoir d'influence et d'ascendant sur l'organisation vraiment fraternelle de la société ?

Qu'il est triste, au contraire, qu'il est désolant, qu'il est désastreux pour l'ordre et l'harmonie sociale, le spectacle des hommes en face de ce Dieu mort, insensible et indifférent du monstrueux panthéisme ! Ah ! que peut dire à ce Dieu muet, aveugle et sourd, l'humanité qui l'adore ? Elle-même, fruit fatal de cette force fatale, que peut-elle dire et chanter pour attester devant les regards d'une même paternité, son unité fraternelle ? Et comment trouver, entre ces hommes qu'aucun lien n'unit, entre ces hommes qui ne sont que des forces face à face avec d'autres forces, et presque toujours et comme fatalement aux prises avec d'autres forces ; comment et où trouver le principe efficace de l'harmonie fraternelle et de l'ordre social ? Et qu'attendre, dans un peuple, de l'application d'une telle doctrine à la société, si ce n'est, au lieu de la paix, la perpétuité de la guerre, au lieu du progrès la décadence, au lieu de la civilisation la barbarie, au lieu de la création et de la prospérité, la ruine et la destruction, enfin, au lieu de l'ordre le chaos, et au lieu de la fraternité le fratricide ?

Donc, Messieurs, gardons-le bien, ce dogme de la création qui nous garantit, avec la paternité de Dieu, la fraternité des hommes; gardons-le comme le nécessaire fondement de toute construction et de toute architecture sociale; gardons-le pour nous-mêmes, toujours inébranlablement affermi dans nos âmes; mais travaillons aussi de toutes les manières à le conserver ou à le restaurer dans la grande âme du peuple : que tous, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, à la lumière de ce dogme radieux, nous disions le *Pater noster*, le Notre Père de la famille humaine; que, par la puissance de cette prière unanime et vraiment universelle, le vrai règne de Dieu, c'est-à-dire, le règne du *Père* céleste s'établisse sur la terre; et que, par le règne pacifique et harmonieux de cette paternité divine, la vraie fraternité, elle aussi, règne à jamais dans notre humanité! *Amen.*

CINQUIÈME CONFÉRENCE



CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA FRATERNITÉ DANS L'ORDRE SURNATUREL

MONSEIGNEUR,
MESSIEURS,

Le Catholicisme, avons-nous dit, sau-
vegarde dogmatiquement notre fraternité,
même dans l'ordre *naturel*. Il pose comme
deux grands fondements de sa doctrine de la
fraternité, la paternité d'Adam et la paternité
de Dieu, l'unité de notre sang et la pluralité
de notre vie. Sur ces deux bases à jamais
inébranlables, la fraternité humaine demeure

debout au milieu de toutes les erreurs et de toutes les révolutions sociales.

Au contraire, la philosophie antichrétienne renverse ces deux bases dogmatiques de notre fraternité naturelle; elle détruit notre unité de sang, en niant avec la paternité d'Adam notre descendance commune; elle détruit la pluralité de notre vie, en niant avec la création la paternité de Dieu et notre distinction personnelle; elle ne laisse subsister qu'un marbre de Dieu : le Dieu-matière, le Dieu-nature, le Dieu-tout, le Dieu de la fatalité; Dieu muet qui ne nous parle pas, Dieu de glace qui ne nous aime pas, Dieu indifférent qui ne nous gouverne pas : un faux Dieu, un Dieu qui n'est pas père, et devant lequel il n'y a plus de frères, mais des forces brutales se brisant les unes les autres.

C'est ainsi qu'entre deux erreurs extrêmes périt la doctrine ou le dogme de la fraternité, même dans l'ordre naturel et humain; et c'est ainsi que ces hommes qui ont toujours aux lèvres ce mot sublime : fraternité, sapent par leurs doctrines antifraternelles toutes

les bases de la fraternité, et ne laissent subsister que des doctrines monstrueuses qui engendrent le fratricide.

Mais, Messieurs, nous n'avons pas dit encore le dernier mot de notre fraternité. Comme chrétiens, nous sommes plus haut que la nature et l'humanité, car nous sommes dans le *surnaturel*; et, dans ce monde superposé à la nature, supérieur à la nature, nous vivons, comme *chrétiens*, de notre vie spéciale, de notre élément propre. Là, au sein de l'invisible et de l'impalpable, nous nous retrouvons dans une unité plus profonde, et nous nous serrons dans une fraternité plus sublime.

Non, Messieurs, le secret de notre fraternité la plus haute et en même temps la plus intime n'est ni dans notre unité en Adam, père unique de notre race humaine, ni dans la paternité de Dieu, créateur et auteur de la nature; elle est dans notre *unité* en Jésus-Christ, c'est-à-dire, dans *la paternité de Dieu réparateur* et auteur de la grâce. Du nouvel Adam et de la seconde création sort, par des racines qui plongent jusqu'au sein de Dieu,

notre fraternité *surnaturelle*, que je nomme de son vrai nom la fraternité *chrétienne*, parce qu'elle a dans le *Christ*, avec toute sa raison d'être, toute sa réalité divine.

Donc, Messieurs, *Sursum corda* ! Elevez vos pensées et vos cœurs aussi. Nous avons à dire une chose profonde, élevée, divine ; et j'aurai atteint mon but, si, en jetant devant vous quelque clarté dans ses mystérieuses profondeurs, je vous laisse du moins entrevoir ce grand et doux mystère de notre chrétienne fraternité ; plus heureux si je vous inspire un désir efficace de le consommer en vous, en travaillant à fonder, à développer et à achever en vous notre union, ou plutôt notre unité en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

En attendant ce résultat qui est toute mon ambition et le seul capable de récompenser mon apostolat, établissons dans cette conférence ces deux vérités décisives : 1° Que l'unité des chrétiens en Jésus-Christ est la grande réalité du Christianisme ; 2° Que cette *réalité* constitue entre nous la plus complète fraternité, un idéal d'unité fraternelle tel que l'esprit humain n'aurait pu même l'imaginer.

PROLOGUE

Vous avez vu, Messieurs, avec quelle divine simplicité le Christianisme pose doctrinalement les deux grandes bases de notre fraternité dans l'ordre naturel : la paternité d'Adam et la paternité de Dieu ; l'une garantissant notre unité et l'autre notre diversité. Vous allez voir que le Christianisme, avec une simplicité plus divine encore, pose le fondement de notre fraternité surnaturelle, en l'appuyant sur la paternité du Christ, le père du siècle futur ; paternité du nouvel Adam, ou de Dieu réparateur et sauveur. C'est le privilège réservé au génie du Christianisme, de dire simplement les choses profondes : il est en tout et partout la divine simplification des choses. Il prononce quelques mots en apparence vulgaires ; et ces mots, pleins de la vérité de Dieu, deviennent des foyers d'où la lumière jaillit éternellement, et par son perpétuel jaillissement éclaire tous les sommets et illumine toutes les profondeurs.

Or, nulle part ce privilège n'apparaît mieux que dans la manière dont le Christianisme s'y prend, pour fonder ce chef-d'œuvre et créer ce miracle de la fraternité surnaturelle dont j'entreprends en ce moment de vous dire le mystère. Ce mystère, le voici dans son fond le plus intime, se révélant sous cette simple formule qui le résume tout entier : *L'unité de tous les chrétiens dans Jésus-Christ Dieu-homme est la grande réalité du Christianisme ; c'est le Christianisme intime, c'est le Christianisme vivant ; et cette grande réalité du Christianisme est la constitution la plus complète, la plus harmonieuse et la plus divinement belle de notre fraternité surnaturelle.*

Vous avez dans cette double affirmation toute la substance de ce discours, qui, tout en allant au fond des choses, a l'espoir de suivre un sillon assez lumineux pour n'échapper à aucune intelligence bien faite.

Ici encore, pour bien entendre ce qu'il y a de plus profond, nous n'avons besoin que de nous rappeler les éléments les plus simples et les plus primitifs de notre foi.

I

Et d'abord, essayons de mettre en lumière cette doctrine fondamentale, à savoir, que le vrai Christianisme, le Christianisme intime et vivant, est ce que je viens de dire : *l'unité de tous les chrétiens dans la vie de Jésus-Christ*; et efforçons-nous de bien entendre *la nature*, *la possibilité* et *la réalité* de cette unité qui est le fond du Christianisme, le Christianisme lui-même.

Avant de montrer la possibilité et l'existence de cette unité fraternelle dans la vie de notre Christ, il faut commencer par nous en faire une juste *idée*; et il faut dire dans quelles conditions cette unité pouvait et devait se réaliser, s'il plaisait à Dieu de la réaliser en effet.

Nous entrons ici dans un monde inexploré peut-être pour plusieurs de ceux qui m'entendent; et ceux-là ont besoin que la parole les introduise, comme par la main, dans une

région qui leur est devenue trop étrangère, bien que nulle part plus que dans cette région toute divine nous ne soyons dans notre lieu natal et dans notre vraie patrie.

Il vous en souvient, Messieurs, dans le sujet qui nous occupe, nous sommes partis de cette notion élémentaire et vraiment radicale : *La fraternité, c'est l'unité entre plusieurs êtres vivants*. D'après cette simple définition, la fraternité naturelle, c'est l'unité et la pluralité dans la vie naturelle. La fraternité surnaturelle, qui est l'objet de ce discours, sera donc l'unité et la diversité dans la vie *surnaturelle*. Ici la fraternité, bien qu'entrant dans une autre sphère, ne change ni son essence ni sa définition.

Mais vous m'arrêtez ici et vous me demandez : Qu'est-ce que la vie *surnaturelle*? Vous avez droit de le savoir et j'ai le devoir de vous le dire, puisque c'est ici le point fondamental.

La vie surnaturelle, prise dans sa substance, c'est la vie même de Dieu; et le surnaturel, dans l'homme, n'est que la vie de Dieu dans l'homme; c'est quelque chose de

réellement divin dans une vie humaine : *Dieu* et tout ce qui est de *Dieu* est essentiellement surnaturel ; et tout ce qui n'est pas *lui*, ou émanant directement de lui, retombe dans la nature et demeure purement et simplement *naturel*.

Voilà pourquoi, quand on a beaucoup médité et beaucoup disserté sur ce qu'on nomme, dans l'Eglise, le *surnaturel*, il faut toujours en revenir à cette notion élémentaire : La vie surnaturelle, prise dans *sa substance*, c'est la vie de Dieu dans l'homme. Par delà ce que l'on appelle vie naturelle, vie créée, la pensée ne connaît plus qu'une chose : la vie incréée, la vie *divine*. D'où il résulte que la fraternité surnaturelle ne peut être autre que l'unité des hommes dans *la vie de Dieu*. La vie surnaturelle dans l'homme, c'est Dieu vivant dans l'humanité, ou l'homme vivant de Dieu, commencement terrestre de cette vie du ciel qui doit être la vie de notre éternité.

Mais, Messieurs, comment arriver à nous constituer dans l'unité d'une vie qui, selon la nature, n'était pas notre vie ? Entre le

néant et l'être, il y a l'infini. Mais entre l'être naturel et l'être surnaturel, il y a encore l'infini. Comment franchir cet infini? Ah! l'infini seul le pouvait. Nous ne pouvions monter, mais *lui* pouvait descendre et nous donner, en s'abaissant, une élévation qui aurait pour mesure son abaissement lui-même. Là seulement la solution pouvait être. Il fallait donc que la vie divine vînt elle-même toucher notre vie humaine, et se mettre en nous et nous en elle. Il fallait que l'infini ouvrît son sein, et laissât tomber dans la mort où nous étions précipités par la chute les germes de la vie surnaturelle. Il fallait, en un mot, combler l'abîme et franchir, pour arriver jusqu'à nous, la distance même de l'infini.

Tel sera le pas immense que devra faire l'amour de Dieu pour nous apporter ce trésor de la vie divine, et poser au fond de notre vie transfigurée et divinisée par lui-même le principe vital de notre unité et de notre fraternité nouvelle.

Cependant, pour consommer tout à fait le mystère de notre unité surnaturelle, ce n'était pas encore assez. Il ne suffisait pas

que Dieu fût uni à la nature humaine par une association lointaine à notre chair et à notre sang : le mystère de l'Incarnation ou le Verbe fait chair, bien qu'il dût rapprocher infiniment de nous la vie de Dieu, ne nous unissait pas à elle d'une union immédiate. Nous ne la touchions que médiatement et de loin, par l'intermédiaire de cette nature humaine privilégiée, et élevée par son union hypostatique avec le Verbe à la personnalité divine. Il fallait donc quelque chose de plus. Il fallait que cette vie de Dieu se versât en nous *tous*; et que dans le contact immédiat et l'embrassement personnel de cette vie, nous puissions tous dire, non plus seulement : *Dieu est avec nous*; mais *Dieu est avec moi*. Par là, tous unis réellement au Dieu-homme, nous devenions ses frères ou ses cohéritiers; et, avec lui et par lui, une postérité vraiment divine, vrais enfants et vrais héritiers de Dieu.

Mais, pour constituer notre *fraternité* surnaturelle dans l'unité de cette vie divine, un problème restait à résoudre : il fallait qu'en se mettant en nous Jésus-Christ ne cessât

pas d'être lui-même; et nous, incorporés à lui et vivant de sa vie, nous ne devons pas cesser d'être *nous-mêmes*. Il fallait que nous puissions l'aimer dans le prochain et en nous, sans que le prochain fût identiquement *lui-même*, et sans que nous fussions identiquement le prochain. Sans cette condition fondamentale, notre unité surnaturelle impliquait une sorte de panthéisme mystique où la pluralité périssait dans l'unité. D'un autre côté il fallait réellement que *tous* se retrouvassent en lui; autrement la pluralité, sans point commun de jonction, n'eût été que *la division*. En un mot, de même que dans l'ordre naturel, pour constituer la fraternité, il fallait l'unité humaine dans la diversité humaine; pour constituer la fraternité surnaturelle, *il fallait*, dans l'unité de la vie divine, la pluralité de la vie divine. Ainsi les chrétiens seraient *un* et *plusieurs*; et, comme nous étions *un* et *plusieurs* en Adam, et par là, frères *naturellement*, nous devenions *un* et *plusieurs* en Jésus-Christ, et, comme tels, en lui et par lui, *frères surnaturellement*.

Telle est, Messieurs, l'idée élémentaire

qu'il faut avoir de cette unité de tous les chrétiens dans la vie du Christ, fondement divin de notre fraternité surnaturelle, et qui, comme nous l'avons dit, n'est que le Christianisme lui-même. Idée vraiment sur-humaine et transcendante; idée aussi magnifique et aussi grandiose qu'elle est radicale et élémentaire dans le Christianisme. Imaginez, par la pensée, un corps immense dans l'espace et dans la durée, appelé à aller partout et à vivre toujours; un corps sous ces deux aspects indéfiniment extensible, et ayant la vocation d'atteindre, par le progrès de sa vie grandissante, d'une extrémité à l'autre des espaces et des siècles; un corps mystique, mais réel; invisible, mais vivant; et faisant circuler, à travers toute l'humanité qui s'incorpore à lui, l'essence de sa propre vie; à peu près comme la sève dans le monde végétal, et l'électricité dans toute la nature. Et dans ce corps, concevez tous les chrétiens, par la part même de vie qui les fait chrétiens, rattachés à lui comme les branches à l'arbre et comme les feuilles à la branche; mieux encore, comme les membres

au corps ; tous, par conséquent, vivant surnaturellement en lui, respirant en lui, se mouvant en lui, et recevant de lui leur impulsion, comme tous les membres d'un corps vivant sont mus par son principe vital ; et tous au sein de cette unité, gardant leur diversité ; et tous au sein de cette inviolable union, gardant leur inviolable distinction.

Voilà, Messieurs, la divine *conception* de notre unité surnaturelle dans la vie même de notre Christ, vivant et croissant en nous de siècle en siècle et d'espace en espace. Ce n'est encore, si vous voulez, pour le moment, qu'une conception ; et, grand Dieu, quelle conception ! Quoi qu'il en soit du merveilleux et du prodige de cette idée, je n'imagine pas que chrétiennement vous me contestiez rien de ce que j'ai dit jusqu'ici ; car je n'ai fait que demander à un principe admis ses légitimes conclusions : c'est la logique sacrée de notre théologie fondamentale.

Mais je comprends que quelques-uns parmi vous me disent en ce moment : Oui, comme conception, cela est incomparable ;

seule l'idée humaine ne s'élèverait pas jusque-là ; et comme hypothèse, nous voulons bien le reconnaître, tout cela est réellement incontestable, parce que tout cela est rigoureusement déduit ; et le principe admis, la raison ne peut qu'applaudir. Si cette fraternité surnaturelle *peut* exister, elle ne peut exister autrement, c'est-à-dire, sans les conditions essentielles à toute fraternité. Mais cela est-il possible ? Cette diffusion latente, ce rayonnement impalpable de la vie de Jésus-Christ en tous les Chrétiens, cette vie une et multiple, indivisible et partagée, est-ce une chose possible ?

Ah ! Messieurs, vous m'attendiez là. J'en suis heureux... je vous y attendais aussi : car la vérité ici ne peut craindre l'objection.

Quoi ! vous me demandez si cela est possible ? C'est le cas de vous redire avec un poète :

Le réel est étroit, le possible est immense.

Le possible ? ah ! gardez-vous de le borner à ce que vous embrassez. Par delà votre ho-

rizon, l'être s'étend encore. Votre horizon, c'est la borne de votre regard; ce n'est pas même la borne du réel : comment serait-il la borne du possible? Quoi! cette diffusion d'une même vie divine dans l'humanité incorporée au Christ, vous demandez si elle est *possible*? Je vous en prie, regardez seulement d'un rapide, mais pénétrant regard, la nature universelle : est-ce que là, même dans l'ordre inanimé, vous ne rencontrez pas une même vitalité; ou, si vous aimez mieux, une même force secrète qui se fait jour dans l'ensemble de tous les êtres et dans chaque être en particulier? Est-ce que tous les progrès de la science ne vous font pas arriver de plus en plus à la constatation d'une grande et universelle force qui meut les êtres et les pousse chacun dans son genre, dans son espèce, et avec sa forme propre, à son légitime développement? Est-ce que, dans ce sens, le monde matériel lui-même n'est pas, lui aussi, l'unité dans la diversité? Est-ce que vous n'êtes pas forcés, de par l'autorité même de la science, de reconnaître dans le fond de tous ces corps

qui présentent à leur surface le magnifique panorama de la nature visible « *ce mens agitat molem, et ce spiritus intus alit,* » c'est-à-dire, cette âme qui meut, cet esprit qui vivifie toute la masse, cette force intime, cette puissance universelle dont parle le poète, et dont la science aujourd'hui, bien mieux que la poésie, nous révèle partout l'invisible, mais incontestable réalité?

De quelque nom que vous la nommiez, cette force mystérieuse et cette vitalité cachée mais pourtant évidente; que vous disiez : C'est *le calorique*; que vous disiez : C'est *l'électricité*; que vous disiez : C'est *le magnétisme*; qu'importe? Toujours est-il que cette force fait éclater son unité dans une admirable diversité; si bien que tous ces êtres si multiples, si divers, sont, eux aussi, *un* et *plusieurs*; et que tous, bien que gardant leur mouvement propre et leur vitalité individuelle, participent à un même mouvement et à une même vitalité.

Or, je le demande, pourquoi ce qui est possible, que dis-je? ce qui se démontre vrai dans l'ordre matériel, serait-il impossible

dans l'ordre humain? Et pourquoi ce qui s'accomplit ici dans le monde des corps ne pourrait-il, toute proportion gardée, se réaliser aussi dans le monde des âmes? Et qui, parmi vous, démontrera jamais que Dieu, dans sa puissance infinie, ne puisse laisser tomber de son propre sein une force ou une vie divine, dans ce monde des âmes, pour les relier par cette vie elle-même dans une unité divine; en sorte que toutes ces âmes et toutes ces vies, en demeurant elles-mêmes et distinctes les unes des autres, se retrouvent cependant en une même vie, unies les unes aux autres, et au sein de leur inviolable unité gardent leur nécessaire diversité?

Quoi! la vie de Jésus-Christ répandue dans les chrétiens, vous demandez si c'est possible? Mais je vous en prie, Messieurs, ne regardez plus seulement la nature universelle; ah! regardez-vous vous-mêmes : est-ce que vous n'êtes pas vous-mêmes à vous-mêmes un composé de mystères? Et de tout ce que vous croyez savoir, ce que vous comprenez le moins, n'est-ce pas votre propre vie? Votre vie, dont les opérations si pré-

sentes et tout ensemble si cachées à vous-mêmes, défient votre science, tout en vous donnant le sentiment invincible de leur réalité? Et vous diriez, devant cette réalité divine que j'entreprends de vous découvrir : *Impossible?* Quoi! votre vie toujours une, toujours personnelle, se meut mystérieusement dans toutes les parties de votre être; elle va circulant dans tous vos membres par mille sentiers ignorés de vous-mêmes, et se déploie en une multiplicité indéfinie sans rien perdre de son unité; que dis-je? vous jetez, même en dehors de vous, des rayonnements de vous-mêmes sans altérer en rien votre intégrité personnelle ni votre unité vitale; et vous diriez à Jésus-Christ : *Impossible?* Comment donc ce qui est *réel* en vous serait-il convaincu d'impossibilité en dehors de vous? Et comment, ce que le sens même de la vitalité vous force d'affirmer sans le pouvoir comprendre, oseriez-vous le déclarer impossible dans une sphère supérieure à la sphère de votre vie?

O vous surtout qui vivez de la vie de la science et de la pensée, c'est vous que j'ad-

jure de me répondre, et c'est à vous que j'en appelle pour rendre ici témoignage à la vérité. Savants et éloquents que vous êtes, vous communiquez la vie de votre intelligence à d'autres intelligences ; et il vous est donné d'avoir des reflets vivants de votre âme, des fils de votre pensée, sans vous diminuer vous-mêmes en rien par cette communication.

Et moi-même, Messieurs, qu'est-ce donc que je fais en ce moment, par le courant sympathique d'idées qui s'échappe de mon âme pour entrer dans la vôtre, si ce n'est une attestation toute vivante, et comme une démonstration expérimentale de la vérité que je vous prêche ? Est-ce que dans cette vérité que ma parole vous montre, et où nos âmes, comme des sœurs, se rencontrent et se touchent comme en un foyer natal, nous ne sommes pas *un* et *plusieurs* tout ensemble?... Et pourtant, est-ce que vous comprenez bien, dans son fond intime, le mystère de cette communication ? Ah ! je sens qu'il y a comme un rayonnement de vérité qui va de moi vers vous, porté par la

parole ; et, loin de me sentir diminué par cette fraternelle communication, je crois sentir ma propre illumination s'accroître de toute la lumière que vous me renvoyez. Et Jésus-Christ n'aurait pas le secret d'épandre sa vie et de croître dans tous, sans s'amoin- drir lui-même ? Et vous posez la question de la possibilité ? Messieurs, laissez-moi vous le dire : vous avez perdu, par le progrès dans la réalité, le droit de limiter le possible. Ce qui fut pour nos pères le chimérique et l'im- possible, est-ce qu'il n'est pas devenu pour vous le réel et presque le vulgaire ? Nous avons pu charger la foudre de devenir notre parole, c'est-à-dire, la messagère de notre pensée ; vous avez presque fait comme Dieu, vous lui avez dit : Viens ! et elle est venue ; vous lui avez dit : Va ! et elle est allée ; et voici qu'elle s'en va à toute minute porter jusqu'au bout du monde ce qu'il y a de plus intime dans votre vie, votre pensée ; et vous dénieriez à Jésus-Christ Dieu la puissance de faire en vous circuler sa propre vie, comme une électricité divine, par des sentiers qui se dérobent à vos investigations ? Et, en pré-

sence de ce mystère : Jésus-Christ vivant dans tous les chrétiens, tous les chrétiens vivant en Jésus-Christ, c'est-à-dire, en face de Jésus-Christ Dieu jetant partout dans l'humanité le rayonnement de sa vie, vous diriez encore : *Impossible* ? Ah ! dites, si vous voulez : *Mystère*, mystère profond, mystère divin, mystère *incompréhensible* ; à la bonne heure ! Mais alors, je vous dis : Là n'est pas la question. Que ce mystère soit compréhensible ou ne le soit pas, non, là n'est pas la question. Ce mystère existe-t-il ? Au point de vue où je me suis placé, cela revient à demander : Ce profond mystère de l'unité en Jésus-Christ est-il affirmé par le Christianisme ? Oui, Messieurs, le mystère est accompli ; oui, l'abîme creusé entre la vie divine et la vie humaine a été franchi : *Le Verbe s'est fait chair* ; la prophétie est devenue l'histoire : *Emmanuel*... Dieu est avec nous ; avec nous, en général ; avec nous, en particulier ; avec vous, avec moi, avec nous tous, chrétiens que nous sommes ! Avec nous, non pas par *le dehors* seulement, mais par *le dedans*, surtout par le dedans. L'existence de

la vie de Jésus-Christ dans les chrétiens, est-ce *catholiquement* une chose contestable? Non, Messieurs, non; ce mystère, si incompréhensible qu'il puisse paraître, n'est pas catholiquement une chose contestable. Ce mysticisme éminemment chrétien est la plus grande réalité de notre Christianisme. Et ici, pour bien parler, je n'ai qu'une chose à faire : c'est de me taire, ou du moins de ne plus faire de ma voix qu'un écho, pour redire devant vous l'affirmation divine.

Eh bien, Messieurs, que dit ici l'affirmation divine? Elle dit que la vie de Jésus-Christ est réellement en nous, et qu'elle y est comme le nœud divin de notre fraternité, c'est-à-dire, dans l'unité et la pluralité.

La réalité de la vie de Jésus-Christ dans les chrétiens est, sans contredit, une des plus fréquentes et des plus solennelles affirmations de nos saintes Ecritures. Ecoutez Jésus-Christ lui-même affirmant dans notre vie la présence de sa vie : « Demeurez en
« moi, et moi en vous (Joan. xv, 4). Si
« quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera; et
« nous viendrons en lui, et nous ferons en

« lui notre demeure (Joan. xiv, 23). Je suis
« la résurrection et la vie; et loin de moi
« c'est la ruine, et loin de moi c'est la mort.
« Je suis la voie, la vérité, la vie : *Ego sum*
« *via, veritas et vita*. Je suis venu pour
« qu'ils aient la vie, la vie surabondante :
« *Veni ut vitam habeant et abundantius ha-*
« *beant*. Et cette vie, c'est moi, moi-même;
« moi, Dieu-homme; et, comme tel, mettant
« avec moi Dieu dans les hommes et les
« hommes dans Dieu. »

Telle est la grande affirmation tombée de la bouche du Verbe, se traduisant et se révélant lui-même. Aussi, à peine ce grand mystère avait commencé à devenir la réalité du monde régénéré, partout cette parole retentissait avec éclat dans la prédication apostolique.

Saint Paul surtout, dans le sentiment de cette vie nouvelle qui circulait dans les veines de l'humanité, saint Paul s'écriait :
« O frères (car nous sommes frères), frères en Jésus-Christ, comprenez le mystère de votre vie. Votre vie à vous, votre véritable vie, sachez-le bien, ce n'est plus cette vie de

la nature dont vous avez vécu dans le monde païen : cette vie, elle est ensevelie par le baptême, et absorbée dans la vie de Jésus-Christ : *Consepulti cum illo per baptismum*. Et lui, l'Adam nouveau, en qui meurt la vie ancienne et germe la vie nouvelle, lui-même est devenu notre vie tout entière : *Christus vita vestra*. Vous vous nommez chrétiens, et l'honneur de ce nom révèle la noblesse et la divinité de votre vie, car sa vie divine est vraiment votre vie : *Christus vita vestra*. Et, debout sur la pierre de son sépulcre, ou plutôt ressuscité et vivant au milieu de vous, il vous crie : Moi, le Christ, je suis votre résurrection et votre vie : *Ego sum resurrectio et vita*. »

« Ah ! poursuit l'Apôtre, cette vie immortelle et divine, je la sens vivre en moi-même : *Mihi vivere Christus est*. Je crois vivre, moi ; ah ! je me trompe ; non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*. Et toute ma sollicitude et toute mon ambition, c'est de vous enfanter à lui, jusqu'à ce que sa vie soit formée en vous :

Donec formetur Christus in vobis. Et que cette vie du Christ qui est en vous soit en tout et partout manifestée en vous : *Ut et vita Christi manifestetur in vobis.* Voilà le mystère de notre vie : *Ecce mysterium dico.* Donc, frères que nous sommes, embrassons-nous dans la fraternité de cette vie où il n'y a plus de juif ni de grec ; plus de libres ni d'esclaves ; plus de barbares ni de civilisés ; mais seulement des frères, des frères, vous dis-je, tels qu'il n'y en eut jamais sur la terre ; des frères trouvant en Jésus-Christ le double mystère de l'unité et de la pluralité ; car tous, tant que vous êtes, vous n'êtes plus qu'un, et un en Jésus-Christ : *Omnes enim estis vos unum. in Christo.* »

Ainsi, Messieurs, la vie réelle et immanente de Jésus-Christ dans tous les chrétiens, c'est l'affirmation évangélique et apostolique. Et cette unité, remarquons-le bien, ce n'est pas une unité purement nominale, c'est une unité réelle ; ce n'est pas une unité de convention, c'est une unité de constitution ; ce n'est pas seulement l'unité morale, c'est, à la lettre, l'unité *vitale*. Dans

les sociétés humaines, les hommes unis entre eux par des relations mutuelles n'ont pas de lien intime qui lie la vie à la vie : il y a union sociale, il n'y a pas unité vitale. Entre ces deux unions, ou ces deux unités, la distance est immense et la différence profonde : un abîme les sépare, et c'est un abîme infini.

Eh bien, nous, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, nous sommes un et plusieurs dans sa vie ; notre fraternité est plantée et enracinée dans sa vitalité même.

Voilà pourquoi, cette unité incomparable, Jésus-Christ qui la fondait en lui, et saint Paul qui en ressentait le contre-coup divin, l'ont exprimée en des similitudes qui offrent, sous des symboles divers, une profondeur et une énergie pareilles.

Ecoutez encore l'Auteur de la vie nous révélant lui-même en lui-même le mystère de notre vie : « Je suis la véritable vigne et « mon Père est le vigneron. Demeurez en « moi et moi en vous. Comme la branche de « la vigne ne peut porter de fruit par elle- « même, si elle ne demeure unie à la vigne ; « ainsi vous, si vous ne demeurez en moi ;

« car je suis la vigne, et vous êtes les branches... etc. » (Saint Jean, xv, 1.)

Ainsi, Messieurs, voilà qui est clair ; non seulement Jésus-Christ affirme que sa *vie* est dans notre vie et que notre vie est dans la sienne ; mais encore il s'affirme comme le nœud vivant de la fraternité, c'est-à-dire, comme l'unité dans la pluralité ; et son discours est aussi intelligible qu'il est divin, aussi populaire qu'il est profond. C'est comme s'il disait : « *Ego sum vitis.* » Je suis la vigne, et comme tel, je suis votre vivante unité. Vous êtes les rameaux : « *Vos palmites,* » et comme tels, vous êtes ma vivante pluralité ; et cette unité et cette pluralité se touchent et se nouent en moi, comme le tronc et les rameaux se touchent et se nouent dans la vigne. Regardez la vigne avec ses rameaux et son feuillage : la vie monte et s'épand du tronc dans les rameaux, des rameaux dans les feuilles. Et ainsi la vie qui est en moi et qui sort de moi se répand en vous, pour y pousser, dans la charité qui nous unit, des rejetons de moi-même ; si bien que ma vie et votre vie, quoique toujours distinctes, ne

sont pas deux vies, mais une seule vie, la vie chrétienne dont je suis, moi le Christ, le centre unique et la source universelle. Donc, si vous ne voulez que la mort vous atteigne, plongez-vous, plongez-vous bien avant dans ce Cœur d'où la vie vous vient avec ma vie, la sève avec ma sève, la fécondité avec ma fécondité. Car, sachez-le bien, tous les rejets que vous poussez, toutes les fleurs dont vous vous ornez, tous les fruits dont vous vous couvrez ne sont que ma vie, ma vie divine qui germe, fleurit et fructifie en vous.

Qu'en pensez-vous, Messieurs? En était-ce assez pour établir sur une base profonde notre fraternité surnaturelle? Et se pouvait-il imaginer, pour l'exprimer, un symbole plus divinement éloquent? Quoi qu'il en soit, écoutons ici encore saint Paul, résumant dans sa plus grande image le plus grand mystère de notre vie chrétienne : « Comme il y a un corps unique et des membres multiples; et comme tous ces membres, malgré leur multiplicité, ne constituent cependant qu'un seul corps, ainsi est Jésus-Christ : *Ita et Christus.* » Tous, en effet, qui que nous

soyons, juifs ou gentils, esclaves ou libres, le baptême nous a faits membres d'un même corps; le même souffle nous pénètre, et nous nous abreuvons aux sources d'une même vie. Et quoique l'unité soit constituée dans le corps, la pluralité se déploie dans les membres; car le corps est un, et les membres sont plusieurs : « *Multa quidem membra, unum autem corpus.* » Or, qui sont ces membres, et qui est ce corps? Ces membres, c'est vous, c'est moi, nous tous enfin. Ce corps, ce centre vivant où notre pluralité humaine se rencontre dans son unité divine, c'est *lui*, lui, notre Christ; lui, nous rattachant tous à lui-même, au centre de sa propre vie, dans le mystère de son unité, sans détruire la différence partielle qui nous distingue les uns des autres, et sans effacer la différence totale qui nous distingue encore de lui, alors même qu'il nous serre et nous concentre en lui : « *Ecce mysterium dico...* » Et voilà que je vous ai dit le grand mystère!

O unité, ô multiplicité, ô fraternité chrétienne! Quelle doctrine, Messieurs, et dans cette doctrine toute surnaturelle, quelle ré-

vélotion pour ce siècle de naturalisme ! A la lumière de cette doctrine et devant le prodige qu'elle vous découvre, apprenons à nous connaître, à nous respecter, à nous aimer, à nous servir. O grandeur, ô noblesse, ô divinité de notre vie !

Voici notre humanité au centre de la création, résumant et abrégant en elle toutes les beautés et toutes les grandeurs créées ; au centre de l'humanité, voici Jésus-Christ serrant et unissant tous les hommes en lui ; et, au centre de Jésus-Christ lui-même, voici Dieu réunissant et embrassant en lui et avec lui les rejetons de sa propre vie et les cohéritiers de sa propre félicité ; en trois mots : la création, l'humanité, Dieu ; tout se résumant et se soutenant en lui : « *Et omnia in ipso constant !...* »

Messieurs, quel spectacle se découvre aux regards de votre foi ! La voyez-vous d'ici, cette grande figure du Christ ? Sa tête monte dans les profondeurs de l'infini ; ses pieds descendent aux profondeurs de l'abîme ; ses regards mesurent tout l'univers ; et, tandis que son corps se dilatatant jour par jour et

neure par heure, dans l'espace et le temps, se fait de plus en plus à la mesure de l'un et de l'autre, voici que ses deux bras s'allongent par delà toutes les mers et tous les continents pour embrasser toute humanité. Centre de toutes choses, il envoie à toutes choses une force toute-puissante qui fait tout marcher et graviter vers lui, les individus, les familles, les nations, l'humanité entière; j'entends l'humanité déjà incorporée à lui; et dans cette grande et divine apparition, où se découvre dans toute sa profondeur et resplendit dans tout son éclat le mystère de notre unité, je vois l'accomplissement de cette grande parole : « *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad me;* » quand je serai monté sur cette croix, le trône de mon amour ambitieux de régner, alors j'attirerai tout à moi; et, quand j'aurai tout attiré, ce sera le triomphe de l'unité, ce sera l'harmonie succédant à tous les désaccords, l'union à toutes les divisions, la paix à tous les antagonismes; ce sera, enfin, le règne *parfait et total* de la vraie *fraternité*.

C'est ce qui me reste à vous montrer,

comme couronnement de ce sujet : Jésus-Christ vivant en nous, et réalisant dans les chrétiens l'idéal le plus sublime de la fraternité chrétienne. Nous en avons posé jusqu'ici le principe général ; il faut en faire maintenant, aux principaux éléments de notre vie, l'application spéciale.

II

Oui, Messieurs, la doctrine fondamentale, que je viens de développer, en passant dans les faits, devient la plus belle et la plus complète réalisation de la vie fraternelle. L'unité en Jésus-Christ, en se déployant dans les chrétiens, les serre dans la plus complète, la plus intime et la plus harmonieuse de toutes les fraternités. Il est le point de jonction où tout ce qui est séparé hors de lui vient s'embrasser en lui, où tout ce qui est divers devient un, où tout ce qui est antagonisme devient harmonie.

Il y a trois choses principales par où nous

pouvons nous unir ou nous séparer, nous attirer ou nous repousser, nous accorder dans la paix ou nous combattre dans la guerre : sous ce triple rapport Jésus-Christ fait en lui entre tous nos antagonismes humains l'harmonie la plus complète, et réalise entre nous trois fraternités qui n'en font qu'une.

Et d'abord, il réalise la fraternité de nos *intelligences* dans l'unité de sa *pensée*.

La première chose qui blesse la fraternité parmi les hommes, c'est la division dans la pensée. Le fond de la vie humaine, c'est l'intelligence ; et là où il y a conflit dans les intelligences, il faut qu'il y ait tôt ou tard conflit entre les hommes. Regardez bien au fond de toutes les discordes ; vous trouverez comme le principe premier de ces luttes antifraternelles la division dans les intelligences. Cette division des intelligences, principe de toutes les autres divisions, tient à la nature humaine telle que l'a faite la chute originelle ; et l'histoire de toutes les philosophies est le témoignage universel et permanent de la division des esprits, en

dehors de l'unité qui se fait dans le Verbe de Dieu.

Mais, jamais peut-être, depuis que l'esprit humain cherche la vérité, la division des intelligences n'avait été si profonde. Tout ce qui est affirmé par des intelligences est nié par d'autres intelligences. Et, ce n'est pas sur un point seulement, c'est dans toute la sphère du monde intellectuel, que l'anarchie des esprits éclate et creuse de plus en plus, entre les hommes et les hommes, les abîmes de la pensée. Voici qu'à l'affirmation universelle de la vérité, l'erreur a répondu par la négation universelle : de toutes parts, les intelligences arrachées au grand centre de la vérité divergent de plus en plus et s'en vont, sans pouvoir se rejoindre, s'égarant et s'évanouissant dans le vide. Aux esprits qui divaguent, nul point fixe où ils puissent s'appuyer, nul centre commun où ils puissent se réunir ; partout la division, partout la séparation, et, au sein de l'une et de l'autre, l'inévitable antagonisme des intelligences.

A ce grand mal, quel remède y a-t-il ? Un seul : refaire l'unité dans les intelligences ;

ramener à un centre commun tous ces rayons épars de la pensée humaine ; faire que toutes les intelligences, quelles que soient leur mesure et leur noblesse, viennent comme des sœurs s'embrasser toutes ensemble, dans le sein pacifique de la vérité donnée et communiquée à tous.

Mais, pour réaliser ce prodige, que faut-il ? Il faut que toutes se rencontrent dans des affirmations communes et de communes croyances ; il faut qu'au centre de toutes ces intelligences il y ait une intelligence qui les soumette toutes à l'empire de sa pensée *infaillible* ; il faut donc que cette pensée soit la pensée de Dieu, et que cette intelligence soit le Verbe divin, la vraie et éternelle lumière illuminant tout homme qui vient en ce monde : « *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* ; » en sorte que, toutes les intelligences, selon leur mesure et leur capacité diverses, se renvoient le rayonnement d'un même foyer ; comme dans la nature les corps se renvoient les rayonnements d'un même soleil et d'une même lumière. Voilà l'idéal de l'unité intel-

lectuelle ou de la fraternité dans les intelligences. Qui peut en nier la magnificence? Qui peut méconnaître surtout sa suffisance incontestable pour résoudre doctrinalement, c'est-à-dire, pacifiquement, le problème social de la fraternité?

Eh bien, Messieurs, cet idéal n'est plus seulement pour nous un idéal; il est la réalité même. Oui, cet idéal que les philosophes n'ont jamais entrevu, que les législateurs n'ont jamais poursuivi, et que l'esprit humain pouvait à peine concevoir, c'est la grande réalité chrétienne. Jésus-Christ est la vie : « *In ipso vita*; » et le premier mouvement et le premier phénomène de cette vie du Christ dans les chrétiens, c'est celui de la lumière, de la lumière qui jaillit de cette vie et qui est cette vie elle-même : « *Et vita erat lux*. » Et cette vie qui est au centre et qui est à la circonférence, cette vie qui est dans le corps et qui est dans les membres, c'est *le Verbe*, le Verbe fait chair : « *Verbum caro factum*. »

Oui, vous crie le Verbe, celui qui est au centre de toutes ces intelligences, c'est moi, moi la vie, moi la vérité, moi la lumière, et

comme tel, les attirant pour les unir toutes dans la vérité, la lumière et le Verbe qui est en moi, et que je suis moi-même.

Et voilà, Messieurs, le premier prodige que Jésus-Christ vivant en nous réalise en lui-même : la pluralité des êtres intelligents dans l'unité du Verbe, c'est-à-dire, la vraie fraternité dans les intelligences.

De là, avec la fraternité dans les intelligences unies dans le même Verbe de Dieu, cette autre chose tant rêvée de nos jours : une *égalité* vraiment divine au sein d'une même grandeur.

En effet, Messieurs, là, au sein de cette unité divine, la grande intelligence descend au niveau de la petite intelligence, et la petite monte au niveau de la grande. Là, le génie se fait à la mesure du peuple, et le peuple s'élève à la hauteur du génie ; car Jésus-Christ les unit dans la même affirmation. Ce que le peuple croit, ce que le peuple affirme, le génie doit l'affirmer, le génie doit le croire et le croit. Là, sans doute, au sein de cette égalité vraiment fraternelle, l'un comprend moins l'affirmation

divine; et chacun, selon sa mesure, plonge en ses profondeurs ou s'élève vers ses hauteurs; mais tous affirment la même chose. Cette diversité ne fait qu'ajouter à la splendeur de l'unité; et de ces inégalités natives ressort plus intelligible et plus magnifique l'idéal de l'égalité réalisé par le Verbe dans le monde des intelligences.

Et ce fondement divin de notre égalité intellectuelle devient en même temps la garantie infailible de notre *liberté*. Sortez de là, sortez de cette unité et de cette égalité, vous tombez fatalement dans la servitude des intelligences. Hors de là, vous subissez l'inéluctable loi qui gouverne le monde des esprits, et vous n'y pouvez absolument rien changer. L'humanité est ainsi faite : les grandes intelligences y oppriment les petites; et contre le despotisme du génie le peuple est sans défense; il subit fatalement la tyrannie du premier philosophe et du premier littérateur qui a une pensée plus forte que sa pensée, une parole supérieure à sa parole; despotisme d'autant plus dangereux qu'il se donne pour la liberté. Le

journal l'a dit : donc, c'est la vérité ; c'est le « *magister dixit*, » au dix-neuvième siècle. Et, sous ce rapport, le journal libre-penseur est le chef-d'œuvre moderne du despotisme intellectuel ; il est la tyrannie permanente de la pensée populaire.

Au contraire, nous, chrétiens, disciples d'un Verbe divin, c'est-à-dire, d'une parole infaillible, quand nous avons accepté la royauté de cette pensée qui tient toute intelligence humaine dans un servage divin, nous échappons par cette noble dépendance de la pensée de Dieu à toutes les tyrannies de la pensée de l'homme. Alors nous sommes vraiment libres, parce que nous sommes les serviteurs de la vérité et les affranchis du mensonge. Fier d'un joug qui m'honore, au lieu de m'abaisser, je porte à tous les rois et à tous les princes de la pensée humaine le défi de tenir la mienne en servitude, et je sens se réaliser en moi cette parole du divin libérateur : « *Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos* ; » vous connaîtrez la vérité, et la vérité sera votre libératrice, et vous serez vraiment libres : « *Et verè liberi eritis.* »

Ainsi, la vie du Verbe vivant en nous réalise en tous ceux qui lui sont unis, avec la vraie fraternité, la vraie égalité et la vraie liberté des intelligences; elle fait de toutes ces intelligences touchées par le même Verbe un vaste concert et une immense harmonie; harmonie préludant sur la terre à cette éternelle harmonie du ciel, alors que la même vérité divine retentira dans toutes les intelligences, et que toutes ces intelligences, devenues les échos du Verbe, chanteront dans un silence harmonieux l'hymne béatifique de l'éternelle union, au sein de l'éternelle vérité!

Vous venez de voir comment Jésus-Christ, ou le Verbe de Dieu vivant en nous, résout le premier problème doctrinal de la fraternité, à savoir, la fraternité des intelligences; c'est la fraternité fondamentale sans laquelle nulle autre ne se pourrait soutenir. Mais ce n'est pas la seule : avec la fraternité des intelligences, Jésus-Christ vivant en nous réalise aussi la fraternité des cœurs. Ce qui nous divise et tue en nous la fraternité, c'est la séparation des cœurs; c'est l'affreux égoïsme

qui fait que chacun se retire soi-même sur soi-même, et dit par l'action encore plus que par la parole : Moi, et rien que moi.

Mais, quoique ce mal soit plus ou moins de tous les temps, nous l'avons montré dans notre première conférence, c'est surtout le mal de notre temps ; car, à l'heure qu'il est, les doctrines et les pratiques matérialistes ont fait naître dans notre monde contemporain des égoïsmes monstrueux ; et il se remue en certains cœurs des haines innommées. Egoïsme, indifférence, haine, qui chassera de nous ces trois fléaux de la fraternité ? Qui tuera la haine, l'égoïsme et l'indifférence dans les cœurs ; et qui en fera sortir, dans l'unité d'un même amour, le miracle de la fraternité ? Seul, Jésus-Christ vivant en nous opère ce second prodige.

Tel est, en effet, le second mouvement de cette vie du Christ dans les chrétiens : les discordances de nos amours et les antagonismes de nos cœurs s'évanouissant dans l'unité d'un même amour et d'un même cœur, c'est-à-dire du cœur et de l'amour de l'homme-Dieu ; cœur divin et humain concentrant en lui tous les

cœurs, et par lui-même et en lui-même les unissant tous à Dieu dans l'unité de son amour. C'est ici le « *cor unum et anima una*, » réalisé, non plus comme au berceau du Christianisme, entre quelques hommes : c'est le « *cor unum et anima una* » de toute l'humanité incorporée au Christ, non seulement au Christ qui est vérité, mais encore au Christ qui est amour. Et, dans ce « *cor unum* » et cet « *anima una* » universel et permanent dans le vrai Christianisme, que deviennent tous les germes de nos divisions, tous les principes de nos séparations, toutes les causes de nos antagonismes et de nos luttes? Tout cela est absorbé dans un seul cœur, tout cela s'évanouit dans un seul et même amour.

Que devient ici l'égoïsme qui nous isolait, en nous séparant les uns des autres? Ah! l'égoïsme n'est plus. Il n'y a plus de moi : « *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*; » le moi humain est vaincu par l'amour divin. Il n'est pas mort, sans doute, car il est la personnalité même; mais, s'il lui est encore donné de vivre, il ne lui est plus

donné de régner. Jésus-Christ vit en nous, il vit en nous par son cœur comme il vit par sa pensée : dès lors, comment nous séparer les uns des autres, à moins de nous séparer de Lui ? Mon cœur tient à son cœur ; vos cœurs tiennent à son cœur ; dès lors, comment nos cœurs ne tiendraient-ils pas ensemble ? Qui nous séparera de lui et de son amour ? « *Quis ergo nos separabit à charitate Christi ?* » Et dès lors, nous pouvons ajouter : Qui nous séparera de nos frères les chrétiens, c'est-à-dire, des membres vivants de Jésus-Christ lui-même ?

Ainsi, il n'y a plus d'égoïsme parmi nous, par conséquent, plus de séparation antifraternelle.

Et l'indifférence, avec son souffle de glace, l'indifférence qui faisait de nous, non pas seulement des êtres isolés, séparés, mais des êtres les uns devant les autres absolument étrangers, l'indifférence qui se faisait de son propre foyer tout l'univers, et de quelques êtres seulement l'humanité entière, l'indifférence n'est plus, elle ne peut plus être. Nous sommes unis dans une même vitalité ; nous

respirons le même souffle vital ; comment, dès lors, nous traiter en étrangers ? Nous sommes membres d'un même corps : est-ce que les membres d'un corps sont étrangers aux membres de ce même corps ? Est-ce que les yeux disent aux oreilles, est-ce que les mains disent aux pieds : Je ne vous connais pas ? Donc, est-ce que des chrétiens diront à des chrétiens : Je ne vous connais pas ? Passez, poursuivez votre chemin, vous êtes un étranger ? — Etrangers ! nous, chrétiens, étrangers ! Ah ! je le jure sur le cœur de mon Christ, nous le sommes moins qu'on ne l'est et qu'on ne peut l'être même au foyer de la famille, parce que nous sommes unis au foyer mille fois plus intime de la vie de notre Christ. Non, non, parmi nous plus d'étrangers : « *Non hospites et advenæ,* » mais les fils de la maison, les fils du foyer divin : « *Sed domestici Dei.* » les familiers de Dieu, les frères de Jésus-Christ. Donc, quoi qu'il en soit de nos sentiments humains, arrière l'indifférence, la froide indifférence, emportée qu'elle est au souffle de l'amour ! Et la haine, la haine qui voit dans les

hommes, non plus seulement des étrangers, mais des ennemis; la haine qui attaque, la haine qui déchire, la haine qui tue; la haine, cette horrible mère des fratricides, ah! qu'elle s'en aille, qu'elle rentre dans l'enfer, son lieu natal et son royaume légitime. Qu'a-t-elle à faire, la haine, au sein de cette vie du Christ qui est amour comme elle est vérité?

Ah! Messieurs, la haine dans les chrétiens qui croient au mystère que je vous prêche en ce moment dans la lumière de la foi, c'est pour moi l'incompréhensible, l'explicable, c'est une antinomie, c'est un non-sens, c'est la contradiction même. La haine entre les chrétiens, membres du corps du Christ vivant en nous tous? Mais est-ce que le corps peut haïr le corps? Est-ce que les membres s'attaqueront aux membres? Est-ce que la vie, la même vie subsistant en tous, peut s'attaquer, se mordre, se déchirer elle-même? Oh! non, mille fois non; dans cette vie du Christ où les cœurs comme les intelligences se rencontrent, se touchent et s'unissent; dans cette communion déjà béatifique, et qui

est pour les vrais chrétiens le commencement du paradis, il n'y a plus de place pour cette horrible chose qui a son lieu en enfer, et, même sur la terre, est déjà comme l'enfer lui-même, et qui se nomme la haine !

Ah ! dans cette communion de tous les cœurs dans un seul cœur, il n'y a plus de place que pour une seule chose, pour cette divine et fraternelle chose qui doit être dans le ciel le fond du paradis, comme elle est sur la terre le fond du Christianisme : l'amour, le même et divin amour, l'amour de tous les chrétiens dans le cœur du Christ Notre-Seigneur. Oui, Messieurs, l'amour de tous les chrétiens en Jésus-Christ Notre-Seigneur, c'est le paradis qui commence, parce que c'est l'harmonie qui se fait ; car, au ciel, au lieu de l'éternelle béatitude, il n'y aura pas autre chose, il y aura la consommation de ce qui aura commencé, sur la terre, l'union complète et achevée, l'union divinement fraternelle de tous les cœurs dans le cœur de Jésus-Christ.

Et, au fond de ce ciel qui sera le corps mystique, mais transfiguré, de Jésus-Christ

lui-même, et dont le cœur de ce même Christ sera le centre rayonnant dans toute la cité des saints, une voix chantera éternellement : « Amour, amour, fraternel et éternel-amour de tous les chrétiens en Jésus-Christ Notre-Seigneur ! »

Ai-je fini, Messieurs, de vous révéler ici tout le radieux mystère de notre fraternité ? Non, pas tout à fait ; ici encore, les clartés répondent aux clartés, et la lumière semble se multiplier par la lumière. Nous voici unis par la fraternité de nos intelligences dans la pensée et la doctrine du Verbe divin ; nous voici unis par la fraternité de nos cœurs dans le cœur et dans l'amour du Verbe divin : que nous reste-t-il encore, pour achever dans la fraternité des hommes le chef-d'œuvre de Dieu ? Il reste que nous soyons tous unis par la fraternité de notre action sous l'action et dans l'action même du Verbe divin ; et c'est le troisième miracle, ou le troisième chef-d'œuvre de fraternité que Jésus-Christ vivant en nous réalise entre nous : la fraternité dans *l'action*.

La troisième chose qui nous divise, c'est la lutte dans les actes. Divergents, séparés,

opposés par nos intelligences et par nos cœurs, nous le sommes encore plus, hélas ! par nos actes et par tous les mouvements de notre vie personnelle. Le monde, sous ce rapport, est un immense champ de bataille où les actions sont aux prises avec les actions, et où les ambitions se heurtent aux ambitions. Jésus-Christ vient, et il fait ici encore l'harmonie au sein de l'antagonisme.

Le troisième mouvement de la vie de Jésus-Christ en nous concentre la multiplicité et la diversité de notre action humaine dans l'unité de son action divine ; et c'est le dernier mot de ce mystère que j'ai entrepris de vous révéler. Admirez la nature intime, le but sublime, le moyen ou le ressort généreux de cette action divine. De même que dans ce corps de Jésus-Christ, toutes les pensées s'unissent dans une pensée, tous les amours dans un amour ; toutes les actions s'unissent aussi dans une action, et toutes les fonctions multiples dans une opération unique. Et cette action une et multiple est l'action fraternelle et chrétienne par excellence, l'action du dévouement qui sauve.

Ecoutez saint Paul nous révélant le mécanisme divin de cette opération *multiple et une* en Jésus-Christ : « Il y a multiplicité dans les « ministères, variété dans les opérations ; « mais combien d'opérateurs ? Un *seul*, un « opérateur divin, un même Dieu opérant tout « en tous (1) ; et chacun a la grâce pour opérer « dans la mesure précise où Jésus-Christ lui « est donné. Il fait les uns apôtres, les autres « prophètes, les autres évangélistes, les autres « pasteurs, les autres docteurs : à l'un il « donne la puissance du miracle, à un autre « la puissance du discours, à un autre la « puissance de l'interprétation. »

Or, pourquoi cette variété de dons et cette multiplicité d'opérations ? Pour constituer, par les ministères, la société ou l'unité des saints ; et pour édifier, dans l'humanité, le corps de Jésus-Christ, dont les saints sont les membres ; afin qu'accomplissant la vérité dans la charité, nous croissions tous en lui : « *Crescamus in illo per omnia* ; » ou, ce qui

(1) *Divisiones ministrationum sunt ; divisiones operationum sunt : unus autem Deus qui operatur omnia in omnibus.*
(I Cor., XII, 6.)

revient au même, afin que Lui, Jésus-Christ, notre chef, croisse et se développe en nous.

Voilà le but chrétien, le but essentiellement *un* de ces opérations multiples et de ces ministères divers. Or, qui met dans cette multiplicité humaine une unité divine? *Lui*, toujours *Lui*; *Lui*, le Christ qui est la tête : « *Qui est caput Christus*; le Christ par lequel tout le corps uni et agissant avec harmonie, selon la fonction propre à chaque membre, se développe tout entier et achève l'édifice par la charité : « *Ex quo totum corpus compactum et connexum... augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate.* » (Eph. IV, II, 16.)

Messieurs, ces paroles n'ont pas besoin de commentaire; elles sont elles-mêmes le commentaire inspiré de cette parole inspirée : « *Je suis la vie*; » donc, le ressort de l'action qui est la manifestation de la vie. Ainsi, dans l'ordre de notre vie surnaturelle, il n'y a pas à hésiter un instant sur ce couronnement admirable de la vie chrétienne : comme il y a multiplicité, il y a unité; donc, harmonie et fraternité dans l'*action*.

Et cette action qui est harmonieuse, ah ! elle est éminemment fraternelle, féconde, régénératrice. Pourquoi ? Parce que, dans son unité, comme dans sa multiplicité, dans Jésus-Christ, comme dans les chrétiens, dans le chef, comme dans les membres, dans les hommes qui s'y remuent, comme dans le Dieu qui meut tout le corps, c'est l'action du *dévouement* ; c'est le dévouement de Dieu et le dévouement de l'homme ; c'est Dieu mettant sa divinité au service de l'homme, et l'homme associant son dévouement au dévouement de Dieu.

Ah ! Messieurs, comprenez ceci : ce grand corps qui est Jésus-Christ ou le Christianisme vivant ; ce corps immense qui s'étend dans l'espace et la durée, qui se dilate et se dilate encore, jusqu'à ce que toute humanité vienne vivre et s'embrasser en lui ; ce corps qui agit à l'orient et qui agit à l'occident, qui agissait, il y a dix-huit siècles, en ses proportions resserrées et en sa concentration primitive, et qui agit encore après dix-huit siècles en ses proportions agrandies par sa dilatation séculaire ; ce corps, que fait-il dans

le monde? Il se donne, il s'immole, il se dévoue. Oui, c'est là, vous crie le Christ vivant, vivant en vous et en moi, c'est là mon corps mystique, livré et donné toujours pour vous, c'est-à-dire, pour toute humanité; et par lui, avec lui et en lui, le salut du monde se fait et s'accomplit tous les jours. Et cette action du chef, dont la divine influence se répand dans tous les membres, c'est l'action de tout chrétien. Oui, comme chrétien, en tant que je suis chrétien, j'ai pour action propre l'action de Jésus-Christ. Donc, avec lui et comme lui, je dois porter dans le monde salut et rédemption; et avec lui et comme lui, nous sommes sauveurs : donc avec lui immolés, avec lui sacrifiés. C'est pourquoi, à tous les points de l'espace et du temps, je vois un Calvaire où montent avec Jésus crucifié des générations de saints, pour faire avec lui, en lui et comme lui, la rédemption et le salut du monde.

CONCLUSION

Et voilà que j'ai dit le grand mystère, le

plus grand mystère du Christianisme : Jésus-Christ *vivant en nous* ; et, par le triple mouvement de sa vie, serrant trois fois dans l'unité la plus intime, la plus fraternelle et la plus harmonieuse, toutes les générations incorporées à lui ; Jésus-Christ faisant sortir de lui-même, en s'épanouissant en nous, le remède à toutes nos divisions, à toutes nos séparations, à tous nos égoïsmes, à toutes nos haines, et par suite, à tous nos combats, à tous nos malheurs, à tous nos désastres ; Jésus-Christ, enfin, devenu *tout en tous*, un et plusieurs, et par là, faisant éclore de son propre cœur, sous le rayonnement de son amour, la fleur deux fois belle et deux fois parfumée de la fraternité humaine et de la félicité sociale !

Messieurs, si cette doctrine arrivait à nous pénétrer tous, si elle devenait l'inspiration de notre vie, le point de départ de nos mouvements : par où la division, la lutte, la discorde pourraient-elles encore nous atteindre ? — Dans nos pensées ? — Il n'y a plus qu'une pensée : la pensée de Jésus-Christ. — Dans nos cœurs, par l'égoïsme ou

par la haine? — Il n'y a plus d'égoïsme, il n'y a plus de haine; il n'y a plus qu'un amour concentrant en lui tous les amours. — Dans l'action? — Il n'y a plus qu'une action : l'action de Jésus-Christ. Or, est-ce que Jésus-Christ peut se scinder, se diviser, se combattre lui-même? « *Divisus est Christus?* » Est-ce que sa pensée peut lutter contre sa pensée? son amour contre son amour? son action contre son action? — Non, mille fois non.

Aussi, vous qui portez son nom parce que vous portez sa vie, vous, chrétiens, ah! quand vous vous divisez par la pensée, par le cœur, par l'action, vous vous séparez de Jésus-Christ, vous êtes schismatiques du corps de Jésus-Christ; vous l'êtes, non une fois, mais trois fois; oui, pour des chrétiens, se contredire, se haïr, se combattre, c'est être trois fois infidèles, trois fois schismatiques. Ah! qu'il n'y ait plus de schisme parmi nous, que Jésus-Christ soit tout en tous et qu'il n'y ait plus que *lui*; *lui*, l'unité dans les pensées; *lui*, l'unité dans les cœurs; *lui*, l'unité dans les actions, et par lui et

avec lui, l'harmonie totale et la fraternité complète, l'idéal même de la fraternité des hommes réalisé dans le cœur d'un Dieu.

Ah! Messieurs, c'est ici, c'est en reposant mon âme et mon cœur dans cette douce et ravissante pensée de notre fraternité fondée et enracinée dans le cœur même du Christ, que j'éprouve le besoin de m'écrier : *Amen, amen*; qu'il soit fait ainsi; que tous, nous nous reconnaissons frères, et que tous nous nous embrassions dans ce lieu vivant de notre fraternité chrétienne.

Mais que peut, pour réaliser ce prodige, la parole d'un homme? Il m'eût fallu, pour dire ce mystère, plus que la voix d'un homme, il m'eût fallu la voix et le cœur d'un ange : que dis-je? il m'eût fallu, pour le chanter, les sons d'une lyre divine, et j'avais à peine, pour le faire entendre, le souffle d'une âme et la force d'une voix humaine.

Aussi j'éprouve, en finissant, le besoin de dire tout haut la parole apostolique que mon cœur, comme celui de saint Paul, murmure tout bas : « Je fléchis les genoux devant le
« Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de

« qui toute paternité découle sur la terre
« comme au ciel, et je demande que le Christ
« habite dans vos cœurs : *Christum habitare*
« *in cordibus vestris*; afin qu'enracinés et
« fondés dans la vraie charité : *Ut radicati et*
« *fundati in charitate*, vous puissiez compren-
« dre avec tous les saints quelle en est la
« longueur, la largeur et la profondeur; et
« que dans la plénitude de l'esprit de Dieu se
« répandant en vous, vous connaissiez la
« charité qui surpasse toute connaissance :
« *Scire etiam supereminentem scientiæ chari-*
« *tatem*; divin secret que la science ne con-
« naît pas, et que la raison toute seule ne
« saurait même deviner : *Supereminentem*
« *scientiæ charitatem!* »

Alors, en effet, vous n'aurez plus besoin que l'on vous instruisse; vous connaîtrez tout le mystère de la charité et l'énigme de la fraternité; et, dans le sentiment de ce mystère s'accomplissant en nous, mieux encore que le Roi-Propète, ce chantre le plus divinement inspiré des vraies béatitudes, nous pourrions redire « *l'ecce quàm bonum* » de la vraie fraternité, « *l'ecce quàm bo-*

« *num et quàm jucundum habitare fratres in unum.* » Oh ! qu'il est bon et qu'il est doux, pour des frères, de se sentir et de se toucher dans cette vie de l'homme-Dieu qui est l'unité de tous les hommes en Dieu ; céleste avant-goût de cette éternelle fraternité des cieux, où il n'y aura qu'un père pour aimer tous ses enfants, et des frères pour s'embrasser sous les regards et dans le cœur de sa divine Paternité !

Ainsi soit-il.

SIXIÈME CONFÉRENCE

SIXIÈME CONFÉRENCE

LA SOLIDARITÉ

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Après avoir posé en Dieu même le point de départ primitif et la raison dernière de la charité, nous avons essayé de montrer comment le Christianisme pose, dans le fond même de son dogme, les bases doctrinales de nos relations fraternelles, c'est-à-dire, de la vraie fraternité considérée dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel.

Le Catholicisme, avons-nous dit, consacre

dogmatiquement notre fraternité naturelle, parce qu'il sauvegarde doctrinalement et la paternité de Dieu et la paternité d'Adam par rapport à tous les hommes : *tous frères*, parce que tous, au ciel et sur la terre, nous avons un même *père*.

Et puis, nous élevant dans un monde supérieur, le Catholicisme nous montre au plus intime de son dogme et de lui-même *l'unité* de tous les chrétiens dans le Christ, et dans cette unité le fondement d'une fraternité toute divine : *tous frères* encore, parce que tous, dans cette sphère surnaturelle, nous vivons de la vie du même Christ, *père du siècle futur*, et que, dans le sentiment ou du moins dans la foi unanime de cette unité, nous pouvons et nous devons tous nous écrier avec saint Paul : Ah ! oui, nous sommes frères : « *Fratres enim sumus.* » Oui, nous le sommes ; car tous unis que nous sommes dans la vie d'un même Christ, il nous serre dans le triple lien de l'unité dans *la pensée*, dans *l'amour* et dans *l'action*.

Cette grande doctrine de l'amour et de l'union fraternelle étant posée sur ses bases

dogmatiques, il nous reste, pour compléter notre enseignement, à déduire de ces principes la conséquence générale qui en découle au point de vue où nous sommes, c'est-à-dire, au point de vue de la solution efficace du problème social : conséquence unique, mais de la plus grande largeur et de la plus haute portée ; conséquence qui embrasse toute la sphère où le Socialisme pose ses redoutables problèmes, et qui peut elle-même être posée comme le point de départ de toute théorie et de toute pratique vraiment sociale.

Quelle est cette conséquence qui porte avec elle le secret de toutes les solutions, et sans laquelle aucune ne peut même être cherchée ?

Messieurs, cette conséquence de la doctrine fraternelle que nous avons prêchée, c'est une chose qui a souvent été nommée dans les discours et les enseignements contemporains ; une chose où l'aberration humaine a besoin encore d'être rectifiée par l'infailibilité divine, parce qu'une erreur sur ce point peut avoir les résultats les plus désastreux. Cette chose, elle aussi, a un nom qui remplit

la terre ; mais un nom trop incompris, et dont il importe de vous révéler, dans la lumière de la parole, le sens éminemment chrétien et éminemment social : elle se nomme la *solidarité*, ou la loi fondamentale qui nous fait tous, en face les uns des autres, des êtres vraiment *solidaires*.

Par cette singulière anomalie que l'on rencontre souvent dans l'histoire des erreurs humaines, le Socialisme, qui a le plus mis en vogue ce mot si retentissant dans toutes ses théories, est précisément, de tous les systèmes de prétendue régénération sociale, celui qui sape le plus par sa base la vraie doctrine de la solidarité. Lisez tous les livres enfantés par le Socialisme, écoutez les discours de ses adeptes les plus célèbres, la solidarité y déborde de toutes parts ; il n'est question que d'associations solidaires, de responsabilités solidaires, d'intérêts solidaires, de travail solidaire : c'est la solidarité dans les individus, la solidarité dans les familles, la solidarité des nations, la solidarité des générations ; et, lorsque vous allez au fond des doctrines inventées naguère par

tous ces théoriciens et ces apôtres de la solidarité, vous trouvez que la solidarité périt au fond de leurs systèmes ; parce que ces systèmes, en supprimant les conditions essentielles de toute solidarité, en détruisent toutes les bases doctrinales, et par suite, l'anéantissent dans la pratique de la vie sociale.

Ici encore, seul le Christianisme dogmatise par sa doctrine et seul peut réaliser dans les faits ce que le Socialisme ne peut que rêver et poursuivre dans les régions de l'imaginaire. Comme il fonde la fraternité dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, il fonde aussi dans ces deux sphères, sur ses véritables bases, la vraie solidarité. C'est ce que nous allons essayer de montrer dans cette conférence, complément nécessaire des deux précédentes.

PROLOGUE

Vous demandez tout d'abord, Messieurs, qu'est-ce que *la solidarité* ?

Inutile de faire remarquer ici que la soli-

darité dont nous allons parler est au pôle extrême de ce solidarisme impie et antisocial dont il est bruit dans le monde. La solidarité dont nous parlons peut se définir : *Une loi qui constitue plusieurs êtres unis, participants des mêmes biens et responsables des mêmes maux.*

Ainsi conçue, la solidarité réelle est à la fraternité ce que la conséquence est à son principe : elle résulte essentiellement, elle aussi, des deux choses qui constituent toute fraternité, c'est-à-dire, de l'unité et de la pluralité de notre vie.

Tout ce qui est à la fois *un* et *plusieurs* est solidaire. Ainsi, dans la famille, il y a solidarité, parce que, dans la famille, on est un et plusieurs. Ainsi, dans la nation, il y a solidarité, parce que là aussi, quoique dans un sens moins rigoureux, on est *un* et *plusieurs*. Donc, dans l'humanité tout entière, pour qu'il y ait solidarité, il faut qu'il y ait à la fois unité et pluralité.

Voilà pourquoi les doctrines antichrétiennes qui suppriment, d'une part, notre unité, et de l'autre notre pluralité, suppriment doc-

trinalement aussi *la solidarité*. Tantôt elles nient notre unité dans Adam, et comme conséquence, la solidarité qui nous enchaîne à lui dans une responsabilité commune. La solidarité, en effet, dans ces systèmes erronés, n'a plus de sens doctrinal ; elle n'a plus de raison d'être ; elle ne peut plus même se concevoir. Tantôt ces doctrines suppriment notre pluralité, en faisant de tout être humain une manifestation, ou plutôt, une germination fatale d'une substance identique ; et la solidarité périt encore par la tentative même qui prétend la fonder ; car ces êtres soi-disant solidaires n'ont entre eux d'autre rapport qu'une fatalité commune et qu'un antagonisme nécessaire.

Ainsi, dans les doctrines socialistes, qui toutes s'accordent plus ou moins à supprimer, d'un côté, la paternité de Dieu, et de l'autre, la paternité d'Adam, la solidarité naturelle est coupée par sa racine ; et, par la négation de notre unité fraternelle en Jésus-Christ, conséquence de la négation de sa divinité, le Socialisme, d'accord en cela avec tous les rationalismes, anéantit notre soli-

darité surnaturelle. Le Catholicisme, au contraire, fonde l'une et l'autre sur son dogme infailible; et, par là, il pose dans les âmes le principe efficace de l'harmonie sociale.

I

Et d'abord, le Christianisme fonde doctrinalement la solidarité dans l'ordre naturel.

La solidarité, dans quelque ordre de choses qu'on la considère, a deux aspects principaux : *le bien* et *le mal*. Considérée sous le premier aspect, elle se nomme d'ordinaire la *reversibilité*; considérée sous le second aspect, elle prend le nom de *responsabilité*. En deux mots, il y a, entre les êtres réellement solidaires, communication mutuelle du bien et responsabilité commune du mal.

Or, la doctrine fraternelle que nous avons établie, constitue entre nous, même dans l'ordre humain, la solidarité à ce double

point de vue; elle nous constitue, au sens le plus vrai, deux fois solidaires, et par la communication des *mêmes biens* et par le partage des *mêmes maux*.

Il est de toute évidence que la doctrine catholique de la fraternité humaine établit entre tous les hommes la solidarité dans *les biens* de l'ordre naturel. Cette fraternelle communication est la conséquence immédiate et pratique de la double paternité dont nous avons parlé, de la paternité de Dieu créateur, et de la paternité d'Adam propagateur. Nous l'avons dit : Dieu, libre créateur de tous les hommes, a envers nous une relation paternelle; tous les hommes ont à son égard une relation filiale; et tous ont entre eux une relation fraternelle. Il faut nier le dogme de la libre création, ou bien il faut admettre cette conclusion qui porte en elle la première raison de la solidarité humaine, à savoir, que la libre création fait de l'humanité entière une famille, et de Dieu créateur le père de la grande famille humaine.

Oui, Messieurs, l'humanité entière sous le regard de Dieu est une famille sous le

regard d'un père. Donc, tous les frères qui la composent, quel que soit leur rang hiérarchique, auront au festin de la famille leur place, et à l'héritage de la famille leur association relative; tous, au moins, y auront leur part assurée, jusqu'à concurrence de la possibilité de vivre. Dieu est père, et la première volonté inhérente à toute paternité, c'est de vouloir la vie et de repousser la mort de ses enfants. D'ailleurs, Dieu qui est père est Providence aussi : Père, il est d'une bonté infinie; Providence, il est d'une sagesse infinie; et, comme il fait tout avec amour, il fait tout avec ordre. Père, il crée dans ses enfants des besoins qui ne sont que l'exigence même de la vie; Providence, il crée pour ces besoins des moyens de les satisfaire et de les coordonner par rapport à leur fin. Donc, à ces besoins créés par lui-même, lui-même veut et ordonne qu'une satisfaction légitime soit accordée.

Ces besoins, il est vrai, l'homme doué de liberté aura dans sa liberté même la puissance de les exagérer, et même d'ajouter à ces besoins créés des besoins factices; car il

pourra demander à ses vices de lui créer des besoins qui ne viennent pas de Dieu créateur; et, abusant de sa pensée comme il abuse de son vouloir, il essayera peut-être un jour de proclamer et de faire consacrer comme des droits, devant la société, ces besoins créés par ses crimes. Mais, au-dessous de ces besoins suscités par le vice et consacrés par l'erreur, il y aura toujours les besoins créés par la Providence et consacrés par les lois mêmes de la vie; en deux mots, au-dessous des besoins de création humaine, il y a les besoins de création divine; et, sous ce rapport, entre les hommes qui ont un même Dieu pour père, il y aura solidarité nécessaire, donc communication fraternelle des biens créés pour tous les frères.

Mais cette solidarité, ou cette communication fraternelle des biens créés, autorisée déjà par la paternité de Dieu, se trouve être doublement autorisée par la paternité d'Adam. Pourquoi? Pour cette raison très simple : Adam est constitué possesseur et maître des biens créés; et l'humanité, sa famille, est constituée son héritière naturelle.

Ecoutez cette investiture du monde, donnée par Dieu lui-même à notre premier père. « Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre « image et à notre ressemblance; qu'il ait « l'empire sur les poissons de la mer, sur les « oiseaux du ciel, sur tous les animaux de la « terre et sur tous les reptiles qui se remuent « à sa surface.

« Et Dieu les bénit, et il dit : Croissez et « multipliez-vous; remplissez la terre et « soumettez-la. Réglez sur les poissons de la « mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les « animaux qui se meuvent sur la terre; et « voilà que je vous ai donné toute herbe, « toute plante, toute semence, tout animal « vivant, pour être votre nourriture. » (*Gen.*, 1, 26, 30.)

Ainsi dit la Genèse. Et David, après trois mille ans, chante avec enthousiasme cet empire légitime de l'homme sur la création : « O Dieu, vous l'avez couronné de gloire et « d'honneur; vous l'avez constitué sur toutes « les œuvres de vos mains, et vous avez mis « sous ses pieds toutes choses dans la création : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.*

« Vous l'avez fait maître de la nature matérielle, et père de la famille humaine. »

Tel est le plan et le fait primitif : l'homme appartient à Dieu, la création appartient à l'homme. L'homme est le vassal de Dieu ; et, sous sa dépendance divine, l'homme est possesseur du monde. Donc, tout ce qui est solidaire d'Adam, tout ce qui emporte dans le temps et l'espace quelque chose de sa vie, emporte nécessairement, en lui et avec lui, quelque chose de cet héritage qui le suit partout et toujours, lui Adam, lui vivant et régnant dans sa postérité.

Or, qu'est-ce qu'Adam par rapport à l'humanité ? Et qu'est-ce que l'humanité par rapport à Adam ?

Adam, c'est la vie de l'humanité qui se condense ; l'humanité, c'est la vie d'Adam qui se développe. Adam, c'est l'humanité concentrée dans un homme, à un point de l'espace et du temps ; et l'humanité, c'est Adam qui se déploie, de génération en génération, dans l'espace et la durée. Or, Adam, notre unité, est roi dans la création, et nous, sa postérité, nous sommes cette unité déployée

dans l'espace et le temps ; notre vie est comme sa vie, et notre royauté comme sa royauté ; comme tels, nous héritons de ce domaine humain qu'il tient de l'investiture divine. Donc, en liant dans l'unité paternelle d'Adam les hommes et les hommes, Dieu a voulu les lier tous à lui, et les relier tous entre eux par la communication fraternelle des dons de son amour. Donc, entre les hommes et les hommes, comme conséquence de leurs natures solidaires, il y a une communication des biens créés voulue et ordonnée par la puissance et par la sagesse de Dieu, père et Providence de tout ce qu'il a créé.

Dans ces termes généraux et dans ces conditions fondamentales, la loi de solidarité entre les êtres humains s'élève claire et rayonnante au-dessus de la sphère plus ou moins obscure de la contestation.

— Très-bien, me dit ici quelqu'un ; mais, prenez garde que cette doctrine ne pousse, par ses conséquences, à des doctrines prêchées au milieu de nous par le génie de l'innovation, et en particulier, par le Socialisme consacrant au nom de la solidarité, sous le

nom de partage, le principe de la spoliation.

Messieurs, n'ayez pas peur : cette doctrine, qui affirme comme une conséquence de notre fraternité la loi de notre solidarité, n'a rien de commun avec cette loi du partage tant invoquée par certaines théories, ou plutôt par certaines convoitises contemporaines.

Arrière ce partage soi-disant fraternel, qui n'est rien moins que la dérision de la fraternité. Ah ! ce partage qui fait une abstraction absolue de tous les droits acquis, pour donner aux convoitises du moment une satisfaction dont s'étonneraient ensemble la raison, la justice et le sens commun ; ce partage qui fait table rase de tout le passé, et ne tient aucun compte ni des volontés des pères qui ont légué, ni de la sueur des ancêtres qui ont créé l'héritage deux fois sacré de la famille ; ce partage qui voudrait faire de tous les biens de la création et de tous les fruits du travail une sorte de curée universelle jetée périodiquement en pâture à tous les voraces de la cupidité, et à tous les ruinés de la débauche humaine ; ce partage qui remettrait en question, chaque année et presque

chaque jour, l'harmonie des conditions et la hiérarchie de la société; ce partage, que nous ne pourrions faire aujourd'hui qu'à la condition de le recommencer demain, et qui ne ferait dans le présent une égalité factice, que pour faire reparaître bientôt l'inégalité réelle; l'énergie, la vertu et la prévoyance devant inévitablement faire remonter les uns vers la richesse et l'aisance, tandis que le vice, la fureur de jouir et l'impuissance de prévoir feraient nécessairement retomber les autres dans la misère et dans l'indigence; ah! ce partage, la fraternité le repousse, et la solidarité elle-même le condamne.

Quoi! les vicieux, les vicieux *quand même*, les paresseux, les fainéants, les consommateurs, et si je l'ose dire, au risque d'étonner le dictionnaire académique, les *jouisseurs* à outrance, chaque année ou chaque dizaine d'années, au nom de l'égalité, de la liberté et surtout de la fraternité, reviendraient superbement redemander leur part à ce festin de la richesse nationale, où ils apporteraient d'autant moins qu'ils absorberaient davantage, et pratiqueraient mieux cette for-

mule devenue, hélas ! trop populaire : *Travailler de moins en moins, et jouir de plus en plus* ? Et ce serait la loi régulière des sociétés de l'avenir ? Allons donc ! Arrière ce système de barbarie et de sauvagerie sociale contre lequel, avec la justice et la raison, proteste la grande histoire de toutes les civilisations ! Oh ! non, mille fois non, la solidarité dont je vous parle en ce moment n'a rien de commun avec cette loi du partage, ou plutôt, avec cette loi du pillage ou du brigandage universel.

Toutefois, cette loi de partage inique et antifraternel une fois repoussée, la loi de la solidarité humaine n'en demeure pas moins appuyée, elle aussi, sur la paternité de Dieu et sur la paternité d'Adam.

Comment, dans quelle mesure et dans quelles conditions, cette loi de solidarité humaine peut-elle et doit-elle s'accomplir ? Et comment cette communication fraternelle des biens doit-elle, sans s'abdicuer elle-même, respecter et sauvegarder le droit individuel ? Comment accorder ici la solidarité avec la justice ? la solidarité avec la propriété ?

la solidarité avec la liberté? la solidarité avec l'inégalité, l'inégalité essentielle en tout ce qui est hiérarchique, comme le corps humain et comme le corps social? Questions vives et ardentes, que je ne traite pas en ce moment; questions non politiques, mais sociales; questions non de légalité, mais de spontanéité; questions non de gouvernement, mais de dévouement; où l'amour libre et la charité privée ont *presque tout*, et l'action publique et la puissance gouvernementale *presque rien* à faire.

Je ne veux ni ne dois entrer dans le détail de ces questions, très délicates à l'heure qu'il est; mais je dis en passant, et d'une manière générale, ce qui est de mon sujet, à savoir, que la solidarité, dans son application au monde réel, doit maintenir toutes ces légitimes et nécessaires choses que je viens de nommer; et qu'à leur tour, toutes ces choses doivent maintenir, sous peine de nous précipiter aux abîmes, la solidarité avec son fruit naturel, à savoir, *la communication relative et providentielle des biens, entre les êtres solidaires.*

Si l'on détruit, en effet, cette loi de communication volontaire entre des natures libres, créées solidaires; et si chacun brise arbitrairement ce lien de fraternelle union qui nous enchaîne, de par la volonté de Dieu même, à l'humanité universelle, pour se retirer dans l'empire égoïste de son droit personnel; il en doit résulter, dans la vie réelle de l'humanité, un désordre que Dieu Providence n'a pu vouloir, et des désastres qu'un Dieu père n'a pu ordonner pour ses enfants.

Qu'a voulu ici Dieu père, Dieu Providence? Manifestement, il a voulu faire resplendir l'ordre dans l'inégalité même, en reliant entre eux, par le bienfait et la reconnaissance, tous les êtres placés aux divers degrés de la hiérarchie sociale, et en les attirant tous à Dieu dans un commun amour. Or, sans la solidarité telle que nous venons de la définir, ce but éminemment social est manqué; l'harmonie est rompue; et, tandis que la beauté resplendit à tous les degrés de la création, elle cesse de briller à son plus haut sommet, qui est l'humanité même. A la

place de l'amour qui s'enfuit, de l'ordre qui disparaît et de la beauté qui s'efface, on verra naître tout à coup des haines, des jalousies, des violences, des luttes fratricides et des convulsions sociales. Et des jours se lèveront, où le monde apparaîtra comme un champ de bataille lugubre, où l'on ne verra que des hommes aux prises avec des hommes; jours funèbres et sanglants, où l'on dirait que la mort sonne, dans le bruit des événements, les funérailles de la société!

Pourquoi ces discordes, ces guerres et ces catastrophes où l'humanité, ou du moins la civilisation humaine, est menacée de périr? Ah! parce que l'humanité, brisant à force d'égoïsme la grande loi sociale, aura oublié un jour la volonté de Dieu père et de Dieu Providence, appelant tous ses enfants au festin de la création, pour y puiser avec la vie un accroissement continu de filial amour et de fraternelle union.

Telle est, dans l'ordre *naturel*, la première face de notre solidarité fraternelle : la communication dans le bien, rêve social toujours poursuivi par les philosophies soi-disant hu-

manitaires, et toujours fuyant devant des systèmes qui tuent en essence la solidarité, et ne savent créer que l'individualisme.

Or, à cette première face de la solidarité humaine, une autre répond par une corrélation que l'harmonie exige : la solidarité dans le mal, ou *la responsabilité* commune des mêmes crimes et des mêmes prévarications.

La loi de famille, sous l'empire de laquelle Dieu nous a constitués, nous associait, quoique en des mesures diverses, à la participation des mêmes biens. La même loi de famille — étant donné le mal dans la famille — nous associait, naturellement, à la participation des mêmes maux et des mêmes malheurs.

Quoi qu'il en soit de la convenance ou de la nécessité logique que la raison peut trouver dans cette communication *du mal* correspondant à la communication du bien, cette association dans le désordre, et par suite dans le désastre, entre tous les êtres humains, tient aux entrailles mêmes de la doctrine du Christianisme ; elle est en essence le dogme catholique : Un seul homme a péché, et tous ont péché en lui : « *In quo omnes peccaverunt* ; »

un seul homme est mort, mort à la vie de Dieu, tous sont morts par lui et avec lui :

« *Et ita in omnes homines mors pertransiit.* »

Un homme a prévariqué; et sur cet homme, avec la mort, la souffrance est tombée; avec lui l'humanité est déchue; et, à cause de lui, sur toute humanité la souffrance est descendue. Et depuis six mille ans, blessée de ce coup qui a frappé son père, la postérité d'Adam emporte dans les siècles avec la perpétuité de sa chute la perpétuité de ses douleurs.

Tel est le point à jamais obscur pour la philosophie humaine, et sans lequel elle ne comprendra ni ne verra jamais rien dans le grand mystère humain. Pour ne l'admettre pas, elle roule de ténèbres en ténèbres.

Au contraire, ce point une fois admis, tout s'illumine; c'est la grande solution, c'est le secret de l'énigme sociale. Pourquoi cela? Et comment ce dogme mystérieux devient-il tout à coup, au point de vue où nous sommes, si plein de clartés et si rayonnant d'évidence? Comment ce point obscur qui couvre notre berceau est-il ici l'unique lumière? Com-

ment ce point, qui semble ne faire que la nuit, éclaire-t-il d'un jour inattendu tout le labyrinthe du Socialisme, où les chercheurs de solutions sociales s'en vont, errant de ténèbres en ténèbres, sans pouvoir trouver l'issue qui se dérobe éternellement?

Ah ! Messieurs, c'est que ce dogme fondamental nous révèle, dans son obscurité même, trois choses qui nous montrent nous-mêmes à nous-mêmes, liés dans l'unité des mêmes désastres et dans la fraternité des mêmes maux. Quoi donc ? Le voici : *l'intelligence, la sympathie, et le partage* fraternel de la douleur.

D'abord, l'intelligence de la souffrance et de son terrible mystère. Ce qu'il y a de plus formidable, au fond de toutes nos préoccupations contemporaines, c'est, sans contredit, le phénomène universel de la souffrance humaine ; et, dans ce phénomène, ce qui est deux fois redoutable, c'est de laisser la souffrance au sein de l'humanité, un mystère inexpliqué. En effet, tant que la souffrance vous demeure une énigme, elle est une menace, et elle est un danger. C'est le sphinx qui vous regarde et menace de vous dévorer.

Ah ! je le comprends ; c'est que tant que le mot de l'énigme n'est pas dit, la souffrance est comme une lèpre fatale qu'il faut à tout prix tenter de secouer de soi ; la souffrance est pour vous, pour moi, pour nous tous, comme une robe de Déjanire, que tout Hercule qui se sent quelque force essayera d'arracher de sa peau, fût-ce même dans les plus effroyables rugissements, jusqu'à ce qu'il ait étouffé ce monstre de la douleur, le seul qu'après tant de victoires l'homme n'a jamais pu vaincre.

Eh bien, Messieurs, posez au fond des âmes notre dogme catholique de la solidarité ou de la responsabilité du mal, la souffrance s'explique ; et si elle est encore, pour l'homme, ce qu'elle ne peut pas ne pas être, une réalité âpre et pesante, elle n'est plus pour la société un monstre menaçant, parce qu'elle n'est plus *un mystère* incompris. Nous sommes dans Adam, Adam est en nous : lui et nous, c'est l'humanité totale. Nous sommes sa multiplicité, lui est notre unité ; cette unité, en se développant en nous, s'y développe *telle qu'elle est* ; riche de la création, elle nous

apporte les biens créés dont Dieu lui laissa la possession, même après sa catastrophe. Mais, par le coup même de cette catastrophe, cette unité est blessée; et cette unité, dépouillée de sa vie et de sa félicité divine, se couvre tout entière d'une ombre de mort et d'un vêtement de douleur. Cette unité adamique est devenue la souffrance, toute la souffrance. En se développant en nous, elle nous apporte ce qu'elle a dans son sein, ce qu'elle est tout entière elle-même : la souffrance *vivante*; et, avec l'héritage de la création qu'elle nous transmet par l'empire que Dieu lui a fait, elle nous transmet le patrimoine de la souffrance qu'elle s'est faite à elle-même, par le coup dont elle s'est blessée et nous tous avec elle.

Telle est l'explication chrétienne du mystère de la souffrance; et qui ne voit que ce point, tout en demeurant ce qu'il est nécessairement, c'est-à-dire, un point *obscur*, est en réalité le seul capable de tout éclairer? Où trouvez-vous une solution plus simple pour l'esprit humain tourmenté par ce problème séculaire? Qui vous donnera ici, pour deviner

l'énigme, un mot plus clair et plus intelligible dans la langue populaire? Et si vous voulez encore que ce soit un mystère, qu'importe, puisque ce mystère fait disparaître tous les autres? Ce point une fois admis, où est le monstre inconnu, où est le sphinx qui nous regarde? Et pourquoi des efforts de Titans pour abolir une chose qui est la loi de l'humanité, une chose qui, pas plus que son sang, ne sortira de ses veines et ne quittera jamais tout à fait ni le corps, ni le cœur, ni l'âme de l'humanité?

Avec l'intelligence de la douleur, le dogme chrétien de la solidarité nous donne aussi le secret de *sa sympathie* profonde. La sympathie dans la douleur, c'est le sentiment commun des mêmes maux ; ce sont plusieurs êtres se rencontrant, ou plutôt, se sentant par toutes les fibres humaines, dans l'unité et la communauté de la douleur : sentiment éminemment fraternel, qui nous prédispose à la consolation des souffrances d'autrui ; la sympathie ou la compassion se trouvant être toujours la première condition pour consoler, c'est-à-dire, pour faire qu'une douleur ne soit pas *seule* à souffrir.

Eh bien, Messieurs, ôtez de l'âme humaine le dogme fraternel de notre solidarité dans la chute et dans la souffrance qui en est le contre-coup ; imaginez une humanité qu'un même désastre n'a pas frappée et qu'un même coup n'a pas blessée ; que faites-vous alors ? Autant qu'il dépend de vous, vous tuez la sympathie, parce que vous supprimez entre nous la fraternité des mêmes misères. Ce dogme une fois supprimé, nos souffrances coexistent, mais elles ne se tiennent plus ; ce sont des phénomènes juxtaposés, ce ne sont plus des phénomènes unis ; nos douleurs sont contemporaines les unes des autres, mais elles sont étrangères les unes aux autres ; ce sont des coïncidences, ce ne sont pas des relations. Vous souffrez et je souffre : voilà tout. Votre souffrance ne connaît pas ma souffrance, et la mienne ignore la vôtre. En un mot, nos douleurs ont la diversité, elles n'ont pas d'unité ; votre souffrance et ma souffrance constituent deux souffrances, elles ne constituent pas une sympathie. Nous ne souffrons plus à deux, à trois, tous ensemble ; vous êtes seul, je suis seul, nous sommes tous seuls :

donc tous êtres isolés que nous sommes, nous souffrons seuls ; et, dans chacun et dans tous, notre supplice est multiplié par la douleur de notre isolement lui-même.

Au contraire, posez le dogme de la solidarité humaine enseigné par l'Église ; admettez, ne fût-ce que comme une hypothèse, ce dogme si riche de vérité sociale et de consolation humaine, à savoir, que toutes les souffrances nous viennent, comme le sang de nos veines, d'une même source ouverte au commencement du monde ; alors nous nous sentons dans l'unité des mêmes souffrances, comme dans l'unité d'une même vie ; alors nous comprenons la langue sympathique que se parlent des âmes qui ont en elles le même soupir et le même gémissement : nos souffrances sont des sœurs nées d'un désastre commun, ou plutôt, d'un même père prévaricateur ; et, en face de toute misère qui se pose devant nous, notre cœur, sans effort, se penche vers cette souffrance qu'il reconnaît et embrasse dans la fraternité d'une misère pareille.

Mais le résultat le plus éminemment fra-

ternel que produit en nous ce dogme salutaire, c'est qu'il proclame et pose en chacun la puissance de *diminuer la souffrance de tous*. La somme des douleurs humaines, fruit de la faute originelle, est mesurée par la justice divine. Cette somme de souffrances que porte notre humanité, change ses formes et ses manifestations, mais sans jamais changer notablement elle-même. La quantité de larmes qui tombent en un siècle des yeux des générations vivantes, est à peu près toujours la même ; comme la quantité de pluie qui tombe à la surface de la terre. Si les douleurs physiques diminuent, les douleurs morales augmentent ; et l'humanité va dans les siècles, à travers ses progrès et ses décadences, ses prospérités et ses malheurs visibles, portant toujours à peu près le même fardeau de misères et de souffrances : fardeau séculaire que l'humanité adamique traîne à travers l'âpre chemin de son exil, plus ou moins pesant et aggravé ou diminué dans chaque siècle, selon la mesure même des prévarications que chaque siècle renferme dans son sein.

Or, de même que, quand il s'agit des biens créés, nous pouvons augmenter la part des autres en diminuant la nôtre ; quand il s'agit de la souffrance, nous pouvons diminuer la part qui revient à nos frères, en augmentant notre propre part. Et, d'après la stricte loi de la solidarité, l'acceptation volontaire et dévouée de la souffrance personnelle devient, dans une proportion pareille, la diminution de la douleur de tous nos frères, atteints de cette misère dont nous sommes tous solidaires. Cette rédemption des souffrances fraternelles par la volontaire acceptation de la souffrance personnelle peut se dérober à tout regard et à toute connaissance des hommes ; mais elle est ; et son mystère, pour nous demeurer caché, n'en est pas moins véritable.

Donc, ne venez plus nous demander ce que font dans leur cloître ces hommes et ces femmes si follement accusés de n'y rien faire. Ce qu'ils font ? Ah ! je vais vous le dire : ils souffrent. Frères plus dévoués, ils prennent une plus large part à la responsabilité fraternelle ; leurs volontaires macérations dimi-

nuent pour nous tous la somme de nos douleurs communes, et leurs larmes nous préparent des joies. Et à ceux qui demandent si fièrement ce que font dans leurs solitudes ces êtres inutiles, je demande à mon tour : Que faites-vous vous-mêmes dans vos égoïstes festins ? Que faites-vous dans ces plaisirs, ces voluptés, ces désordres, efforts coupables pour échapper à la douleur ? Ah ! je vais vous le dire aussi : vous augmentez de vos plaisirs personnels nos souffrances communes ; fils de la famille, vos joies feront pleurer des frères. Si la justice divine ne vous en punit vous-mêmes, en attachant à votre cœur, à votre âme ou à votre corps un supplice vengeur, vos frères souffriront pour vous. Oui, lorsque l'oubli des devoirs vous laisse tomber, ou que la passion vous précipite dans ces coupables joies ; alors, sachez-le bien, vous flagellez vos frères, vous augmentez pour tous la part de la douleur, en versant un affluent de plus dans ce fleuve si large et si profond de nos souffrances humaines. Oui, à la lettre, les héros du plaisir et de la jouissance, les sybarites de la volupté, les Sardanapales de

la débauche, les consommateurs effrénés ne sont autre chose que les fléaux, ou plutôt, les flagellants de l'humanité souffrante.

Et remarquez-le bien, je vous prie, plus intimes et plus profonds sont les liens qui vous attachent à cette fraction vivante de l'humanité qui vous touche, plus grande aussi et plus inévitable est la mesure des souffrances que vous lui infligez. Ainsi, vos prévarications et vos débauches, fatales à l'humanité entière, le sont plus à la nation qui est votre patrie, et plus encore à la famille qui porte votre chair dans sa chair et votre sang dans son sang.

Pères et mères, créateurs et protecteurs de la famille, vous qu'une solidarité plus profonde enchaîne à votre postérité, ah ! songez, songez à ceci : dans vos coupables joies et vos égoïstes plaisirs, il y a les larmes, les désastres, et peut-être aussi les funérailles de vos enfants.

Ainsi, Messieurs, même sans sortir de l'ordre purement humain, par les liens qui nous rattachent tous à la paternité de Dieu et à la paternité d'Adam, nous sommes con-

stitués dans la même solidarité, comme nous sommes unis dans la même fraternité.

Mais, comme notre fraternité, notre solidarité, elle aussi, a un principe supérieur et un lien plus profond encore, dans l'ordre de la vie surnaturelle et divine dont il nous reste à vous entretenir.

II

Jusqu'ici je n'ai parlé que de notre solidarité naturelle, loi organique de nos natures créées solidaires, loi sociale par excellence, fondée sur notre fraternité humaine, et, comme telle, nous constituant participants des mêmes biens et des mêmes maux.

Mais, nous l'avons établi dans notre dernière conférence, il y a entre nous une fraternité plus haute : unité encore entre plusieurs êtres vivants, mais vivant d'une vie élevée au-dessus de la nature, d'une vie vraiment divine. Cette vie, prise en elle-même et dans sa réalité intime, c'est *la vie de*

Jésus-Christ vivant en tous les chrétiens; c'est la fraternité surnaturelle et divine que saint Paul a résumée dans ce mot profond : « *Multi
« unum sumus in Christo; nous sommes beau-
« coup, et nous sommes un en Jésus-Christ.* »

Or, de même que notre fraternité naturelle nous constitue solidaires dans l'ordre de la nature, ainsi notre fraternité *surnaturelle* nous constitue solidaires dans un ordre supérieur et divin. C'est la divine économie du Christianisme, développée par saint Paul dans des pages où la simplicité des paroles n'a d'égale à elle-même que la sublimité des choses.

Ecoutez ici encore cette théologie fondamentale du Christianisme, base dogmatique et rigoureusement divine de notre solidarité chrétienne. Ecoutez saint Paul, le grand apôtre de la fraternité et de la solidarité :
« *Si enim unius ex delicto multi mortui sunt :
« multo magis gratia et donum in gratia unius
« hominis Jesu Christi in plures abundant.* Si,
« par le péché d'un seul, la multitude des
« hommes a subi la mort; la miséricorde et
« le don de Dieu se sont répandus beau-

« coup plus abondamment *sur tous*, par la
« grâce *d'un seul*, qui est Jésus-Christ Notre-
« Seigneur. Ainsi, comme c'est par le péché
« d'un seul que *tous* les hommes sont tombés
« dans la condamnation et sont précipités
« dans la mort ; c'est par la justice *d'un seul*,
« que tous les hommes reçoivent la justifica-
« tion qui donne la vie. »

Pourquoi ce mystère ? Ecoutez encore :
« Afin que, comme le péché avait régné en
« donnant la mort par Adam notre premier
« père, la grâce régnât en donnant la vie
« éternelle par Notre-Seigneur Jésus-Christ :
« *Ita et gratia regnet in vitam æternam, per*
« *Christum Dominum nostrum.* » (*ad Rom.*, v,
15, 17, 21.)

Ainsi, dans la divine économie du Christianisme, Jésus-Christ réparateur est substitué à Adam prévaricateur ; partout où Adam a mis la ruine, Jésus-Christ apporte la réparation ; partout où Adam a mis la mort, Jésus-Christ a ramené la vie ; et comme l'unité adamique, ou Adam père de la vie naturelle, se déploie en nous tous avec le mal qu'elle renferme et nous précipite avec elle ; ainsi

l'unité chrétienne, c'est-à-dire, Jésus-Christ auteur de notre vie surnaturelle, se déploie en nous avec le bien qu'elle nous apporte, et qui nous réhabilite et nous restaure en lui : « *In quo omnia instaurantur.* »

Tel est le secret profond de notre solidarité surnaturelle : Jésus-Christ se déployant et se répandant en nous avec sa vie, ses mérites, sa réparation; le Christ nous liant tous à lui par une influence divine qui descend du chef dans tous les membres, et nous liant tous entre nous par des influences mutuelles qui vont des membres aux membres.

De là, au point de vue surnaturel aussi, les deux choses qui constituent essentiellement toute solidarité : la responsabilité dans le mal et la communion dans le bien, entre tous les membres du corps de Jésus-Christ.

Et d'abord, je dis la responsabilité dans le mal. Ici, Messieurs, vous m'arrêtez et vous dites : Qu'est-ce que c'est que ce mal qui nous rend solidaires les uns des autres, dans l'ordre surnaturel? Je comprends, en effet, qu'il faut ici s'entendre sur le *mal* et sur le

bien qui constituent le fond de notre solidarité chrétienne proprement dite. Le mal, dans son sens métaphysique, en tout ordre de choses, n'est autre que la privation ou la diminution du bien. Or, qu'est-ce que le bien dont il s'agit en ce moment? Le bien, au point de vue où nous sommes, c'est Jésus-Christ; l'accroissement du bien, c'est le développement ou l'accroissement de Jésus-Christ en nous : « *Donec formetur Christus in vobis.* » Tel est l'idéal du vrai Christianisme : notre union la plus grande possible au Christ notre bien suprême. Le mal, par conséquent, le mal chrétien, c'est la diminution de Jésus-Christ en nous; et notre suprême mal, c'est la suppression de Jésus-Christ en nous, ou notre séparation totale de Jésus-Christ. Dans l'ordre surnaturel, où plane en ce moment notre parole, rien n'est plus élémentaire et plus absolument certain.

Or, je dis qu'à ce nouveau point de vue il y a entre nous tous une solidarité inviolable et une responsabilité réelle : tous membres de ce corps qui est Jésus-Christ même, nous

avons, comme tels, l'obligation fraternelle de compatir à ce mal qui est aussi notre mal ; oui, tous nous avons l'obligation chrétienne de travailler à nous guérir les uns les autres de ce mal contagieux, qui ne peut atteindre un membre sans que plus ou moins tous les membres en souffrent. Ici l'indifférence est impie et l'égoïsme est sacrilège ; c'est l'indifférence dans le divin, c'est l'égoïsme dans le divin ; c'est faire au Christ lui-même un outrage monstrueux, parce que c'est répudier et, en quelque sorte, apostasier pratiquement notre unité qui est en lui et qu'il est lui-même.

Oh ! non, cela ne peut pas être. Quoi ! s'écrie saint Paul, poursuivant sa magnifique comparaison tirée du corps humain tout entier : « Si le pied dit : Je ne suis pas la main, donc je ne suis pas du corps ; est-ce que pour cela le pied ne sera pas du corps ? Si l'oreille dit : Moi, je ne suis pas l'œil, donc je ne suis pas du corps ; est-ce que pour cela l'oreille ne sera pas du corps ? Ah ! ne l'oubliez pas, vous tous incorporés au Christ, et, comme tels, vivant de sa vie : il y a plu-

sieurs membres, mais il n'y a qu'un seul corps, *Multa quidem membra unum autem corpus*; et, à ce titre, tout membre est solidaire des autres membres. Donc, mes frères, que l'œil ne dise pas à la main : Je n'ai pas besoin de vous, *Opera tua non indigeo*. Que la tête à son tour ne dise pas aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires, *Non estis mihi necessarii*. Cela n'est pas chrétien, cela est impie, cela est schismatique. C'est scinder le corps du Christ lui-même. Oh ! non, qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps de mon Christ; mais qu'il y ait entre tous les membres mêmes du corps une mutuelle sollicitude : *Pro invicem sollicita sint membra*. Si un membre souffre, que tous souffrent avec lui : *Si quid patitur unum membrum compatiuntur omnia membra*; si un membre est honoré et glorifié, que tous, dans une commune joie, s'associent à son honneur et à sa gloire : *Sive gloriatur unum membrum congauident omnia membra*. » (I Cor., XII.)

Telle est la loi du corps humain, et telle est aussi l'inviolable loi de ce corps tout divin dont vous êtes les membres : la loi du corps

de Jésus-Christ; car je vous l'ai dit et je vous le répète, parce que c'est pour vous, chrétiens, la vérité fondamentale, la vérité principe : « *Vos estis corpus Christi*; » vous êtes le corps du Christ; et chacun de vous, quelle que soit sa condition humaine, est membre de ce divin corps.

Voilà le secret véritable de la responsabilité chrétienne. Jésus-Christ qui est le bien, tout notre bien, nous apporte, en se posant en nous, l'obligation d'écarter de nos frères le mal suprême, qui est d'être privé de lui. *Lui*, notre héritage; *Lui*, notre richesse, quand il se donne avec une libéralité divine, il nous fait, en se donnant, la loi de chasser de nos frères déshérités de lui-même cette grande misère, la plus grande misère au point de vue chrétien, qui est de ne le posséder pas. Et quand il s'est uni à vous, avec sa vérité qui est la mort de toute erreur, avec son amour qui est la mort de toute haine, je l'entends qui crie dans votre âme où vous le retenez captif : Fais-moi place dans ces intelligences où ma vérité doit luire; fais-moi place dans ces cœurs où mon amour doit

régner. Non, cet amour même te le défend, tu ne laisseras pas loin de moi périr un frère pour lequel je suis mort. Non, tu ne le peux pas, car en me donnant moi-même à toi, je te fais responsable de lui.

Et voilà, Messieurs, avec ce secret de la responsabilité chrétienne, le secret deux fois redoutable de la responsabilité apostolique. Et nous, chrétiens, prêtres et apôtres tout ensemble, ah ! nous sentons tout le fardeau que notre solidarité nous impose. Je sens — et je tremble de le sentir — ah ! oui, je sens que si Jésus-Christ n'entre en vous, peut-être j'en serai la cause. Malheur à moi, si je n'évangélise : « *Vae mihi si non evangelizavero* ; » mais deux fois, mais trois fois malheur, si cet Évangile que je vous apporte n'est pas pour vos âmes un messenger qui prépare sa venue ; et si, en vous donnant sa parole, je ne parviens pas à vous le donner lui-même ; malheur à moi, enfin, si en vous prêchant mon Christ adoré, je ne parviens pas à chasser de vous votre mal souverain, en vous donnant avec lui notre suprême bien ! Ah ! s'il n'en est ainsi, je le proclame tout haut :

oui, malheur à moi ! Un jour, Dieu élèvera contre moi le témoignage deux fois accusateur de ma responsabilité chrétienne et de ma responsabilité apostolique !

Mais, mon Dieu, vous le permettez, pour nous rassurer et nous donner le courage en ce formidable ministère, où nous portons deux fois l'obligation de donner aux âmes Jésus-Christ votre Fils ; oui, vous permettez qu'il en soit ainsi ; ah ! vous nous donnez quelquefois, et dans certains jours vous nous donnez avec surabondance, le bonheur de nous rassurer devant cette responsabilité pleine de frayeurs, en mettant sous nos yeux le spectacle des âmes arrachées par votre grâce au suprême mal de tout chrétien et ramenées tout à coup, de séparées qu'elles étaient, à cette communion, cette vraie communion qui est l'union de Jésus-Christ aux saints, et la communion de tous les saints en Jésus-Christ !

Ah ! puisque je vous ai dit la crainte que fait peser sur nous cette part négative de notre solidarité, laissez-moi vous dire aussi le bonheur de la voir se réaliser dans ce qu'elle

a de positif, la communion, la communion de chacun et de tous dans le suprême bien, la communion des saints en Jésus-Christ sauveur.

C'est ici le côté radieux de notre solidarité chrétienne. La *communion* ! ah ! voilà un de ces mots que le siècle a profanés avec tant d'autres !

Oui, le siècle a dérobé à notre religion aussi fraternelle que divine, ce mot qui est le signe authentique de sa divinité qu'il suppose, et de la fraternité qu'il consacre. Mais, en nous dérobant le mot, il n'a pu, quoi qu'il ait osé, nous dérober la chose ; et, après toutes les contrefaçons impies de ce dogme réservé à la divine épouse du Christ, nous gardons à jamais, dans les profondeurs mêmes du Christianisme, cette réalité divine et fraternelle qui fait dire à tout chrétien, avec l'accent de la foi et de l'amour : Je crois à l'Eglise catholique, je crois à la communion des saints : « *Credo in Ecclesiam catholicam, « sanctorum communionem.* » Je crois à l'Eglise catholique, organe constitué de la vie divine dans l'humanité ; je crois à la com-

munion des saints, réalité intime, substantielle et vitale de l'Église catholique. *Credo!* oui, j'y crois; et cette foi invincible est tout ensemble l'honneur et la joie de ma vie.

Ah! Messieurs, cette chose à nulle autre pareille : la communion de tous les saints en Jésus-Christ Notre-Seigneur; dites-moi, l'avez-vous méditée quelquefois? Avez-vous contemplé ce qu'elle a de sublime, de vaste, d'éternel, de divin? Tout à l'heure, vous vous êtes associés fraternellement à la terreur sainte que me faisait éprouver ma double responsabilité chrétienne et apostolique; associez-vous quelques instants à l'épanouissement de mon âme et au bonheur que j'éprouve, en contemplant à la lumière de la foi cette admirable, cette incomparable chose : *la communion des saints*; et essayez de vous plonger avec moi dans le mystère radieux, j'allais dire dans le ciel béatifique de cette réalité transcendante et vraiment divine.

Qu'y a-t-il de plus grand sur cette terre, où tout est petit? Rien, absolument rien. Qu'y a-t-il de plus vaste et de plus vraiment

universel? Qu'y a-t-il en soi de plus élevé et de plus réellement *divin*? Qu'y a-t-il, enfin, de plus permanent et de plus vraiment *immortel*?

Qu'y a-t-il de plus vaste et de plus *universel* que la communion des saints? Qui est exclu, dans l'humanité, de cette divine communion des âmes humaines? Personne. Si tous n'y sont pas encore, tous ont la vocation d'y entrer. Devant cette communion toute frontière disparaît, toute barrière s'abaisse, et, mieux que l'océan, cette vie va de son flot battre tous les rivages. A quatre mille, à six mille lieues d'ici, je porte la parole; et dans la parole, la foi; et dans la foi le germe de la vie. Ou, sans aller plus loin, sans sortir même de l'oratoire secret d'où mon âme monte à Dieu, je frappe par ma prière au Cœur de Jésus-Christ, et il en jaillit une goutte de sang; et ce sang s'en va à l'orient ou à l'occident, au midi ou au septentrion, sur quelque lointain rivage, couvrir quelqu'un de mes frères, et en le couvrant le régénérer.

Ainsi, cette reversibilité des mérites, ce

flux et ce reflux de la vie surnaturelle, cette action et cette réaction invisible des âmes sur les âmes, ne connaît pas de limites. La communion des saints, dans son étendue idéale et son ampleur définitive, c'est l'humanité de tous les points de la terre communiant à la vie même de Dieu.

Mais je me trompe, Messieurs, par delà les limites du monde visible, par delà l'humanité qui se remue à la surface de la terre, notre communion s'étend encore. Son sein, vaste et profond comme celui de Dieu, embrasse tout à la fois la terre, le ciel, le purgatoire : l'Église qui est au milieu, l'Église qui est en haut et l'Église qui est en bas, c'est-à-dire, l'Église qui combat, l'Église qui souffre et l'Église qui triomphe ; car ceux qui triomphent donnent la main à ceux qui combattent, ceux qui combattent aux frères qui souffrent ; et les prières et les mérites circulent avec la vie de Jésus-Christ d'une extrémité à l'autre de ces trois mondes.

Telle est la communion, la communion rigoureusement universelle, n'excluant de son sein que les volontaires excommuniés

qui ont dit à Jésus-Christ : « *Recede a nobis* ;
« retirez-vous de nous. »

Et savez-vous aussi, dans notre humanité, quelque chose de plus *sublime* en soi, quelque chose de plus réellement *divin* ?

Que puissent, dans cette communion, tous les membres de ce grand corps mystique ? Et dans cette union formée par des liens plus infrangibles que le diamant, que se donnent-ils et que se renvoient-ils entre eux ? Un seul mot vous dit la divinité de cette chose : ils y puisent la vie de Dieu, et ils se donnent et se renvoient la vie de Dieu. Or, qu'est-ce, devant ce don, que le don de la matière ? Qu'est-ce, devant cette richesse, que toute terrestre richesse ? Ah ! si le monde entier se remue, si les peuples s'agitent d'une extrémité de la terre à l'autre pour obtenir qu'on se partage, dans une équitable mesure, cette poussière mêlée de fange qui se nomme la terre ; si des hommes cédant à des ambitions généreuses sont prêts à donner leurs biens et peut-être leur vie pour rendre quelques hommes de plus possesseurs de cette boue que nous foulons aux pieds ; que ne fera pas

en nous l'ambition de donner Dieu, et avec lui toute richesse? Que ne ferons-nous pas pour revêtir notre humanité, si pauvre et si dépouillée, de ce vêtement de Jésus-Christ qui est la vie même de Dieu?

Vue dans cette lumière, oh ! comme l'humanité se transfigure ! Comme elle apparaît à mes yeux belle de la beauté de Jésus-Christ, grande de sa grandeur ; et, toute pauvre et toute malheureuse qu'elle est sur la terre, comme je la vois riche de sa richesse et heureuse de sa félicité !

Aussi, quand je pense jusqu'où dans cette communion des saints je puis, moi, impuissant et infirme, élever une âme par une prière, par un soupir, par un dévouement ; ah ! il me semble que rien ne me coûtera plus pour donner à mon frère cette dignité, cette beauté, cette richesse et cette félicité qui descendent de Jésus-Christ sur nous, et peuvent rejaillir de nous sur tous nos frères dans la mesure même de nos mérites, c'est-à-dire, dans la proportion de notre prière et de notre sacrifice.

Et cette communion sublime comme Dieu,

vaste comme ces trois mondes, ah ! elle ne ressemble pas à nos unions que le temps fait aujourd'hui et qu'il défait demain : elle s'étend dans les siècles, et par delà encore ! Comme la prière et le mérite vont avec la vie de Jésus-Christ, d'une extrémité du monde à l'autre, ils vont aussi de siècle en siècle porter, avec la vie de Jésus-Christ, le gage du salut et de l'immortalité. Et ce bien qui est commun à tous, comme il se verse et se reverse d'une contrée à une contrée et d'un peuple à un peuple ; il se verse et se reverse aussi d'un temps à un temps, d'un siècle à un siècle : c'est la reversibilité perpétuelle, comme c'est la reversibilité universelle. Idée ravissante que cette communion des âmes, même à travers la durée ! Le bien que je fais aujourd'hui, et qu'aujourd'hui par les mérites de Jésus-Christ je dépose en ce commun héritage, où s'arrêtera-t-il ? La prière sortie de mon cœur, en passant par le cœur de Jésus-Christ, va porter à une âme la force, le mérite et le salut ; de cette âme priant et méritant elle-même, ce trésor ira, en se multipliant, se verser dans une autre ; et, dans

quatre mille ans peut-être, une âme vaincra la tentation, une âme sera sauvée parce que j'aurai prié, parce que j'aurai souffert; comme je vaincrai et serai sauvé moi-même, peut-être parce qu'il y a des siècles une âme a prié, une âme a souffert pour le plus faible, le plus pauvre de tous et le plus digne, à ce titre, d'hériter de la surabondance d'une âme forte et riche de Jésus-Christ.

Ah ! c'est que Jésus-Christ, qui est le centre vivant de notre communion, Jésus-Christ était hier comme il est aujourd'hui, comme il sera dans tous les siècles : « *Christus heri, hodie, et in sæcula !* » Et, jusqu'à la consommation des siècles, il est et il sera tout en tous : « *Omnia in omnibus Christus.* » Que dis-je ? Ah ! par delà les limites des temps et les frontières des siècles, Jésus-Christ sera encore, et nous tous avec lui, dans cette communion que le temps n'aura pu briser, et que l'éternité ne brisera pas non plus. Au contraire, alors seulement, alors cette communion, devenue complète et souverainement béatifique, atteindra sa consommation

dernière; alors se réalisera dans toute sa plénitude ce bonheur de Dieu en nous tous et de nous tous en Dieu : bonheur de la patrie dont notre communion mystique nous donne, même dans l'exil, un pressentiment déjà béatifique; alors le trouble ne sera plus, la division ne sera plus, parce que rien de l'égoïsme ne sera plus et ne pourra plus être : il n'y aura plus que l'imperturbable unité au sein d'un même et éternel amour; car, alors, le temps lui-même ne sera plus, et seule l'éternité dira : « Tout est consommé; *consummatum est!* » La communion est faite, la communion de Jésus-Christ avec tous et de tous avec Jésus-Christ, et c'est à jamais !
« *Consummatum est!* »

CONCLUSION

Voilà, Messieurs, la vérité transcendante : la communion des âmes réalisée dans la sphère de notre vie supérieure par la loi de notre solidarité surnaturelle et chrétienne. Des générations et des générations ont vécu et

vivent encore plus ou moins de cette doctrine éminemment progressive et ascensionnelle; et c'est cette doctrine qui, en pénétrant dans le fond des âmes et en entrant dans les réalités de la vie humaine et sociale, faisait supporter, avec une paix et une sérénité ignorées des générations païennes, l'inégalité des conditions et les injures du sort. Ah ! c'est que dans cette communion de l'ordre surnaturel et divin les plus pauvres se savaient une place, les plus déshérités une part et les plus petits une grandeur; une place plus haute, une part plus large et une grandeur souvent plus sublime que les plus riches et les plus grands de ce monde.

Supprimez, comme impossible ou chimérique, cette solidarité et cette communion dans un monde supérieur; alors qu'arrive-t-il ? Les multitudes, avec leurs désirs affamés et leurs aspirations inassouvies, retombent à la surface de cette terre : alors, plus rien de surnaturel, d'infini, d'éternel ne les soulève de cette boue de la terre détrempée de larmes et de sang; alors, pour elles plus rien que de matériel, de palpable, de temporel.

Aussi, ces hommes qui ne croient ni à la paternité d'Adam, ni à la paternité de Dieu, ni à la paternité du Christ, ces hommes en vain se disent et se proclament frères; en vain ils parlent de solidarité commune et de communion fraternelle; ah! ne les croyez pas : ces hommes sont des ennemis; parmi eux, seuls le combat et l'antagonisme éclatent, provoqués par leurs doctrines; et ces frères ennemis, ces déshérités volontaires du surnaturel, du céleste, de l'immortel et de l'infini, ah! je crois les voir d'ici s'arracher, comme des animaux dévorants, les lambeaux plus ou moins ensanglantés de cette proie de la terre, de la matière et de la richesse, livrée par la fatalité à l'assaut de toutes les convoitises les plus féroces et de tous les appétits les plus dévorants.

Tournons nos âmes et celles de nos frères vers des horizons plus vastes et des aspirations plus célestes; comprenons nous-mêmes et faisons comprendre à tous, que si la loi de la solidarité humaine et sociale doit avoir, même dans l'ordre matériel, sa réalisation saintement généreuse et saintement libérale,

nous avons, nous, les prédestinés du ciel, une autre vocation et une autre ambition que celle de nous disputer, dans ce passage du temps, les morceaux de cette terre.

Gardons debout au milieu de nous, avec les deux paternités qui nous unissent dans l'ordre naturel, cette paternité du Christ qui nous serre les uns contre les autres par les liens d'une union plus intime, c'est-à-dire, par les fibres invisibles de sa propre vie. Alors, sans nous désintéresser absolument de cette fraternelle communion des biens terrestres commandée par la loi de notre solidarité naturelle, nous aspirerons et nous tendrons de plus en plus à cette communion supérieure des biens surnaturels qui doit être la garantie, la mesure, et comme l'avant-goût de notre communion béatifique des biens éternels, dernier mot et terme suprême de la solidarité qui nous unit dans le temps.

Puisse, Messieurs, cette doctrine rentrer à pleines voiles dans cette société, où les hommes emportés par tous les souffles de toutes les convoitises se soulèvent et se poussent les uns les autres, comme les vagues

d'une mer en tourmente. Et puisse-t-elle,
en y rentrant, y faire rentrer avec elle cette
douce paix qui nous fait, même dans cet exil
de la terre, rêver de la patrie du ciel !

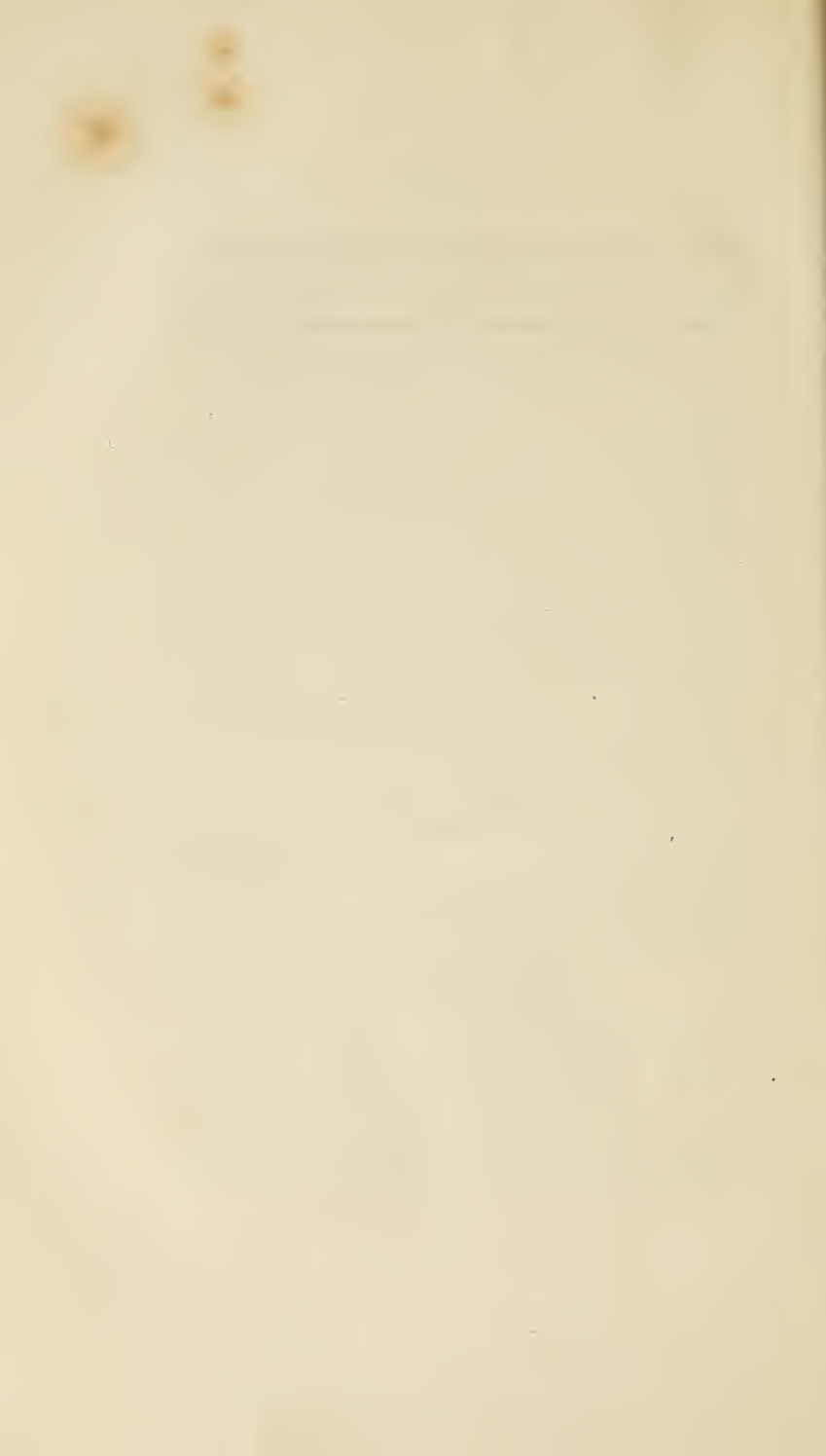


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Nécessité sociale de la Charité.....	1
--------------------------------------	---

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Le Christianisme et la Charité.....	59
-------------------------------------	----

TROISIÈME CONFÉRENCE

Notion de la vraie Charité	121
----------------------------------	-----

QUATRIÈME CONFÉRENCE

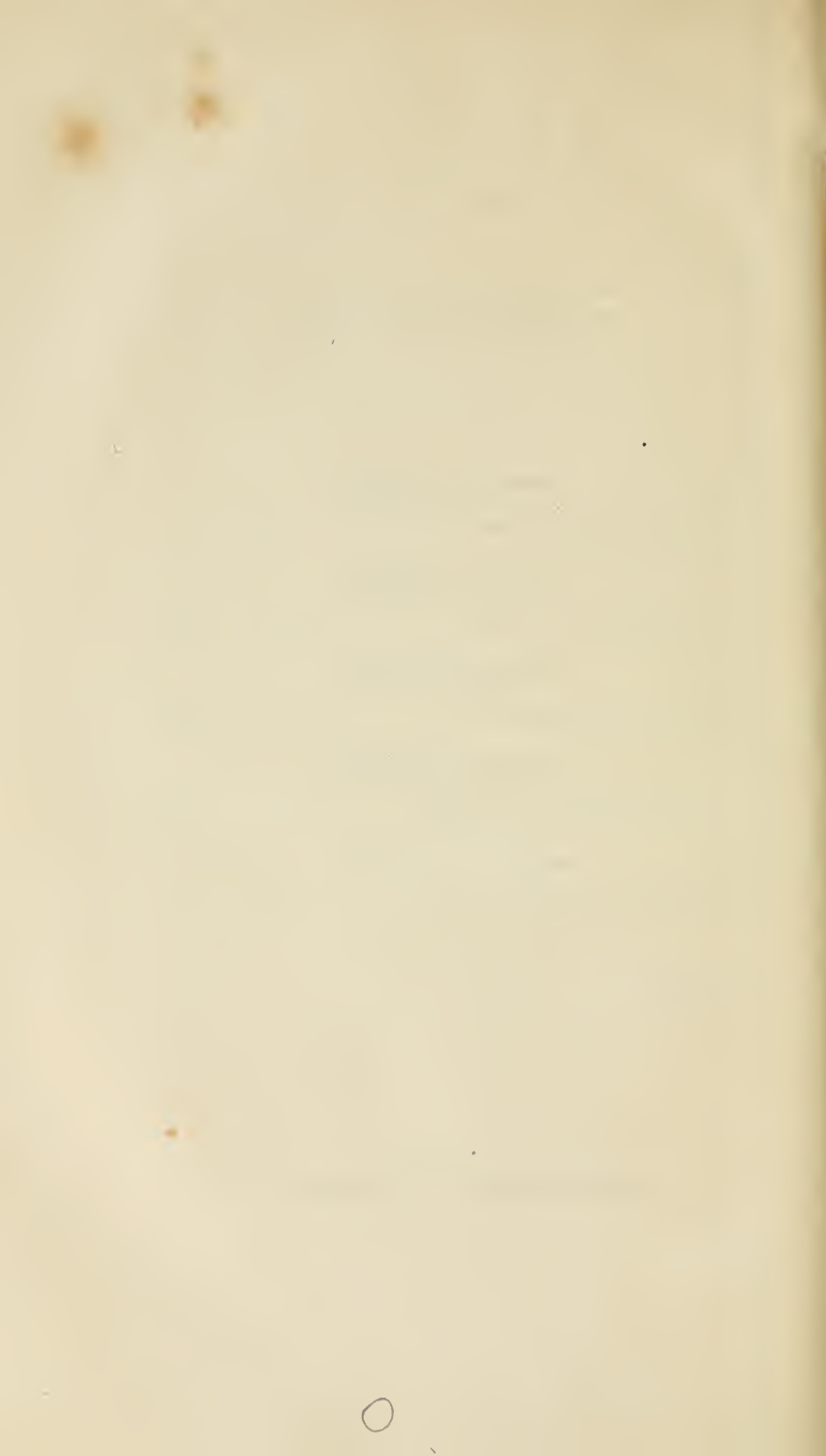
La Fraternité dans l'ordre naturel.....	183
---	-----

CINQUIÈME CONFÉRENCE

La Fraternité dans l'ordre surnaturel	241
---	-----

SIXIÈME CONFÉRENCE

La Solidarité.....	301
--------------------	-----



BT
738
F4

Félix, Joseph
Christianisme et socialisme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
